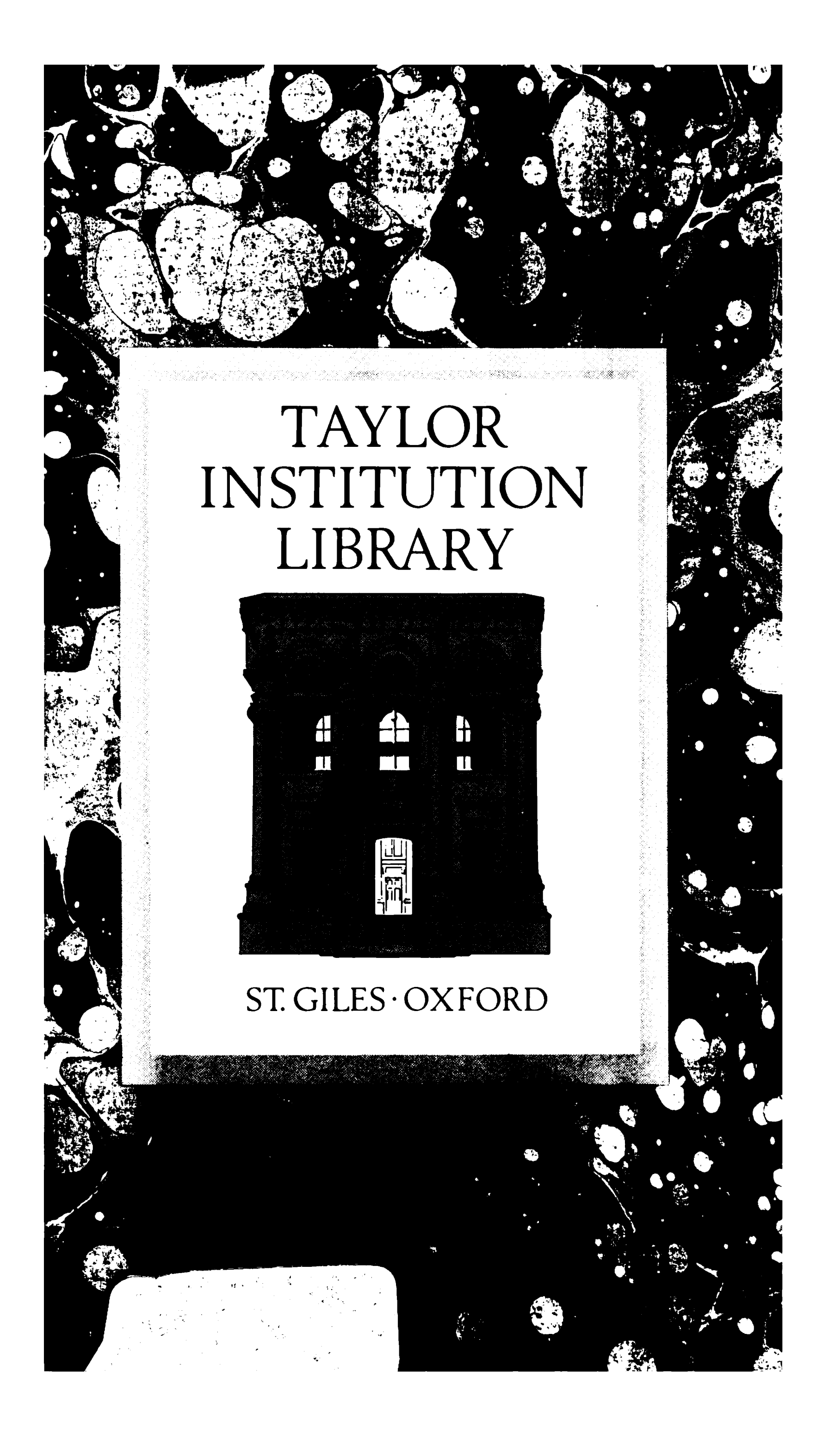



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



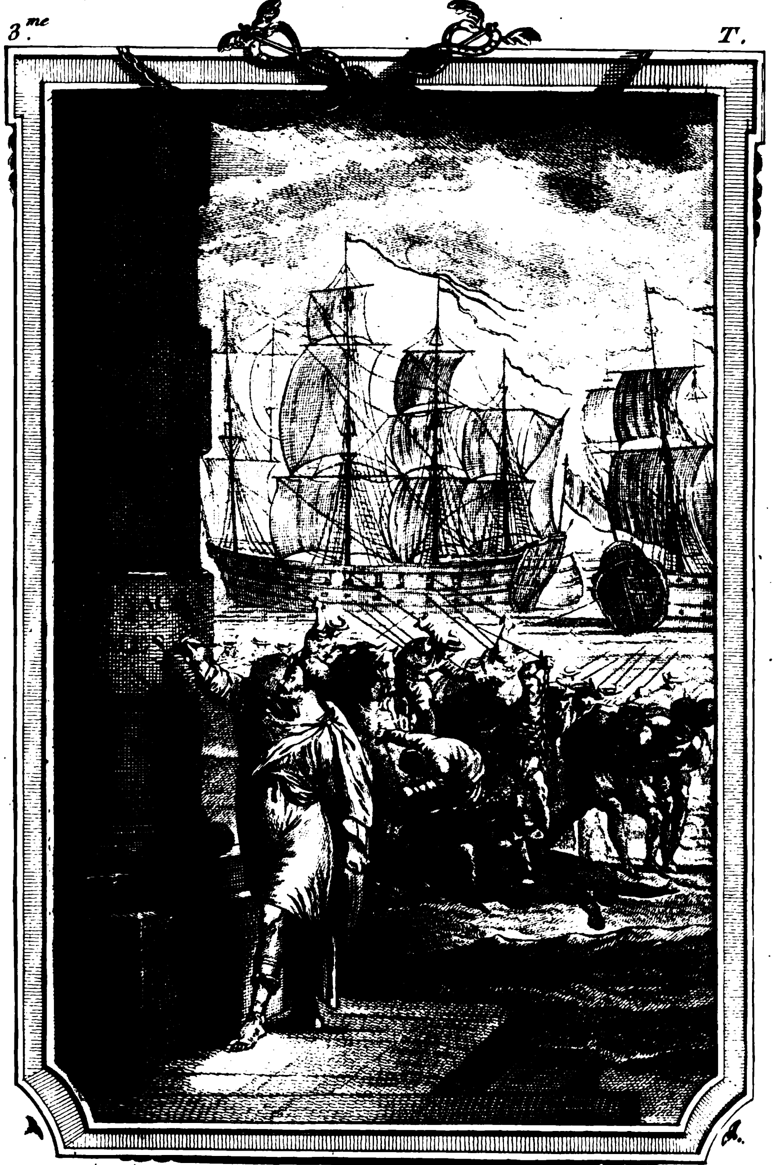
HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE,

TOME TROISIEME.

3me T.

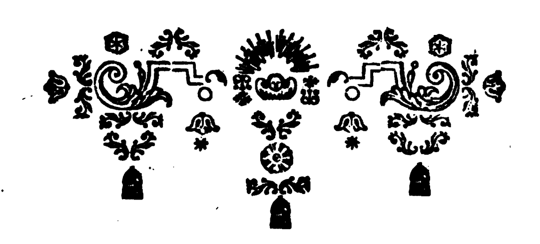


C. Eisen inv. et fecit. 1773. De Longueil Sculp.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME TROISIEME.



A LA HAYE,

M. DCC. LXXIV.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination, Pag. 143

LIVRE HUITIEME.

* 5

Fin de la Table de Chapitres.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique; établissemens Espagnols dans cette partie du nouveau-monde.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroiques, & d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le tems de la fondation & du renversement des empires! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui *la terre se taisoit*! Les nations, après de longs ébranle- I. Parellele de l'histoire ancienne & moderne.

mens, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissans: on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est sèche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journaliere a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, se battre avec leurs chaines pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses, dans un dégré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu; & les souverains commencent à s'ap-

percevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne se soucient guère, mais pour leur propre intérêt, que le grand point est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes speculations dans les têtes des particuliers; mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes; c'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ses créanciers. Le tems n'est pas loin, où la sanction tacite des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'une nation avec les sujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantiles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir ces alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs; combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hazard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere.

II. Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hesperie & d'Iberie, étoit habitée par des peuples qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque sorte liaison qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitans des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'au-

tre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerriere profita, pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriser les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au soldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminerent les unes & les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Espagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage. Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour savoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le tems aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouverent esclaves des Romains, & continuerent à l'être jusqu'au cinquième siécle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passerent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux, soumirent leurs ennemis, & composerent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitiéme siécle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passerent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens; beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, celui des infideles établi sur des fondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semen-

ces de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durerent pas long-tems; ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent parmi les conquérans, & par la faute qu'ils firent de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce tems-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un asyle au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable, ne sortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixiéme siécle; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple sorti d'esclavage eut été appellé au gouvernement, on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinziéme siécle, il ne leur restoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passerent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems, de successions, de guerres, de révolutions, que ces foibles états se trouvâssent fondus dans ceux de Castille & d'Arragon! Enfin le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitiéme partie de la peninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins: mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infideles à s'y réfugier. Il comptoit trois millions d'habitans. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi bien cultivées; des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit à sept millions de livres, richesse prodigieuse dans

un tems où l'or & l'argent étoient très-rares.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade; furent les motifs qui les pousserent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguer cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

III. Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siécle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'aggrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoit comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gènes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entrepri-

ſes maritimes, il porta ſes vues & ſes projets à Iſabelle.

Les miniſtres de cette princeſſe prirent d'abord pour un viſionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-tems avec cette hauteur inſultante que les hommes en place affectent ſi ſouvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petiteſſes de l'avarice, les délais de la pareſſe. Son ame ferme, élevée, courageuſe, ſa prudence & ſon adreſſe, le firent enfin triompher de tous les obſtacles. On lui accorda trois petits vaiſſeaux & quatrevingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des iſles & des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ſes équipages épouvantés de l'immenſe étendue des mers qu'ils avoient miſe entr'eux & leur patrie, commencerent à déſeſpérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & pluſieurs fois on propoſa de jetter Colomb dans les flots, & de retourner en Eſpagne. L'amiral diſſimula le plus qu'il lui fut poſſible; mais quand il vit le mécon-

tentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fond avec la sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

IV. Arrivée de Colomb dans le nouveau monde.

Ce fut au mois d'Octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Espagne n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrerent la mê-

me douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols : ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient sui-

vi ſans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande iſle étoit le pays qui leur fourniſſoit ce métal, dont les Eſpagnols étoient ſi avides.

V. Uſages des habitans de l'iſle d'Hayti, connue depuis ſous le nom d'iſle Eſpagnole.

L'iſle de Hayti, qui a deux cens lieues de long, ſur ſoixante, & quelquefois quatrevingts de large, eſt coupée dans toute ſa largeur de l'Eſt à l'Oueſt, par une chaîne de montagnes, la plupart eſcarpées, qui en occupent le milieu. On la trouve partagée entre cinq nations fort nombreuſes, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus abſolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres iſles. Ils ſe peignoient le corps. Les hommes étoient entierement nuds. Les femmes portoient une ſorte de jupe de coton qui ne paſſoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robuſtes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours ſans inquiétude & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danſer, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'eſprit, à ce que diſent les Eſpagnols; & en effet, des inſulaires ſéparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumières. Les ſociétés iſolées s'éclairent lente-

ment & difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hazards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On sait peu de chose sur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaisant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nom-

bre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques priviléges, quelques distinctions; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des insulaires, un mal qu'un médecin philosophe prouve sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des fléches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols étoient des cuirasses impénétrables contre ces fléches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse; mais on sait peu qu'elles étoient les prérogatives de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des sorciers, enfans ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; & les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit un petit fort avec le secours des insulaires, qui travailloient gaiement à forger

leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allerent au-devant de lui, & le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires, qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir au loin, dans le tems & l'espace, une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux souverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'asseoir, comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-sept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens soldats, trois cens ouvriers,

des miſſionnaires, les grains, les fruits, les animaux domeſtiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné ſa fortereſſe, & maſſacré tous les Eſpagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclairciſſemens qu'il ſe fit donner; & il eut le bonheur de perſuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de ſang, à les exploiter, à conſtruire des forts dans leur voiſinage, à y établir des garniſons ſuffiſantes pour aſſurer les travaux.

VI. Cruautés exercées ſur les Indiens de l'iſle Eſpagnole.

Pendant ce tems, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat; & le petit nombre de cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation eſt ſi prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer, ſe refuſèrent à une occupation qui devoit aſſurer leur ſubſiſtance. La pareſſe commençoit à être en honneur en Eſpagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en gentilhomme; & le dernier ſoldat dans un pays où il ſe trouvoit le maître, vouloit vi-

vre noblement. Les insulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves rébelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulevement revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec deux cens fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes, dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit surtout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples, pour croire que l'homme & le

cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible resistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils espéroient que la chasse & des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin; tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasser les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduisit dans les lieux qu'on croyoit inaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Espagnols qui firent voeu de massacrer tous les jours douze

Indiens, en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'isle avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne, pour instruire la cour de ces barbaries que le caractere de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence, la mésintelligence, l'esprit de haîne & de rébellion, diviserent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin, divisoient ces avides vainqueurs. L'autorité

n'étoit plus écoutée; & les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours temoins de ces scènes sanglantes & odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empècha pas d'entrevoir qu'il seroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haîne implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit: Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit soupçonné prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à se détruire, auroient-ils succombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le tems qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par tout ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui

en étoient revenus; les maladies cruelles & honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit; la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire; toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs; de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs, eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jetta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissemens qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens; une mauvaise idée gâte tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un

contraste perpétuel de ce qui éleve & de ce qui fletrit l'ame des conquérans. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministère d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatriéme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on

dût à ſa mémoire; mais ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune, qui diſpoſe auſſi de la renommée, il n'en fut pas ainſi. Cet honneur étoit réſervé au Florentin Americ Veſpuce, quoiqu'il ne fît que ſuivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles ſe multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Iſabelle. Juſqu'alors les inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des tributs exceſſifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades ſelon leurs uſages, & ſous le gouvernement de leurs caciques. En 1560, Ferdinand fut ſollicité de les répartir entre les conquérans, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les uſages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce ſyſtême extravagant d'inhumanité. Tout le tems, diſoit-on, qu'on laiſſera à ces barbares le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeront jamais le chriſtianiſme, & ils nourriront toujours un eſprit de révolte, à moins que leur diſperſion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque,

fur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclufifs portent toújours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'ifle entiere fut partagée en un grand nombre de diftricts. Chaque Efpagnol, fans diftinction de Caftillan & d'Arragonois, obtint un diftrict felon fon grade, fon crédit ou fa naiffance. Les Indiens qu'on y attacha, furent dès ce moment des efclaves qui devoient leurs fueurs & leur fang à leurs maîtres. Cette horrible difpofition fut fuivie depuis, dans tous les établiffemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle fe réduifit dans la fuite au tiers, & fut enfin obligée de fe borner à la cinquiéme partie.

Les tréfors qui venoient de Saint-Domingue, enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point paffer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces poffeffions, qui procuroient des richeffes fans travail. Ils les faifoient régir par des agens qui avoient à faire leur fortune, en augmentant celle de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroiffoit pas poffible, un accroiffement de férocité. Cinq ans aprés cet arrangement barbare, les naturels du pays fe trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher fur le continent, & dans

les isles voisines, d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever à force de coups, ceux qui succomboient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes, qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. Leur race n'est plus.

Avant que ces scènes d'horreur eussent entierement dévasté les premiers établissemens des Espagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquez, fondateur de ce dernier, voulut que sa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choisit François Hermandez de Cordoue pour cette destination glorieuse. Il lui donna trois

vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or ſelon les circonſtances. Ce voyage qui eſt de 1517, ne produiſit pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, pouſſa ſa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuççès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.

VII. Départ de Cortez pour la conquête du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabaſco.

La conquête de ce grand empire parut au-deſſus de l'ame de Gryalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet Fernand Cortez, plus connu alors par les eſpérances qu'il donnoit, que par de grandes choſes qu'il eût déjà faites. Ses partiſans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à ſupporter les plus grands travaux; le talent de la parole au ſouverain dégré, une ſagacité qui lui faiſoit tout prévoir; une préſence d'eſprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une

grande abondance de moyens; l'art de subjuguer les esprits qui se refusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le succès pour regle de ses jugemens, a long-tems adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie a commencé à jetter du jour sur l'histoire, il est devenu douteux si les défauts de Cortez ne l'emportoient pas sur les qualités.

Quoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célebre, n'eût pas été plutôt choisi par Velasquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir surmonté les obstacles que la jalousie & la haine lui susciterent, il mit à la voile le 10 Février 1519. Cinq cens-huit soldats, cent-neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie, composoient ses forces. Ces moyens, tous foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissemens. Tout s'exécutoit aux

dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or, & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, que non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué, voloient parmi les sauvages à la zone torride, sous un ciel le plus souvent mal-sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plusieurs de leurs femmes, qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans

dans le mépris pour un ſexe foible; dans l'inſipidité du plaiſir entre les bras d'une femme haraſſée de fatigues; dans l'inconſtance du goût; dans la bizarrerie qui pouſſe en tout à des jouiſſances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chaſſes qui ſéparoient quelquefois, pendant des mois entiers, l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reſte n'eſt plus que la ſuite d'une paſſion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du ſang, le ſentiment patriotique: ſans compter qu'il eſt des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raiſon des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des ſauvages.

Quoi qu'il en ſoit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit ſe précipiter ſans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de ſang. Tandis que les reſtes infortunés de ces nations ſauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les pourſuivoit, des déſerts immenſes, des femmes juſqu'alors trop négligées, foulant audacieuſement les ca-

davres de leurs enfans & de leurs époux maſſacrés, alloient chercher leurs exterminateurs juſques dans leur propre camp, pour leur faire partager les tranſports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les cauſes qui contribuerent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Eſpagnols. Ce furent elles qui leur ſervirent communément de guides, qui leur procurerent ſouvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conſpirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique aſſez puiſſant, elle fut par des événemens ſinguliers, eſclave chez les Mexicains dès ſa premiere enfance. De nouveaux hazards l'avoient conduite à Tabaſco avant l'arrivée des Eſpagnols. Frappés de ſa figure & de ſes graces, ils la diſtinguerent. Leur général lui donna ſon cœur, & lui inſpira une paſſion très-vive. Dans de tendres embraſſemens, elle apprit bientôt le Caſtillan. Cortez de ſon côté, connut l'étendue de l'eſprit, la fermeté du caractere de ſon amante; & il n'en fit pas ſeulement ſon interprête, mais encore ſon conſeil. De l'aveu de tous les hiſtoriens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

VIII. Cortez ar- Cet empire n'étoit fondé, dit-on, que de-

puis un peu plus d'un siécle. Pour ajouter foi à une chose si peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Espagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté, de rien examiner; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition, sur les ruines du culte de ces peuples. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser, ou la détruire comme le Brésil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire; que ces savans ne seront pas des moines ni des Espagnols; mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité: peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monumens qui pouvoient en marquer la trace.

rive au Mexique. Ses combats contre Tlascala.

On n'a pas des lumieres plus certaines sur les fondateurs de l'empire, que sur l'époque de sa fondation. C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit d'une maniere incertaine & vague, que des barbares sortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi a subjuguer successive-

ment des ſauvages, nés ſous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en ſociété, ou qui ne compoſoient que des ſociétés peu nombreuſes.

Tout ce qu'il eſt permis d'aſſurer, c'eſt que le Mexique obéiſſoit à Montezuma, lorſque les Eſpagnols aborderent aux côtes de l'empire. Le ſouverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaſte domination, des couriers placés de diſtance en diſtance, inſtruiſoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches conſiſtoient en des toiles de coton, où étoient repréſentées des différentes circonſtances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caractères hyérogliphiques, qui ſuppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que ſa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuſes & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui oſoient infeſter ſon domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainſi; les Eſpagnols, toujours invinciblement pouſſés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite ſi viſiblement oppoſée au caractère du monarque, ſi peu aſſortie aux circonſtances où il ſe trouvoit. Les

écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'Univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau-monde on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les Dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement ; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils ont cru trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere a long-tems trouvé des partisans dans les deux hémisphères ; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siècles, qui le fait tourner au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencemens, ni suivre la durée.

Cette pente n'est qu'apparente, si ce sont les cieux qui, par un mouvement dont la len-

teur eſt proportionnée à l'immenſité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le ſoleil vers le pole; elle eſt réelle, ſi notre globe, par ſa conſtitution phyſique, tombe pour ainſi dire inſenſiblement vers un point oppoſé à la direction de ce mouvement caché des cieux: mais quoi qu'il en ſoit, par une ſuite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la ſphere droite fût oblique à ſon tour; que les lieux ſitués aujourd'hui ſous l'équateur euſſent été ſous les poles, & que les zones glaciales de nos jours euſſent été la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la maſſe du globe, en doit continuellement produire une foule de particulieres ſur ſa ſurface; que la mer, comme l'inſtrument de toutes ces petites révolutions, en ſuivant la pente de cette inclinaiſon de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cauſe ainſi ces inondations ou ces déluges ſucceſſifs qui ont parcouru la ſurface de la terre, noyé ſes divers habitans, & laiſſé par-tout des monumens viſibles de ruine & de dévaſtation, & des traces profondes de ſes ravages dans le ſouvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ſes cavités intérieures, de la

mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des allarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrâsement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de

tous les malheurs dont on ignore la cause ; & de simples rapports de situation entre des planettes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténébres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent. Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance trés-prochaine du mouvement des astres. De-là les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à-la-fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pû, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations, le tems qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir,

Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son rembarquement, il repondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, & à vanter les trésors & les forces de leur patrie: voilà, dit le général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses.* Il avoit alors fini ses préparatifs, & acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascala, de tout tems ennemie des Mexicains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, & proposer une alliance. On refusa l'un & l'autre pour des raisons qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vain-

cus, si la division ne s'étoit pas mise dans l'armée de leurs ennemis. Cortez se crut obligé de se retrancher, & les Tlascalteques se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siége de Troie, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascalteques. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les enlever rompoit l'armée, & rallentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire, & peut-être un excellent modele à suivre, du moins à plusieurs égards. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la justice; mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extrêmement séveres. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son

pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'eſt toujours chez les peuples ſauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlaſcalteques portoient dans leurs carquois deux fléches, ſur leſquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fléches, & l'honneur obligeoit à la reprendre. Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils ſe dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne-foi & leur franchiſe dans les traités publics; & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere, l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards, épuiſés par des travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danſe, la poëſie, les repréſentations théâtrales. Une de leurs principales divinités étoit la déeſſe de l'amour. Elle avoit un temple; & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux; mais fort peuplé, fort cultivé, & fort heureux.

Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas admettre dans l'espece humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul homme; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le sont encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Ils étoient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athénes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si hautaine & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.

Avec ce secours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fecondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre. IX. Cortes se rend à Mexico. Mœurs, religion, gouvernement, richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leur meubles & leurs personnes; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui ; d'assaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes. Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend que ses sujets avoient des connoissances, des lumieres, de la politesse, de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eut sû faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortez à ses

compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat: j'ai résolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé, Aussi-tôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui declare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr, Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; & il met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne. Au milieu de ces succès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend, en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité, & l'armée de Narvaez se range sous ses drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laissé deux cens hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son prince; & le zele indiscret des Espagnols, qui dans une fête publique en l'honneur des Dieux du pays, renverserent les au-

tels & massacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur superstition, mais leurs prêtres étoient des monstres, qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu' ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'absurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siécle; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particuliere; & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient

étoient particulieres. Tous les ans ils choisissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un Dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple, se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue, ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son Dieu.

Il vaut mieux manger des Dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du Dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les Dieux mouroient de faim; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse

l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés: il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger: il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils se dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jettoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une platte-forme le combat, où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, &

viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre dans la posture de supplians; ils le saisissent, & s'élancent de la platte-forme dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux Mexicains meurent, victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, & d'autres d'une vigueur pareille, faisoient désirer aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Enfin Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil monarque étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre, étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une

grande célérité, un fecret impénétrable, des mefures bien combinées. On fe mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en filence fur une digue, lorsqu'on reconnut que fes mouvemens avoient été obfervés avec une diffimulation, dont les Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuofité par un corps nombreux, & fes flancs, par des canots diftribués aux deux côtés de la chauffée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jetter une partie à l'extrêmité de cette chauffée, ou même de la rompre, tous les Efpagnols auroient infailliblement péri dans cette action fanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne fût pas profiter de tous fes avantages; & ils arriverent enfin fur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le défordre où ils étoient, les expofoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur fecours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient reftés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Efpagnols emmenoient avec quelques autres prifonniers. Ce fpectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir maffacré les

enfans après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres, un tems qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cens Epagnols, mille Tlascalteques, la meilleure partie de son artillerie, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de se jetter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec les plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs

des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico favorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou

comme une juste punition de ses déréglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux Dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des

vent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages: le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit sur ce lac trois chaussées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'industrie mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des peuples éclairés, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, situé dans un climat où le génie de l'homme n'est point éveillé par les besoins: ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fausseté de cette description pompeuse, peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie destructive, & d'une longue oppression? Mais que l'on compare les diverses relations des Espagnols, & qu'on juge de la créance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leurs succès? L'empire dont ils se rendent les maîtres, est un royaume redoutable, riche, policé. Ont-

ils à justifier leurs férocités? Rien n'est si vil, si corrompu, si barbare que ces peuples.

S'il étoit possible d'asseoir un jugement solide sur un peuple qui n'est plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné; qu'ils soupçonnerent plutôt la nécessité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient aussi défectueux par les formes, qu'iis étoient riches par la matiere; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples sauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés, & que la crainte, cette grande roue des gouvernemens arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en soit, Cortez commença par s'assurer des caciques qui regnoient dans les villes situées sur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Espagnols; les autres leur furent soumis. Cortez s'empara de la tête des trois chaussées qui conduisoient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il fit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec

autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent sauver leur empereur. Ce prince consentit à tenter de s'échapper, pour aller continuer la guerre dans le nord de ses états. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite, en occupant les assiégeans; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné Monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimozin avoit des trésors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture, lui adressoit de tristes plaintes: *Et moi* lui dit l'empereur, *suis-je sur des roses?* Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans, quand sera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira, sans doute, que Guatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'a-

voir conſpiré contre ſes tyrans & ſes bourreaux.

Dans les gouvernemens deſpotiques, la perte du prince & la priſe de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la ſoumiſſion de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écraſe, ni pour un tyran qui croit ſe rendre plus reſpectable en ne ſe montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de ſe ſoumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les Provinces ſubirent ſans réſiſtance le joug du vainqueur. Il donna à cet empire le nom de Nouvelle Eſpagne, & quoiqu'il eût cinq cens lieues de long ſur deux cens de large, ſes frontieres furent encore reculées.

X. Les Eſpagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limites.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du ſud, le vaſte eſpace qui s'étend depuis Guatimala, juſqu'au golfe de Darien. Cet aggrandiſſement coûta peu de tems, de ſang & de dépenſe; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le compoſent ſont à peine connues. On n'y voit que peu d'Eſpagnols, la plûpart fort pauvres, qui par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à ſe réfugier dans des montagnes, & dans des forêts impénétrables. De tous ces ſauvages, les ſeuls qui forment encore une nation, ce ſont les Moſquites. Après avoir quelque tems combattu pour les

plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauverent au cap de Gracias-à-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François, qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pû augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été considérable, a toujours diminué par dégrés. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la Nouvelle-Espagne a pris du côté du nord, est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siécle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après sous le joug. Tout ce qu'on sait de cette immense province, c'est qu'on y a fixé quelques sauvages errans, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santafé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, au-

roit été suivie d'une bien plus utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu-près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie, est un golfe qui a près de vingt dégrés de longueur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'isles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plûpart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades éparses, auxquelles, suivant leur usage, ils ont donné le nom de Provinces. Leurs missionnaires ont poussé plus loin les découvertes; & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvées dans ses possessions les plus renommées.

Plusieurs causes se sont long-tems réunies pour rendre leurs travaux inutiles: à mesure qu'ils rassembloient & civilisoient quelques sauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établissemens naissans, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espa-

gnols trop éloignés des yeux du gouvernement, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif argent, les étoffes, les autres marchandises y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse de six à sept cens lieues, ce qui leur donnoit à leur terme une valeur si considérable, que la plûpart de ceux qui exploitent les mines, étoient forcés de les abandonner, dans l'impossibilité de les soutenir. Enfin, quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée, d'être un jour asservis, tomboient, lorsqu'on s'y attendoit le moins, sur les travailleurs, assez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On espéra qu'il se formeroit un nouvel ordre de choses, lorsque le jésuite Ferdinand Consang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand soin, & beaucoup d'intelligence, instruisit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important de sçavoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sabloneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres, qui par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vais-

seaux

seaux sortis d'Acapulco d'entrer dans la mer Vermeille, de porter avec des frais médiocres, dans les provinces qui la bordent, des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & d'en revenir chargés de métaux. L'imagination espagnole alloit plus loin. Dejà elle voyoit subjugué tout le continent, jusqu'au nouveau Mexique, & s'élever un nouvel empire, aussi étendu, aussi riche que l'ancien, & qui lui seroit supérieur par la température & la salubrité du climat.

Ces espérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir se réaliser, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les subjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'esprit des destructeurs du nouvel hemisphére, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire usage du second qu'en 768.

Les succès n'ont pas été complets. Ils furent assez rapides dans le Mexique, & partout où la population étoit nombreuse ou rapprochée. Les contrées peu habitées subirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une nécessité de trouver les hommes pour les asservir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'espagnol se montroit, & ne reparoissoient

que lorſque le défaut de ſubſiſtance l'avoit forcé de ſe retirer. Auſſi n'eſt-ce qu'après trois ans de courſes, de travaux & de cruautés, qu'on eſt parvenu à ſubjuguer les Series, les Platos, les Sibupapas. Leurs voiſins, les Papagos, les Nizoras, les Zopas, déſeſpérant de défendre leur liberté, ont ſubi le joug ſans combattre. Les troupes étoient encore occupées en 1771 à pourſuivre les Apaches, la plus belliqueuſe de ces nations, la plus paſſionnée pour l'indépendance. On déſeſpere de la ſoumettre; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle-Biſcaye, qui reſteroit expoſée à ſes incurſions.

Les richeſſes qu'on vient de trouver dans les provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Andalouſie, paroiſſent au-deſſus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des tréſors immenſes. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de mineral, & les pierres qu'on tire de l'autre ſont preſque de l'argent vierge. Si la cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; ſi les mines, qui ont ſouvent beaucoup de ſuperficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fauſſes eſpérances, malheureux peuples ſauvages nouvellement aſſervis, ils ſe-

font ensevelis tout vivans dans les entrailles de la terre.

La nouvelle Espagne est presque entierement située dans la zone torride. L'air y est excessivement chaud, humide & mal-sain sur les côtes de la mer du Nord. Ces vices de climat se font infiniment moins sentir sur les côtes de la mer du Sud, & presque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordelieres.

XI. Climat, sol, population du Mexique.

La qualité du sol fait ces variations. La partie orientale est basse, marécageuse, inondée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables, & tout-à-fait inculte. On peut croire que si les Espagnols la laissent dans cet état de désolation, c'est qu'ils ont jugé qu'une frontiere déserte & meurtriere fourniroit une meilleure défense contre les flottes ennemies, qu'on ne pourroit l'espérer; soit des fortifications & des troupes, dont l'entretien coûteroit des frais immenses; soit des naturels du pays qui sont effeminés & peu attachés à la domination de leurs conquérans. Le terrein de l'occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais, comme toutes celles qui sont situées sous le tropique, el-

les font plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vaste empire, n'est pas moins variée que son sol. Ses habitans les plus distingués, font les Espagnols envoyés par la cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils font obligés, comme ceux qui dans la métropole aspirent à quelques emplois ecclésiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'Inquisition dans leur famille, depuis quatre générations. Les négocians qui veulent passer au Mexique, ainsi que dans le reste de l'Amérique, sans devenir colons, font astreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandise en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'emmeneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions absurdes, ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilége ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il est très-précieux. A eux seuls appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si ces loix étoient observées, les marchands fixés dans le Nouveau-Monde, feroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du ministère pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne. Les descendans des compagnons de Cortez, les descendans de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement méprisable. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisa de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques, ont énervé tous les ressorts de leur ame: la superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministère, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les métis qui forment le troisieme ordre de citoyens, sont plus avilis encore. On sait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la

cruauté des conquérans avoit formé, pour régagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent surtout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état, d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le tems, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne sont pas en très-grand nombre dans la nouvelle Espagne. Comme les naturels du pays sont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisies & pour le service domestique des gens riches. Ces esclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent absolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont, pour opprimer les Méxicains. Ils prennent sur ces hommes, qu'on dit libres, un ascendant qui nourrit une haîne implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion, en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux négres d'avoir aucun

commerce d'amour avec les Indiens, ſous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureuſement punies. Par toutes ces raiſons, les Africains qui dans les autres établiſſemens ſont les ennemis des Européens, en ſont les partiſans dans les Indes Eſpagnoles.

L'autorité n'a pas beſoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'eſt plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers hiſtoriens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Eſpagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe; elle fut adoptée ſans examen, avec d'autant plus de complaiſance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il ſuffit de ſuivre avec attention les brigands qui dévaſterent d'abord ces belles contrées, pour ſe convaincre qu'on n'avoit réuſſi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voiſines, qu'en dépeuplant le centre de l'empire; & que les provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres ſolitudes de l'Amérique méridionale & ſeptentrionale. C'eſt beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié: aujourd'hui elle ne paſſe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers

conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Méxique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal, on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du

nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simple des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractere révéré des Espagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita sa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accusa dans son Traité de la tyrannie des Espagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où respirent la beauté de son ame & la grandeur de ses sentimens, imprimerent sur ses barbares com-

conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Méxique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal, on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du

nouveau monde, avoit accompagné ſon pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere ſimple des In iens le frapperent à tel point, qu'il ſe fit eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, déſintéreſſé, cita ſa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accuſa dans ſon Traité de la tyrannie des Eſpagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On oſa blâmer l'amertume de ſon ſtyle; mais perſonne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où reſpirent la beauté de ſon ame & la grandeur de ſes ſentimens, imprimerent ſur ſes barbares com-

conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Méxique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal, on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du

nouveau monde, avoit accompagné ſon pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere ſimple des In iens le frapperent à tel point, qu'il ſe fit eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, déſintéreſſé, cita ſa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accuſa dans ſon Traité de la tyrannie des Eſpagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On oſa blâmer l'amertume de ſon ſtyle; mais perſonne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où reſpirent la beauté de ſon ame & la grandeur de ſes ſentimens, imprimerent ſur ſes barbares com-

conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Méxique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal, on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du

nouveau monde, avoit accompagné ſon pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere ſimple des In iens le frapperent à tel point, qu'il ſe fit eccléſiaſtique pour travailler à leur converſion. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs ſuperſtitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples qu'il portoit dans ſon ſein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. L'eſpérance d'en impoſer par un caractere révéré des Eſpagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorſqu'il ſe fut convaincu que cette dignité étoit une barriere inſuffiſante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, déſintéreſſé, cita ſa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accuſa dans ſon Traité de la tyrannie des Eſpagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On oſa blâmer l'amertume de ſon ſtyle; mais perſonne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où reſpirent la beauté de ſon ame & la grandeur de ſes ſentimens, imprimerent ſur ſes barbares com-

conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source principale de la dépopulation du Méxique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers, fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal, on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme, si célebre dans les annales du

nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simple des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractere révéré des Espagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita sa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accusa dans son Traité de la tyrannie des Espagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où respirent la beauté de son ame & la grandeur de ses sentimens, imprimerent sur ses barbares com-

patriotes, une flétrissure que le tems n'a pas effacée, n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique: elle se détermina à rompre les fers des Méxicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols, auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raison de 120 livres par an.

Sur ce gain, on retient le tribut imposé par le gouvernement, & cent sols pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers ou dans des calamités publiques.

Cette adminiſtration fut confiée à leurs caciques. Ils n'étoient pas les deſcendans de ceux qu'on avoit trouvés au tems de la conquête. Les Eſpagnols les choiſirent parmi les Indiens qui paroiſſoient les plus attachés à leurs intérêts; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur diſtrict, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils ſervoient; à prévenir leur fuite en les gardant toujours ſous leurs yeux, & en ne ſouffrant pas qu'ils contractaſſent aucun engagement ſans leur aveu. Pour prix de leurs ſervices, ces eſpeces de magiſtrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caiſſe commune, cinq ſols tous les ans pour chaque Indien ſoumis à leur Juriſdiction. On les autoriſa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore ſoumis à la capitation, & à occuper les filles juſqu'au tems de leur mariage, à des travaux propres de leur ſexe, ſans autre ſalaire que leur nourriture.

Ces inſtitutions, qui changeoient totalement le ſort des Indiens du Mexique, irriterent les Eſpagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit ſe plier à voir des hommes

libres dans les Américains; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui jusqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent successivement, ou à la fois, la ruse, les remontrances & la violence, pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit si fort leurs passions les plus vives: leurs efforts furent inutiles. Las Casas avoit fait à ses chers Indiens des protecteurs qui soutinrent son ouvrage avec zèle & avec chaleur. Les Mexicains eux-mêmes se sentant appuyés, citerent leurs oppresseurs aux tribunaux, & les tribunaux, foibles ou corrompus, à la cour. Ils pousserent leur courage jusqu'à refuser unanimement de travailler pour ceux qui se montroient injustes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que tout le reste, donna de la solidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre prescrit par les loix, s'établit insensiblement. Il n'y eut pas de systême suivi d'oppression, mais seulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu, qui a perdu son gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont subjugué.

Ces injustices sourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immense territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires, Ce ne fut pas leur travail qui les mit en

état de faire ces acquisitions: ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des trésors qu'on avoit cachés au tems de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs ressources des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, se procurerent par le seul profit de leurs salaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de subir un joug étranger. L'on se tromperoit grossierement, si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitans du Mexique par ce qui a été dit de son empereur, de sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisme y avoit produit les effets funestes, qu'il produit partout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages considérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les salines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au tems de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres; soit qu'elles leur appartinssent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de

leur induſtrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nuds. L'empereur lui-même, & les grands ſeigneurs ne ſe couvroient que d'une eſpece de manteau compoſé d'une piece de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Ils avoient des ſandales pour chauſſure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une eſpece de chemiſe à demi manches qui leur tomboit ſur les genoux, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du commun d'élever les maiſons au-deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plûpart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & eclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures de coton, formoient les lits. Pour ſiéges, on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnemens. On y joignoit les herbes des champs

qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoient point de mauvaise odeur. Le cacao, délayé dans de l'eau chaude, & assaisonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boissons, mais qui ne pouvoient enivrer: les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit la permission du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins, ont-ils pu subir le joug de l'esclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples à qui la nature offre plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unit, restent tranquillement dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une riviere à traverser pour être libres; voilà ce qu'on ne concevroit jamais, si l'on ne savoit pas

combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine.

Les Mexicains sont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus saine, plus agréable & plus abondante. Leurs maisons sont mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des souliers, un caleçon, une chemise, un habit de laine ou de coton, une fraise & un chapeau, forment leur habillement. La considération qu'on est convenu d'attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux. Cette aisance n'est pas universelle, sans doute; elle n'est même que trop rare au voisinage des mines, des villes & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement; mais souvent on la trouve avec satisfaction dans des contrées écartées où les Espagnols ne se sont guere multipliés, & où ils sont devenus en quelque sorte Méxicains.

Les habitans de la Province de Chiapa, se distinguent entre tous les autres. Ils doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha leur oppression dans les premiers tems. Ils sont au-dessus de leurs compatriotes par la taille, par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particulieres. Leur territoire, sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes sortes de productions.

ductions. On les trouve peintres, musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent sur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs. Leur ville principale, se nomme Chiapa dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui forment une population de quatre mille familles, parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiégent. Enfin, le théâtre & la comédie sont un de leurs amusemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui eût eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude, au lieu de les resserrer.

XII. Productions du Mexique.

Les occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligens, les plus aisés

s'adonnent aux manufactures de première nécessité, dispersées dans tout l'empire. Ils s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui est Angeles, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soiries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des denteles, des verres, & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-tems son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; soit qu'elle la dût à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages, s'est joint celui de sa position. Tous les habitans du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire, pour aller acheter les marchandises d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le soin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au tems de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni

bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à corne dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est séche, grossiere & mauvaise, comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites, & peu après, au Marquis Del Valle, descendant de Cortez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir

des mines de fer qui étoient entierement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets, faute de bras, ou d'activité, sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante qui, comme le liere, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'éleve par leurs secours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'est pas tout-à-fait ronde. Quoique très-souple, elle est assez dure. Son écorce est mince, fort adhérente & verte. Elle est partagée comme la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de six à sept pouces. C'est de ces nœuds que sortent des feuilles assez semblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaisses, plus charnues. Elles sont d'un verd très-vif, brillantes par-dessus, & un peu pâles par-dessous. Les fleurs sont noirâtres.

Une petite gousse longue d'environ six pouces, large de quatre lignes, ridée, mollasse, huileuse, grasse, quoique cassante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gousse est tapissé d'une poulpe rousseâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuse & balsamique,

où nagent une infinité de grains noirs, luisans, & presque imperceptibles.

La récolte de ces gousses commence vers la fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de décembre. On les fait sécher à l'ombre. Lorsqu'elles sont séches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre souples, les mieux conserver, empêcher qu'elles ne séchent trop, ou qu'elles ne se brisent.

C'est à-peu-près tout ce qu'on sait de la vanille, destinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inaccessibles de la nouvelle Espagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ses especes; qu'elles sont les plus précieuses; quel est le terroir qui leur convient le mieux; comment on les cultive, & de quelle maniere elles se multiplient. Tous ces secrets sont restés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne sont parvenus à se conserver cette source de richesse, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, sur la culture de la vanille, & de souffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui con-

tente des richesses acquises, accoutumée à une vie paresseuse, à une douce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est pourtant mieux connu.

L'indigotier est une espece de plante, dont la racine grosse de trois ou quatre lignes de diametre & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant sur celle du persil. De cette racine, sort une seule tige à peu-près de sa grosseur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légerement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées au-dessus, d'un verd foncé au-dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusques vers l'extrêmité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistil qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gousse, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop séche. On seme sa graine, qui pour la figure

& la couleur, ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfere communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir; & les coupes continuent de six en six semaines si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans; après ce terme elle dégénere. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses feuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo: car il faut se représenter les arbres comme des scyphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance fluide & végétative, des scyphons où les vapeurs & les sucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en

équilibre. Ainsi tandis que la seve de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre, redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en seve. C'est pour obéir à cette influence reciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y semer de l'indigo, on couvre ceux qui sont usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux especes d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens. On en voit dont le pied seche, & tombe par la piquûre d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchent riches & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec

précaution; de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*; c'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au dégré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans sa batterie se trouve impregnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparé du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces

accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu de tems en tems avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le tems à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans

indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde orientale. Il a été transplanté dans des tems modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu sous le nom de Guatimala, d'où il vient, est le plus parfait de tous. La nouvelle Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été long-tems inconnue, même aux nations qui en faisoient le plus d'usage. Les Espagnols naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est enfin parvenu à sçavoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux sexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie; ses yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible de les distinguer, sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à

trois cens femelles ou davantage, eſt actif, mince & grêle en comparaiſon de la femelle; ſon col eſt plus étroit que la tête, & plus encore que le reſte du corps. Le thorax eſt de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête enſemble, & applati par en bas, ſes antennes ſont articulées, & de chaque articulation ſortent quatre ſoies diſpoſées par paires de chaque côté. Il a ſix pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité poſtérieure de ſon corps, s'allongent deux grandes ſoies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux ailes plantées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abaiſſent comme les ailes des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il repoſe. Ces ailes, de forme oblongue, diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, ſemble interrompu vers la ſommité des ailes. Le mâle eſt d'un rouge clair, la femelle eſt d'un rouge plus foncé.

L'arbriſſeau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, eſt armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaiſſes & ovales. Sa fleur eſt large, & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc rouge, auquel la cochenille doit vraiſemblablement ſa couleur.

Le nopal sort communément d'une ou deux de ses feuilles qu'on a mises dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent. Il faut le renouveller souvent, parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brute la donne, est appellée sauvage, & n'est pas excellente. Les seuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance, les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, & d'en attendre une bonne. Elles sont plus égales en général dans un terrein aride où le nopal se plaît, & sous un ciel tempeté où la cochenille est exposée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & lec haud se font sentir davantge.

Dès que la saison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les cochenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui

en contiennent chacune douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se répandent avec une célérité surprenante sur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher sans plus se mouvoir à la partie la plus nourrissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils ayent pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le suc avec une petite trompe, que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui sont autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les insectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y sont mêlées avec les vieilles; ce qui diminue considérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches du nopal, pour sauver les petits insectes qui y restent. On les serre dans les habitations, où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres

extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les fecher. La meilleure eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Eſpagnols appellent *renegrida*. La ſeconde eſt de les mettre au four où elles prennent une couleur griſâtre veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaſpeada*. Enfin la plus imparfaite, qui eſt celle que les Indiens pratiquent le plus communément, conſiſte à les mettre ſur des plaques avec leurs gâteaux de mays: elles s'y brûlent ſouvent, auſſi les appelle-t-on *negra*.

Quoi la cochenille appartienne au régne animal qui eſt l'eſpece la plus périſſable, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boëte, on l'a gardée des ſiecles entiers avec toute ſa vertu. Son prix qui eſt toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les iſles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température feroit convenable à cet inſecte & à la plante dont il ſe nourrit. Cependant, la nouvelle Eſpagne eſt reſtée ſeule en poſſeſſion de cette riche production. Indépendamment

de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoye tous les ans en Europe environ deux mille cinq cens surons ou sacs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 3300 l. C'est un produit trés-considérable, qui ne coûte aucune peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même-tems, & les productions qui attirent le plus de richesses, & l'or & l'argent qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

XIII. Mines du Mexique.

Tel est sur nous l'empire de ces brillans & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugemens, un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siécle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'é-

d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalières; que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particulière. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horisontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrâsemens, les

inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies; & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands atteliers toujours échauffés, s'élevent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines, agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent foiblement & jaunissent vîte; où les arbres sont petits & tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même ne se conserve pas; où s'élevent des exhalaisons sulfureuses & minérales;

où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solitairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrein renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abîmes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voutes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées; & toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le

cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fonds du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais, quand l'argent est combiné avec des substances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau-monde.

Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le minéral déjà exploité, plus de richef-

ſes que l'Eſpagnol n'en a déja tirées. Ils éleveroient leur fortune ſur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejetter comme inſuffiſantes pour payer les depenſes qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au-deſſous de celui de leurs oppreſſeurs. Auſſi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de ſimple curioſité.

Dans les premieres années qui ſuivirent la conquête, les Eſpagnols s'épargnoient les ſoins, les travaux, les dépenſes inſéparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amaſſé de métaux, depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maiſons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit viſité & depouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans fît rentrer beaucoup de ces richeſſes dans la terre, en fît jetter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'avarice trouva de quoi ſe ſatisfaire ou ſe conſoler. Cette ſource épuiſée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par tout, & par préférence ſur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient

les plus voisines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui l'on n'en exploite aucune qui ne soit à une très-grande distance de la mer du Nord, où elle seroit exposée aux incursions, peut-être aux invasions des Européens. Ce qui s'en trouve sur le golfe de Californie, paroît jouir d'une sûreté entiere, jusqu'à ce que ces parages soient plus connus & plus fréquentés. Les principales sont dans le Zacatecas, la nouvelle Biscaye & le Mexico, trois provinces situées dans l'intérieur de l'empire, où il est impossible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivieres navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujetti, se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrein qu'il en veut; mais il est obligé de donner une piastre ou 5 livres 5 sols par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete, passe au domaine, qui, après avoir eu long-tems la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du Roi,

Il *tire* 420 livres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux: on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines, sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guère se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'état s'étoit long-tems refusé à cette différence d'imposition: mais il a été forcé d'y consentir, parce que les mines d'or plus casuelles que celles d'argent, étoient entierement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur; ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procu-

rent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible; & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à se contenter de deux réaux ou de vingt-six sols par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ 65 millions de livres; la sixieme partie à-peu-près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible, dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au payement des impositions qui sont considérables.

XIV. Impositions établies au Mexique.

Tous les Indiens mâles payent, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 sols, dont les huit neuviemes doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis, qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, sont asservis au même droit. On en

exempte les esclaves négres, pour lesquels on a donné au roi 280 livres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de *trente-trois* pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoye. L'ancien monde en retient vingt-cinq sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou s'échangent, & que l'on paye autant de fois qu'elles se vendent ou s'échangent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu-à-peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en *détail*. Philippe II, après le désastre de sa flotte, si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans ses autres colonies. Quoiqu'elle ne dût exister qu'un tems, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'eſt une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'uſage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit diſtribué en quatre claſſes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée 2 livres 6 ſols, par ceux qui vivoient du fruit de leur induſtrie. Ceux qui étoient parvenus à ſe faire un capital de 10,500 livres, la payoient 5 livres 5 ſols; elle coûtoit 10 livres 10 ſols à ceux qui poſſédoient plus de 58, 600 livres; & 52 livres 10 ſols au viceroi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conſcience de chaque citoyen, en l'avertiſſant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit ſa contribution à ſa fortune. Le Mexique ſeul rendoit alors environ 2,600,000 liv. Il eſt vraiſemblable que cette ſuperſtition s'affoibliſſoit, puiſque le miniſtère a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à quarante ſols. Le gouvernement n'oblige perſonne à la prendre; mais les prêtres refuſeroient les conſolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Eſpagnole un homme aſſez éclairé, ou aſſez hardi, pour s'élever au-deſſus de cette tyrannie.

Un genre d'oppreſſion qui n'a pas été porté ſi patiemment, c'eſt l'impôt qu'on a mis dans

les derniers tems ſur le ſel & ſur le tabac. Les peuples, qui ſouffroient leurs anciens maux ſans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru ſi oppoſée au droit naturel, & l'autre contrarioit ſi fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ſe ſont ſoulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'eſt manifeſté d'un bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti juſqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les eſprits ſont toujours dans une fermentation que la métropole appaiſera difficilement ſans quelques ſacrifices. Un des plus agréables à ſes colonies ſeroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Eſpagne exige de ſes colonies, elle y leve dans des tems fâcheux, ſous le nom d'emprunt, des ſommes conſidérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du tems de Philippe II, s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours. Elle a été plus ſouvent répétée ſous Philippe V, que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution, qui a porté ſur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs; parce que les Européens,

les créoles, les métis, les mulâtres, les Indiens, sur-tout, y jouissoient d'une plus grande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiscales, & l'est tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dîme de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui sont payées à un prix extravagant. Ses terres sont immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul évêque d'Angeles, a 1,260,000 livres de rente. Ces richesses scandaleuses ont tellement multiplié les ecclésiastiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la colonie. La plupart sont des avanturiers arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix & sur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, font de si grands objets, qu'on ne peut revenir de sa surprise, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ 6,300,000 livres.

Le reste, c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus par-tout, aux corregidors, qui ont l'administration des provinces; aux commandans des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'Audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singulierement.

Mexico, qui put quelque tems douter si les Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théâtre. Cortez ne tarda pas à la rebâtir. On l'a depuis augmentée & embellie.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses; mais sans commodités ni décoration. Aucun des édifices publics qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons tems gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu,

& sont assez régulieres; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les parties du monde dans d'innombrables églises, sans qu'il y en ait aucune qui éleve l'ame à des idées sublimes, ou qui remplisse le cœur de sentimens agréables.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y supporte toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hiver: *Autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties. Celle dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse, tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poisson. La circonférence de tout ce lac, qui est inégal dans son étendue, est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable, les fait sortir d'une grande & haute montagne située au sud-ouest de Mexi-

co, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes situées sur les bords du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues construites avec une dépense & des travaux incroyables, ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrens qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont aussi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtimens, quoique élevés avec soin & sur pilotis, sont, après quelques années, enfoncés de quatre, de cinq & de six pieds dans un terrein qui n'est pas assez stable pour les soutenir.

Ces inconvéniens inspirerent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enflure gigantesque assurent qu'en 1604, quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés à creuser ce canal. Pour trouver les fonds nécessaires, on exigea le centiéme du prix des maisons, des terres, des marchandises: impôt inconnu dans le nouveau-monde. L'ignorance, le découragement, les intérêts particuliers firent échouer cette noble & sage entreprise.

Le Viceroi Ladeyrera pensa en 1635 qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispen-

ſable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice, qui ne vouloit rien ſacrifier; la volupté, qui craignoit d'interrompre ſes plaiſirs; la pareſſe, qui redoutoit les ſoins: toutes les paſſions ſe réunirent pour traverſer une idée, qui en elle-même étoit ſuſceptible d'objections raiſonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce ſéjour auſſi ſûr qu'il eſt agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux; ſoit que l'art ait été mal employé; ſoit que la nature ait oppoſé au ſuccès des obſtacles inſurmontables. Mexico reſte toujours expoſé à la fureur des eaux; & la crainte des débordemens a beaucoup diminué ſa population. La plupart des hiſtoriens aſſurent qu'elle paſſoit autrefois deux cents mille ames: aujourd'hui elle n'eſt que de cinquante mille. Elle eſt formée par des Eſpagnols, des métis, des Indiens, des négres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent viſages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richeſſes s'étoient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs eſt de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On fit ſervir ces brillans métaux, ainſi que les perles & les pierres pricieuſes, à l'ornement

ment des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortége réservé, parmi nous, à la majesté du trône. Les hommes ajoûtoient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maitresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit des millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Les trésors, & le faste qui en est la suite, ont dû nécessairement diminuer à Mexico, à mesure que ceux qui les possédoient ont été chercher un asyle à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le siége du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus

grands propriétaires des terres & des plus riches négocians, a toujours fixé dans ses mains la plupart des grandes affaires de l'empire.

XV. Liaisons du Mexique avec le reste de l'Amerique, avec les Indes Orientales, avec l'Europe.

Celles qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique, sont très-bornées. Par la mer du Nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque du cacao fort supérieur au sien, & des négres par la voie de la Havane & de Carthagene : il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaisons avec la mer du Sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers tems, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus d'un million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la supprima totalement en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandises des Indes orientales qu'elle introduisoit. Les négocians de Lima se plaignirent longtems & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des restrictions qui prouvent

que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtimens expédiés de Callao, & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonsonate, sur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent, en contrebande, des marchandises arrivées des Philippines; ces isles si célébres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandises de l'Inde,

pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à 3, 150, 000 livres le commerce, que dans la suite il feroit permis de faire. Cette somme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux Jésuites, dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers tems la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié; & cette branche de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juillet, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers qui rallentissoient sa marche, il fait route à l'Est vers le Nord,

pour trouver à la hauteur de trente dégré de latitude les vents d'Oueſt, qui le menent droit au terme de ſon voyage. Ce vaiſſeau extrêmement chargé, eſt ſix mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne reſſemblent pas à celles du Pérou, où le voiſinage & la hauteur des Cordelieres font régner un printems éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a paſſé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmoſphere de l'Eſt à l'Oueſt n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuſe de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation eſt ſûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre juſqu'au commencement de mai; mais durant le reſte de l'année, les coups de vent d'Oueſt, les tourbillons violens, les pluies exceſſives, les chaleurs étouffantes, les calmes abſolus; tous ces obſtacles qui ſe réuniſſent, ou qui ſe ſuccédent, rendent la mer fâcheuſe, dangereuſe même. Dans toute cette étendue de côtes qui eſt de plus de ſix cents lieues, on ne voit pas une ſeule barque, ni le moindre canot, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pê-

che. Les ports même qu'on y trouve répandus, sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices du premier corsaire qui voudra tourner son avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite isle forme la séparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux piéces de canon, & une garnison de soixante hommes, le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme ce port, est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. On y respire un air embrasé, lourd & mal-sain, où personne ne peut s'accoutumer que des négres nés sous un climat à-peu-près semblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & malheureuse population, est grossie à l'arrivée des galions du Mexique qui viennent échanger des bijoux d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mousselines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie. Après un séjour d'environ trois mois, le vaisseau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie destinées à recruter

la garnison de Manille. Une partie des richesses dont il est chargé, s'arrête dans la colonie, le reste se distribue aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils pussent se rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, est sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des isles connues d'abord sous le nom d'isles des Larrons, & depuis sous celui d'isles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviserent dans la suite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établissement fixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrémité de la mer du Sud, près de quatre cents lieues à l'Orient des Philippines. Leur position dans la Zone Torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poisson. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'isles, les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis

l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cents personnes, a été concentré dans l'isle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garnison de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines; & l'autre est destinée à fournir des rafraîchissemens au galion. Cette derniere est si mauvaise, que le vaisseau n'y séjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court espace il est souvent exposé aux plus grands dangers. Il est bien extraordinaire que l'Espagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien singulier qu'on n'en ait point trouvé dans un si grand nombre d'isles. La Californie présente un asyle plus assuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride: elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette peninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espa-

ce, la nature du sol & la température de l'air soient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès; le terrein nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya, dont les productions sont la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'inde; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage, qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison de la pêche, y attirent les habitans de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractere. Ce sont des enfans, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve

que la vie policée de la société, renverse ou change entierement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entr'elles par des alliances, mais sans aucun chef. L'obéissance filiale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoissoient aucune espece de vêtement, mais les femmes cachoient leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le tems de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits au soulevement. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance, qui

explique ce revers. Il n'y eut pas une ſeule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Eſpagne fatiguée de ſes pertes & de ſes dépenſes, avoit entierement renoncé à l'acquiſition de la Californie, lorſque les Jéſuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le conſentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de légiſlation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du ſol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatiſme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les ſauvages qu'ils vouloient civiliſer, avec des curioſités qui puſſent les amuſer, des grains deſtinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haîne de ces peuples pour le nom Eſpagnol, ne tint pas contre ces démonſtrations de bienveillance. Ils y repondirent autant que leur peu de ſenſibilité & l'inconſtance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux inſtituteurs qui ſuivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leur corps. Ils ſe firent charpentiers, maçons, tiſſerands, cultivateurs, & réuſſirent par ces moyens à donner la connoiſſance, & juſqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples ſauvages. On les a tous réunis ſucceſſivement.

En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrein & la disette d'eau. Cette république augmentera, à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le Nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, devoit se faire la jonction des missions de la peninsule avec celles du continent. Elles ne sont séparées que par le fleuve Colorado.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut

infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis sa confiance; & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Ils seront heureux tant qu'on ne connoîtra pas de mines sur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait présumer, elles ne seront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de soin & d'intelligence sera renversé. Ce peuple disparoîtra comme tant d'autres, de la surface de la terre. L'or que le gouvernement d'Espagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que sa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ses missionnaires. Il faut plutôt les encourager à pousser plus loin leurs entreprises utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la découverte du passage que les Anglois cherchent

depuis si long-tems par le Nord-Ouest à la mer Pacifique. On a cru aussi que ces remparts pourroient être une barriere contre les Russes, qui, en 1741, ont pénétré jusqu'à douze dégrés du cap Mendocino; la position la plus septentrionale qu'on ait reconnue de Californie. Mais si l'on eût observé que cette navigation ne pouvoit être entreprise que des mers de Kamschatka, on auroit senti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armemens de simple curiosité, & hors d'état de causer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroissoit aussi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solemnellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philip-

pines au Mexique. Le cap San-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la peninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce fut en 1734 que le galion y arriva pour la premiere fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix séveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit

y retenir les trésors du nouveau-monde, auxquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruineroit l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haine pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit, feroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Asie, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de premiere nécessité. Ils feroient

roient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes orientales; il faut parler de ses liaisons avec l'Europe par la mer du Nord & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne, fut conquise en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines,

qui procurent aux villages situés sur la pente une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux interieurs des flammes, des torrens de soufre, qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guâdalaxara, la firent choisir pour être le siége d'une Audience, qui étend sa jurisdiction sur trois cens lieues au Sud, cent au Nord, soixante à l'Est, & douze à l'Ouest vers la mer du Sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne-heure une assez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau-monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air y est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y sont d'une abondance

& d'une délicatesse extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer, offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœufs s'y sont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer tous ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pourtant pas ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à sa colonie, que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On employe à cette culture quelques négres, & une partie des Indiens qui ont survécu à la tyrannie des conquérans. Les travaux de ces esclaves en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cens surrons, qui se vendent l'un dans l'autre à cadix 1680 l. Cette riche production est portée à dos de mulet, avec quelques autres objets peu importans, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours, pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe sur quelques bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaison en retour est grosse

de quelques cuirs, quelque caffe, quelque falfe-pareille, qui eft tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long fur foixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord fes mines d'or ne fut que paffager; elles tomberent dans un oubli entier, après avoir fervi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient eft refté inculte & défert: c'eft aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y font fondus en or, & l'or eft devenu à rien.

Guatimala fournit prefque toute la valeur des 6, 000, 000 livres, que forment fes productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richeffes vont fe réunir eft tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute infulte. On le pouvoit d'autant plus aifément, que fon entrée eft rétrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent de deux côtés à la portée du canon. Il eft vraifemblable que l'Efpagne ne changera de conduite, que lorfqu'elle aura été punie de fa négligence. Rien ne feroit plus aifé.

Les vaiffeaux qui entreprendroient cette expedition, refteroient en toute fûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverferoient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient

des chemins commodes & des fubfiftances. Le refte de la route fe feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un foldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, négres, métis, Efpagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, feroient incapables de la moindre réfiftance. Ils livreroient à l'ennemi, pour fauver leur vie, les richeffes immenfes qu'ils accumulent depuis deux fiécles; & la contribution feroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & fi elles le vouloient, avec des otages, qui affureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche feroit expofé à la même invafion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninfule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruiffeau, ni riviere, l'eau eft par-tout fi près de la terre, & les coquillages font en fi grand nombre, qu'il eft vifible que cet efpace immenfe a fait autrefois partie de la mer. Lorfque les Efpagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture; & n'y trouverent point de métaux. Elle fut méprifée. On s'apperçut dans la fuite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint

l'entrepôt de cette production précieuse, & qui lui donna son nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il ressembleroit assez à l'aube-épine. Ses feuilles sont petites & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque tems après que le bois a été abbatu. Il n'y a que ce cœur de l'arbre, qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché très-considérable. Elle recevoit tous les ans plusieurs vaisseaux, dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité alla toujours en augmentant, jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle devenue célébre, plusieurs allerent croiser dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorsqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente,

il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se rallentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva,

la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se refugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort & leurs subsistances; & ils se bornoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à très-bas prix, mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines; soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, soit aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de

déclamations, est devenu licite en 1763. On a assuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui ayent plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Mais il est possible de rendre cette concession à-peu-près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au Nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrein sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à-peu-près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés; l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la co-

lonie Angloiſe, & ſe débarraſſera ſans violence d'un voiſinage encore plus dangereux qu'il ne lui paroît: alors elle regagnera une branche importante de commerce qui eſt réduite depuis long-tems à ſi peu de choſe, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaiſſeau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas eſt porté ſur de petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui eſt le vrai point d'union du Mexique avec l'Eſpagne.

Vieja Vera-Cruz ſervit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, eſt placée ſur une riviere qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la ſaiſon pluvieuſe, peut recevoir les plus grands vaiſſeaux. Le danger auquel ils étoient expoſés, dans une poſition où rien ne les défendoit contre la violence des vents ſi communs dans ces parages, fit chercher un abri plus ſûr; & on le trouva dix-huit milles plus bas ſur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à ſoixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz Nueva eſt ſituée ſous un ciel, qu'un ſoleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-ſain. Des ſables arides la bornent au Nord, & des marais infects à l'Oueſt. Ses rues ſont droites, mais ſes maiſons bâties de bois. On n'y voit point de nobleſſe, & les négocians eux-

mêmes préférent le séjour d'Angeles. Le petit nombre d'Espagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu si triste & si dangereux, vivent dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de distance en distance, & deux bastions qui donnent sur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes & mal-entendus, sont dans un désordre inexprimable; aussi ne compte-t-on pour la défense de la place, que sur la forteresse de Saint-Jean-d'Illua, bâtie sur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux si resserrés, qu'il n'y peut passer qu'un navire. Les approches même en sont rendues si dangereuses par plusieurs petites isles, que les Espagnols nomment *Cayos*, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau presque imperceptibles. Ces obstacles qu'on croyoit ne pouvoir être surmontés qu'avec des connoissances locales acquises par une expérience de plusieurs années, ayant été vaincus par des corsaires audacieux qui surprirent la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la sûreté commune.

C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui soit dans le golfe, qu'arrive la flotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises de l'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze ou vingt bâtimens marchands, escortée par deux vaisseaux de guerre ou par un plus grand nombre, si la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries, en composent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du Nord en pleine mer, surtout aux attérages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissemens à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Xalapa. Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, commodément bâtie, se tient une foire, que les loix bornent à six semaines, mais qui quelquefois est prolongée, à la priere des négocians du

pays ou de ceux d'Eſpagne. C'eſt la proportion des métaux avec les marchandiſes, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en réſulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autrefois le tréſor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau-monde fut pillée par des corſaires, en 1683, il attend l'arrivée des vaiſſeaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en eſt éloigné que de trente-cinq lieues.

Lorſque les affaires ſont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importans que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaiſſeaux de regiſtre, expédiés pour différens ports, elle ſe rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Eſpagne fait partir deux vaiſſeaux de guerre qu'on appelle *Azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent néceſſaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient ſi incertains, ſi lents, ſi ſouvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mi-

nes de Guadalcañal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Estramadoure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du prix des marchandises, vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espagne fait construire à la Havane, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre suivant.

Fin du sixiéme Livre.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

Colomb ne s'étoit pas plutôt vu solidement établi dans l'isle de Saint-Domingue, qu'il avoit continué ses découvertes. Dans un de ses voyages il reconnut l'Orénoque, & dans l'autre la baie de Honduras. Il vit clairement que ce qu'il trouvoit étoit un continent; & son génie lui fit plus que soupçonner, qu'au-delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit possible que ces deux mers eussent entr'elles

XVI. Expéditions qui précédèrent la découverte du Pérou.

une communication, & il s'occupa du soin de la chercher. Pour parvenir à la trouver il rangea les côtes le plus près qu'il lui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles: & contre l'usage des navigateurs de son siécle, qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec justice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'isthme de Darien fixa particulierement son attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du Sud & du Nord de l'Amerique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême, il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays, qui paroissoient assez disposés à souffrir cet établissement. On fut forcé de se rembarquer, & de s'éloigner avec des vaisseaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquises ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuessa, suivi-

ſuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces avanturiers qui ne recevoient du gouvernement que la permiſſion de faire des découvertes pour l'aggrandiſſement de ſon vain orgueil, plutôt que de ſa domination, ne ſongeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liaiſons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perſpective des fortunes éloignées qu'on auroit pû faire par ces voies ſages, étoit trop au-deſſus des préjugés de ces tems barbares. Le raiſonnement même qui auroit pu mener à la connoiſſance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux eſprits une impulſion ſuffiſante. Il n'y avoit que l'appât du gain préſent qui pût pouſſer les hommes à des entrepriſes auſſi hazardeuſes que l'étoient celles de ce ſiecle. L'or ſeul les attiroit au continent de l'Amerique, & faiſoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit ſur la route, à l'arivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juſte vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuiſant à la fois d'habitans les deux hemiſpheres, à la deſtruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & meurtriers.

Dans la foule de ſcélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruiſoient ces mal-

heureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que découvert, il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempéramment robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques sentimens. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols, que cet attrait seul y avoit fixés, il se mit à leur tête, avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques isles de l'Asie. Ils sont couverts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils sont foibles, & leur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva sur la côte d'une espece différente, assez forts & assez hardis pour oser défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire: c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt; ensorte que l'inspection seule de leurs mains, indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer le renversement de la raison humaine. Si les femmes avoient seules été obligées de s'abbatre un doigt, lorsqu'elles perdoient leurs maris, il feroit naturel de soupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit se donner pour vierge à un second époux, qui n'auroit aucune connoissance de son premier engagement, ce qui est facile chez des peuples errans. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impuissance de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, on les massacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pû pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réussit à disperser les habitans du Darien, à les soumet-

tre ou à les gagner; & il établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses associés, la division se mit entr'eux. Un sauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. *Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose*, dit-il aux deux Espagnols, *& que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous serez contens.* Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de seize ou dix-sept lieues, Balboa, avec cent cinquante Espagnols, sur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaste carriere à l'inquiétude & à l'avarice des Castillans. L'Océan, qui baignoit ses murs, conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du nouveau-monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immense empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors; & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, entreprendre de renverser à leurs frais un trône qui subsistoit avec gloire depuis plusieurs siecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estrama-

doure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa premiere occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le nouveau-monde. Son avarice & son ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours besoin pour s'élever; mais surtout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieilli. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux soldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement

enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du siecle.

Les confédérés établirent pour fondement de leur société, que chacun mettroit tout son bien dans cette entreprise; que les richesses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés; jurant tous trois par le sang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

L'expédition commencée sous ces horribles auspices, ne fut pas heureuse; continuellement traversée par la famine, par les maladies, par la mésintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens; on se vit réduit à revenir sur ses pas sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526,

les *débris* d'un armement, qui, deux ans auparavant, avoit excité sa jalousie.

Loin d'être découragés par les revers, les trois associés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils penserent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient *sortir* de la dépendance du gouverneur de Panama, qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt sous main. La cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand essor. Ils expédierent, en 1530, trois vaisseaux, sur lesquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq soldats; trente-sept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces, qui furent successivement grossies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui, après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez sur les frontieres du Pérou.

XVII. Etat du Pérou lorsqu'il fut découvert.

Le Pérou étoit un empire étendu & policé depuis quatre siecles, si l'on en croit les Espagnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, & par sa femme Mama-Ocello-Huaco. On a soupçonné que ces deux personnages pouvoient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture,

l'on a dit : que les Péruviens divisoient comme nous l'année en trois cents soixante jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les solstices & les équinoxes ; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe : or, on sait qu'il y a des traits, soit difformes, soit réguliers, qui se conservent dans certaines races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur résister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire du Pérou. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit, quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas sû lire ? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos

méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'est sur un terrein montueux que Manco établit d'abord sa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus disposés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civilisation. Il n'est pas sans vraisemblance que la société se forme plus tard dans les contrées fertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreusement. C'est le besoin que les hommes ont les uns des autres, qui les dispose le plus à se réunir; & cette dépendance se fait sentir plutôt sur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux législateurs se déclarerent enfans du soleil. Ils penserent sans doute que ce préjugé enflammeroit l'ame des Péruviens, éleveroit leur courage, leur inspireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de soumission aux loix. Cette fiction étoit-elle plus absurde que celles qui ont été si avidement reçues par des nations célebres qui sont encore nos guides & nos modeles?

Avec le fecours de cette illufion, l'empire des Incas avoit profpéré fous onze fouverains, tous prudens, humains & juftes, lorfque l'empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en affurer la poffeffion, il époufa l'unique héritiere du roi détroné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune prince, après la mort de fon pere, demanda l'héritage de fa mere. Huafcar, fon aîné, refufa de l'en mettre en poffeffion. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres fut battu, fait prifonnier & enfermé dans Cufco, où depuis il fut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit efpéré, fe trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entierement calmés, lorfque les Efpagnols débarquerent dans l'empire. Les peuples qui vouloient appaifer le foleil, qu'ils croyoient irrité contr'eux, comblerent ces étrangers de préfens, leur rendirent les meilleurs offices, & leur marquerent un refpect qui tenoit de l'adoration. Dans la confufion où étoit encore tout l'état, perfonne ne fongea à s'oppofer à la marche de Pizarre, qui arriva fans le moindre obftacle à la maifon royale de Caxomalca. Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits, des grains, des émeraudes, plufieurs vafes

d'argent & d'or. L'accueil que fit la cour à ſon frere Fernand, répondit à ces avances. On lui prodigua les careſſes, les tréſors & les diſtinctions. Cependant l'empereur ne diſſimula pas qu'il deſiroit que les Eſpagnols ſortiſſent de ſes provinces; & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les meſures de cette retraite.

Se préparer au combat ſans laiſſer appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la ſeule diſpoſition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit ſa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & ſon artillerie fut tournée vers la porte où l'empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté ſur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ſes troupes. Il ſe tourna vers les principaux officiers, & il leur dit : *Ces étrangers ſont les envoyés des dieux ; gardez-vous de les offenſer.*

On étoit aſſez près du palais, occupé par Pizarre, lorſqu'un dominicain, nommé Vincent de Valverdé, le crucifix d'une main, ſon breviaire dans l'autre, pénetre juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait, par la voix de ſon interprete, un long diſcours, dans lequel il lui expoſe la religion chrétienne, le preſſe d'embraſſer ce culte, &

lui propose de se soumettre au Roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit: Je veux bien être l'ami du Roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre; & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son breviaire à l'empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, & jettant le breviaire: *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces: *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui, vraisemblablement, avoient peine à retenir cette fureur, cette soif du sang, que leur inspiroit la vue de l'or & des infideles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la

mousquieterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque prisonnier, & poursuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes de la race des incas, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabalipa, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur empereur & les Espagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passerent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne songea qu'à se défaire de son prisonnier. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la suite du général Espagnol, un Indien qui avoit embrassé la foi chrétienne. Son nom étoit Phillipillo, & sa fonction celle d'interprete. On se servit de

lui pour accuſer l'empereur d'avoir voulu ſoulever ſes ſujets contre les tyrans. Sur cette dépoſition ſeule, Atabalipa fut condamné à mort: on oſa lui faire ſon procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les ſuites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet aſſaſſinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'empire. Cuſco lui ouvrit ſes portes, & lui offrit plus de tréſors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entière, avant la découverte du nouveau-monde. Ils furent la proie de deux cens Eſpagnols, qui, poſſeſſeurs de richeſſes immenſes, en cherchoient encore, par une ſuite de cette ſoif de l'or, qui s'augmente dans ſon ivreſſe même. Les temples & les maiſons des particuliers furent également dépouillés d'une extrémité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & partout on leur raviſſoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples pouſſés au déſeſpoir, prirent les armes. Ils aſſiégerent à la fois Cuſco & Lima: mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que ſix cens de leurs ennemis, qui recevant ſans ceſſe de nouveaux ſecours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de tems les Eſpagnols ſe trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebuſiers, ſans compter les piquiers, les arbalêtriers, & la

cavalerie. Il fallut que les Peruviens ſubiſſent le joug, tel qu'il plut aux tyrans de l'impoſer.

Une révolution ſi étrange a été un ſujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou eſt un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher ſans ceſſe dans des gorges & des défilés. On y eſt réduit à paſſer & à repaſſer perpétuellement des torrens & des rivieres, dont les bords ſont toujours eſcarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuſes, les plus aguerries. Comment donc eſt-il arrivé, qu'un peuple entier n'ait pas oſé même diſputer un terrein dont la nature lui étoit ſi connue, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée ?

C'eſt que la peur eſt fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude ſans ordre ne peut rien contre le petit nombre diſcipliné, & que le courage ſans armes ne réſiſte pas à la foudre. Ainſi ſans le ſecours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Eſpagnols comme les vengeurs des dieux, le Pérou devoit être aſſervi, quand même les diſſenſions domeſtiques qui le bouleverſoient n'auroient pas préparé ſes fers.

L'empire qui recevoit le joug Eſpagnol

avoit été gouverné durant quatre siécles, ou peut-être davantage, par une race de conquérans, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur, auquel nul autre peut-être ne pourroit être comparé, si Confucius n'avoit eu sur lui l'avantage de ne pas employer la superstition, pour faire recevoir & observer la morale & les loix.

Manco Capac, qui rassembla les sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit fils du soleil, envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il persuada un grand nombre de sauvages qui le suivirent, & il fonda la ville de Cusco.

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à lisser le coton & la laine ; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le soleil; il lui bâtit des temples, il abolit les sacrifices humains, & même ceux des animaux. Ses descendans furent les seuls prêtres de sa nation.

A une religion pleine d'humanité, se joignoient des loix paternelles. Une institution très-

très - sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une faute, seroit légerement puni ; mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs.

La polygamie étoit défendue ; l'adultere étoit puni dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

L'oisiveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public ; mais à la charge de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les femmes faisoient les habits, & chaque famille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables ; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours ; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par

les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amonr de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un seul, tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une seule famille, qui étoit l'empire, tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotisme, un certain esprit de communauté; & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres legislations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les services rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du soleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient merité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco, & dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de leurs devoirs, & des modeles de vertus publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur enseignoient les vertus privées, & jusqu'à l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient confiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres enfin sur cent, sur cinq cens, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au ministre de l'inca.

Toutes les loix étoient séveres; mais cette

févérité n'avoit eu que de bons effets. Les péruviens ne connoiffoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient cenfées leur venir par le foleil qui éclairoit leurs actions. Ainfi la violation d'une loi étoit un facrilége. Ils alloient révéler leurs fautes les plus fecretes, & demander à les expier. Ils difoient aux Efpagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, fufceptibles de culture, étoient partagées en trois parts, celle du foleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premieres fe cultivoient en commun, ainfi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des foldats qui étoient à l'armée. Celles-ci fe cultivoient immédiatement après celles du foleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit, & on le continuoit au fon des inftrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de fes fujets que la culture de fes terres, dont le produit dépofé par-tout dans des magafins publics, fuffifoit à toutes les dépenfes de l'empire.

Les terres confacrées au foleil fourniffoient à l'entretien des prêtres, & à la confécration de ces magnifiques temples, lambriffés d'or & couverts d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie: leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit confié l'usufruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éléveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit sur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même: le genre-humain seroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de son nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de tou-

tes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes misérablement péri, après avoir langui quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fragile.

C'est, vraisemblablement, parce que les incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient secondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de soins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du souverain: mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur sol, de leur climat & de leurs consommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les

Péruviens ne s'éleverent jamais au-dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hyéroglyphes, qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture; & leurs *quippos*, qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hyéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres, dont la volonté faisoit toutes les loix passageres, qui suppléent aux mœurs; un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince

toujours juste & infaillible, & les magistrats intégres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes, quand les mœurs n'en déterminoient pas l'application & l'usage ; quand, non-seulement le monarque, mais ses préposés, un décurion, un centenaire, un millenaire, pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, les loix les plus sages, sans aucun caractère de précision & de stabilité, s'y doivent altérer insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent : ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de thésauriser. Ils se trouvoient dans la constitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du souverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoit. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le sou-

verain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquefois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque tems jetter des nuages sur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du nouveau-monde, y avoit-il quelque brigand assez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'assez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haîne que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'Univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroit vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérans du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, sans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, lorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célebre du nouvel hémisphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables, cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions?

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées, n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns sur les autres, & revêtus d'une argile rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Auroit-il été conquis en si peu de tems, s'il eût eu de si grands moyens de défense? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable, après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoissoit pas l'usage des poulies ne pouvoit guère élever ses bâtimens plus haut. On n'a pas moins exageré la grandeur des pierres employées à la construction de ces forteresses. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en est trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit transporter ces masses, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes poussoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'est pas plus avancée dans les méchaniques, ne sauroit faire de très-grandes choses.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réservoirs, ces aqueducs, dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un, ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées aussi souvent qu'il se pouvoit sur le penchant des collines, pour rassembler les eaux des pluies ou des sources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entierement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverſes, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le ſouvenir de ce qui appartenoit eſſentiellement à l'hiſtoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit conſacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonſtances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépoſitaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces ſingulieres annales n'avoient aucun ſens ſuivi, & ne pouvoient ſervir qu'à quelques calculs, ou à conſacrer quelque événement particulier.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la ſemence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entierement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverses, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'hiſtoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit consacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonſtances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun sens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à consacrer quelque événement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entierement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des registres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverses, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'histoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit consacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonstances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun sens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à consacrer quelque événement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entierement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la signification des *quippos*. C'étoient, disent les Espagnols, des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverſes, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le ſouvenir de ce qui appartenoit eſſentiellement à l'hiſtoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit conſacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonſtances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépoſitaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces ſingulieres annales n'avoient aucun ſens ſuivi, & ne pouvoient ſervir qu'à quelques calculs, ou à conſacrer quelque événement particulier.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la ſemence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entierement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit ſur la ſignification des *quippos*. C'étoient, diſent les Eſpagnols, des regiſtres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverſes, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le ſouvenir de ce qui appartenoit eſſentiellement à l'hiſtoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit conſacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonſtances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépoſitaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces ſingulieres annales n'avoient aucun ſens ſuivi, & ne pouvoient ſervir qu'à quelques calculs, ou à conſacrer quelque événement particulier.

Les Eſpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la ſemence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou n'étoient autre chose que deux rangs de pieux plantés au cordeau, & uniquement destinés à guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui qui portoit le nom des incas, & qui traversoit tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, fut entierement détruit durant les guerres civiles des conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux, qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'osier, où glissoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleuse.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit fur la fignification des *quippos*. C'étoient, difent les Efpagnols, des regiftres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverfes, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le fouvenir de ce qui appartenoit effentiellement à l'hiftoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit confacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonftances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépofitaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces fingulieres annales n'avoient aucun fens fuivi, & ne pouvoient fervir qu'à quelques calculs, ou à confacrer quelque événement particulier.

Les Efpagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la femence de perle, & dont les plus habiles orfevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mérité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs-d'œuvre de la Grece feroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut assurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la science du dessin. Les vases échappés au ravage du tems, pourront bien servir de preuve de l'industrie des Indiens, à suppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'insectes d'or massif, long-tems conservées dans le trésor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger : elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagéne assiégé par les Anglois; & il ne se trouva pas dans tout le Pérou un Espagnol assez curieux, pour acheter une seule piéce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guére avancés dans les sciences un peu compliquées; les mots même leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphysiques. La plupart des sciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hasards qui ne sont produits par

la nature que dans la suite des siécles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils possédoient même le secret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que quoiqu'ils connussent le fer, ils ne s'étoient pas élevés jusqu'à forger ce métal, qui est l'ame des arts. Ils ne s'aviserent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matiere étoit sous leur main. Cependant ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrens qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillou & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre sans ciment. Malheureusement ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne surent-ils jamais assembler une charpente par des mortoises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles

que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille soutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage; ils ne prenoient du jour que par la porte, & ils n'avoient que des pièces détachées sans communication.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouverent au pays des incas, il fallut que l'empire se soumît à son vainqueur. Encore un moment de résistance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

XVIII. Guerres civiles des Espagnols, après qu'ils eurent conquis le Pérou.

La premiere nouvelle des succès de Pizarre n'avoit pas été plutôt portée à Panama qu'Almagro, son associé principal, étoit accouru avec de nouveaux aventuriers, pour partager les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une justice, que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haîne s'emparerent de tous les cœurs. Il y eut deux chefs, deux partis, deux armées; & bientôt par un accommodement forcé, deux gouvernemens.

Du choc de ces factions devoient naturellement sortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement

rement leur ſource dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité & une liberté ſans frein, doivent avoir les mêmes ſuites. Le magiſtrat ne voit que des ſéditieux dans un peuple, qui de ſon côté ne voit qu'un uſurpateur. La raiſon eſt un inſtrument trop foible, pour régler des prétentions ſi oppoſées. On remet la déciſion des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes ſe trouve avoir la meilleure cauſe.

Quoique les intérêts qui diviſoient les Eſpagnols dans le Pérou ne fuſſent pas de cette importance, ils ſe manifeſterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ſes partiſans n'avoient paſſé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre ſe crût néceſſaire ailleurs, ſoit qu'il ſe ſentît de la répugnance, comme il le diſoit, à combattre ſon ancien ami, il ſe déchargea ſur ſon frere Fernand du ſoin de le vaincre. Ses eſpérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu ſur les bords de l'Apurimac le 6 Avril 1538, & fait priſonnier. Le vainqueur, qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime; & ce fut, diſoit-il, à la tranquillité publique. Les partiſans d'Almagro diſperſés par la

mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence très-réfléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justifier sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la cour de Madrid, paroissoit avoir étouffé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette confiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le fils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de Juin 1541. les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préféré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets ou sur la justesse de leurs mesures & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes états est paisiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son

sang, périssent après lui. La fureur s'étend. Tout ce qui ose se montrer dans les rues & les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres défigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place, remportée d'assaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une foible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des forfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît faite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveaux chefs. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices liés à son sort par les crimes dont ils se sont souillés, sont forcés d'appuyer des entreprises dont ils ont horreur. Ceux d'entr'eux qui laissent percer leur chagrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échafaut. Dans la confusion où

une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent les loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire, achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit finie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avoit perdu son guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les piéges qui lui sont tendus par Pedro Alvarés, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne fût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne furent plus un obstacle à leur réunion. Castro aussi décidé que s'il eût vieilli sous le casque, ne

fit pas languir leur impatience: il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chapas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, après avoir long-tems balancé, se décida sur la fin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rebelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés: *C'est moi qui ai tué Pizarre.* Leur chef fait prisonnier, périt sur un échafaut.

Pendant que ces scènes d'horreurs se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'Audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. On établit pour Lima un tribunal suprême, qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité suffisante pour arrêter le mal & faire le bien. Blasco Nunnez Vela qui le présidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ses subalternes: il trouva tout dans une confusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles, par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes

braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succede à cette calamité passagere, est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marquée la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine préférable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leurs profusions & leurs débauches, insulter par un faste insolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit sacré de l'innocence ou du mariage, est souillé

par le sang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se plaît à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs siècles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hazards suspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris les loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licenciés sans paye, le peuple avide de la nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort; ces matières & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre en œuvre.

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit suivi que la loi du plus fort, faire sortir l'ordre du sein du désordre même, con-

vertir en un mot des monstres en hommes.

Un si grand ouvrage auroit exigé un genie profond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere fléxible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur & il n'avoit rien ajoûté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des défauts dans la situation où on se trouvoit, il commença à remplir sa mission, sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens sages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés, ne passeroient pas à leurs descendans, & qui faisoient décheoir de leurs possessions, ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres, devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur

tribut étoit reglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval, du droit d'en prendre cinq.... On déchargea les caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortége. D'autres établissemens tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis sous la protection de loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en réparoient pas entierement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instrumens & des victimes de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées. De l'étonnement, ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi fut dégradé, mis aux fers, relegué dans une isle déserte, jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expé-

dition difficile, qui l'avoit conduit jusqu'à la riviere des Amazones, & l'avoit occupé assez long-tems, pour l'empêcher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient succédées si rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation fut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir assez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendarts du vice-roi les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être sanguinaires. Après des succès long-tems variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette exécrable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit faire à sa réception. Quelques officiers vouloient

qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la manière des rois. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorsqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par ses lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques. Les Magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instrumens de musique. Ces hommages achevèrent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit en despote.

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indifférent, & les autres auroient été forcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changerent ces dispositions. Ceux même dont les intérêts étoient plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes, se déclarerent d'abord pour

un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts, sortirent de leurs asyles, pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco, dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ses lieutenants le voyant abandonné dès la premiere charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre, & porter sa tête sur un échafaut. Carvajal plus capitaine & encore plus feroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été sanglans. Le gouvernement fut assez moderé pour ne pas continuer les proscriptions; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit soufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la soumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'appaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempête.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit refugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de se rendre. Le vice-roi François de Tolede le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendans des Incas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau-monde, que Philippe II crut devoir le désavouer; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue, que personne n'ajoûta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulèvement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xanxa, qui se disoit du sang des Incas, fut proclamé Roi en 1742. Ses compatriotes, qui se flattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en foule sous ses étendarts. Ils furent battus & dispersés, après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit

employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haîne des Péruviens contre les Espagnols.

XIX. Organisation physique du Pérou.

L'empire du Pérou, lorsqu'il fut subjugué, s'étendoit sur la mer du Sud, depuis la riviere des Emeraudes jusqu'au Chili, & du côté de la terre jusqu'au Popayan, selon quelques géographes. Il renfermoit dans son sein cette fameuse chaîne de montagnes, qui sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales de l'Amérique avec les septentrionales. Son terrein, qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

Les principales Cordelieres forment la premiere: les cimes, dit M. de la Condamine, se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi anciennes que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neiges, on voit encore sortir des tourbillons de fumée & de flamme. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongouragua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendront un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique; mais les

pierres-ponces, les matieres calcinées dont ils sont parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrâsement; leur élévation est prodigieuse.

Cayambour, situé sous l'équateur même, Antisona qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Teneriffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François firent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inaccessibles les sommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère, en descendant jusqu'à cent ou cent-cinquante toises au-dessous, que des rochers nuds ou des sables arides: plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers, diverses especes de bruyeres, qui, quoique vertes & mouillées, font un feu clair; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plan-

tes radiées & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagere, mais elle s'y conserve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein est communément couvert d'une sorte de *gramen* délié, qui s'éleve jusqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette espece de foin, est le caractère propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment *Paràmos*. Ils ne donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein assez élevé, pour que le bois n'y croisse plus, ou que la pluie ne tombe guère autrement que sous la forme de neige, quoiqu'elle se fonde presque aussi-tôt. Enfin en descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En descendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins considérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur sommet est communément froid, stérile, rempli de mines. Les valons qui les séparent sont couverts de nombreux troupeaux, & semblent offrir à la culture les moissons les plus abondantes. On n'y éprouve guère que deux mois d'hiver; & dans les plus grandes chaleurs, il suffit de passer du soleil à l'ombre, pour se sentir sous une zone tempérée. Cette alternative rapide de

sensation

ſenſation, n'eſt pourtant pas invariable dans un climat, qui par la ſeule diſpoſition du terrein, change ſouvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il ſoit, on le trouve toujours ſain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturaliſent guère. Cependant un vaiſſeau d'Europe y apporta en 1719, une épidémie qui coûta la vie à beaucoup d'Eſpagnols & de métis, & à plus de deux cens mille Indiens. Un préſent plus funeſte encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'eſt la petite vérole. Elle s'y manifeſta pour la première fois en 1588, & n'a ceſſé depuis, d'y faire par intervalles, des ravages inexprimables.

On n'eſt pas moins expoſé à cet horrible fléau ſur les côtes connues ſous le nom de vallées. Leur température n'eſt pas la même que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle eſt fort agréable; & quoique les quatre faiſons de l'année y ſoient ſenſibles, il n'y en a aucune qui puiſſe paſſer pour incommode. L'hiver eſt la plus marquée. On en a cherché la cauſe dans les vents du pôle auſtral, qui portent l'impreſſion des neiges & des glaces d'où ils ſont partis. Ils ne la conſervent en partie que parce qu'ils ſoufflent ſous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs groſſières ne s'élévent régulierement que vers

le midi, mais il eſt rare qu'elles ſe diſſipent. Le ciel demeure communément aſſez couvert, pour que les rayons du ſoleil, qui quelquefois ſe montrent, ne puiſſent adoucir le froid que très-légerement.

Quelle que ſoit la cauſe d'un hiver ſi conſtant ſous la Zone Torride, il eſt certain que ces vallées couvertes de monceaux de ſable, ſont abſolument ſtériles, dans un eſpace de plus de cent lieues, depuis Truxillo juſqu'à Lima. Le reſte de la côte eſt moins ſablonneux, mais il l'eſt encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puiſſe appeller féconds, que dans les terres arroſées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au ſol la fertilité qui lui manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La phyſique a fait les plus grands efforts pour trouver la cauſe d'un phénomène ſi extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Oueſt qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuſe des montagnes dont la cime eſt couverte de glaces perpétuelles? Le pays ſitué entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conſerve une température ſi égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais ſe condenſer au point de

se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, durent-elles éternellement. Leur couverture est une simple natte, posée horisontalement; avec un doigt de cendre au-dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute aussi les orages. Ceux de leurs habitans qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils voient hors de leurs pays un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre, si rares ailleurs, que des générations entieres passent sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, comme une suite d'époque d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il est peu d'endroits sur cette longue côte, qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuses secousses de la terre.

Ce phénomene, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs sensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie, qui tombe d'un nuage dissous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en sens contraires. Les oiseaux volent alors par élancemens. Leur queue ni leurs aîles ne leur servent plus de rames ni de gouvernail pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature leur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtriser leurs mouvemens.

A ce fracas des airs, se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général, par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne, un asyle contre la chûte de leurs toits. Les cris des enfans, les lamentations des femmes, les té-

nebres subites d'une nuit inattendue : tout se réunit pour aggrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se trouble, se confond, & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant une terre si peu stable sur ses fondemens, étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui sembloit ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il s'étoit formé un empire florissant. On ne sauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquises; quand on fait attention au nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine, ne supposent-ils pas une population immense, pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer au Sud, brigands sans naissance, sans éducation, & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nouvelle-Espagne. La

métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

XX. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du tems des Incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissans, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuel-

le une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves, mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le

métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

XX. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du tems des Incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissans, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuel-

le une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves, mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le

fisc ; il s'arrogeoit tout le travail. La tyrannie fut poussée si loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur condition est aussi misérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppression méthodique & légale qui porte sur toute la nation; il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des sacrifices d'argent, ne puisse les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer 26 liv. 5 sols de capitation, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un autre de son privilege ; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette lége-

re punition, pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations imposées à la communauté: cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées: le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tot que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Les chefs de famille ont seuls le secret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les corrégidors, enfin, se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un cacique du pays chargé de suivre leurs af-

métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un système d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

XX. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du tems des Incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissans, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuel-

le une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves, mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le

métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui suivirent la conquête. Il s'établit depuis un systême d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire.

XX. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens.

Les Péruviens furent d'abord dépouillés de leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du tems des Incas, étoient consacrées aux besoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissans, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des infirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne sont pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent esclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inséparables des nouveaux établissemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorsqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils furent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un service de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuel-

le une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, étoit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Dès-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette sorte de débiteurs insolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug fut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves, mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés selon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de remplacer.

Tandis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient fixés ne fût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le

fisc; il s'arrogeoit tout le travail. La tyrannie fut poussée si loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des *Mitayos* ou Indiens royaux, qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur condition est aussi misérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppression méthodique & légale qui porte sur toute la nation; il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est défendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des sacrifices d'argent, ne puisse les y réduire. Ces malheureux sont condamnés à payer 26 liv. 5 sols de capitation, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou: les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un autre de son privilege; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette lége-

re punition, pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations imposées à la communauté: cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées: le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tot que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Les chefs de famille ont seuls le secret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les corrégidors, enfin, se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les défendre, & un cacique du pays chargé de suivre leurs af-

faires, elle s'eſt trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 ſols, & le cacique, 6 ſols & demi, dans ſa juriſdiction particuliere; & voila toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre eſt trop avili pour pouvoir s'oppoſer à cette oppreſſion.

La religion n'a pas plus de force que les loix; elle en a moins encore. Les curés ſont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler ſans les payer; ils les accablent de coups pour les ſujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux inſtructions, il en eſt puni ſur le champ; & les coups de bâton ſont la correction paternelle qu'infligent ces paſteurs. On n'oſe les aborder ſans quelques préſens. Ils ont laiſſé à leurs paroiſſiens celles de leurs anciennes ſuperſtitions qui ſont utiles à l'égliſe, comme la coutume de porter beaucoup de vivres ſur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions; & ils ont toujours quelques inventions pieuſes qui leur donnent occaſion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines ſont de véritables exécutions militaires. C'eſt un brigandage autoriſé, preſque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le chriſtianiſme odieux aux Indiens. Ces peuples vont

à l'Eglise comme à la corvée, en détestant les barbares étrangers qui entassent les jougs & les fardeaux sur leurs corps & sur leurs ames.

Ils ont généralement conservé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils sont sous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours solemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent daus les rues les images du soleil & la lune. Quelques-uns d'entre eux représentent une tragedie dont le sujet est la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre ensuite dans une espece de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragedie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa; & les prêtres qui le sacrifierent, seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire! Les richesses que leur pays leur a données, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont la même

faires, elle s'est trompée. Le protecteur reçoit annuellement de chacun d'eux 13 sols, & le cacique, 6 sols & demi, dans sa jurisdiction particuliere; & voila toute la réforme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix; elle en a moins encore. Les curés sont les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler sans les payer; ils les accablent de coups pour les sujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux instructions, il en est puni sur le champ; & les coups de bâton sont la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présens. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'église, comme la coutume de porter beaucoup de vivres sur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions; & ils ont toujours quelques inventions pieuses qui leur donnent occasion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines sont de véritables exécutions militaires. C'est un brigandage autorisé, presque toujours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le christianisme odieux aux Indiens. Ces peuples vont

à l'Eglise comme à la corvée, en détestant les barbares étrangers qui entassent les jougs & les fardeaux sur leurs corps & sur leurs ames.

Ils ont généralement conservé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils sont sous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours solemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent daus les rues les images du soleil & la lune. Quelques-uns d'entre eux représentent une tragedie dont le sujet est la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre ensuite dans une espece de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragedie finira-t-elle par le massacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa; & les prêtres qui le sacrifierent, seront à leur tour les victimes de tout le sang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce profond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire! Les richesses que leur pays leur a données, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont la même

insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, caciques ou *Mitayos*, l'objet de la considération ou de la risée publique. Ils ont perdu tous les ressorts de l'ame. Celui de la crainte même, est souvent sans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent: voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. *Je n'ai pas faim*, disent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on subsiste à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder, se repose & mendie; on ne travaille ni pour le lendemain, ni pour sa postérité. Le vice universel des mauvais gouvernemens, & ils le sont presque tous, est dans le code législatif sur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre possible dans cette balance sociale. Mais de toutes les législations, la plus destructive & la moins durable, est celle d'une nation composée de grands propriétaires oisifs, & d'esclaves pauvres & surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale; cruautés, gibets & tortures d'une part; haînes, poisons & soulevemens de l'autre; ruines & destruc-

tions des deux côtés; dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangere; mais ce supplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuisible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas. On n'en retire pas tout le fruit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout tems sur les vices comme sur les vertus, sur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permission de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits excessifs, mis sur l'introduction des négres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere, les faire arriver à travers des mers immenses, des climats malsains; soutenir la dépense de plusieurs débarquemens & rembarquemens. La nécessité plus forte que les obstacles, a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'y trouvent en aussi bien plus grand nombre; & voici pourquoi.

XXI. A quel point les

Au tems des premieres conquêtes, lorsque les émigrations étoient les plus fréquentes, le

Espagnols se font multipliés au Pérou. Où, & comment ils ont formé leurs établissemens. Quelles cultures, & quelle industrie ils ont introduit dans l'empire.

pays des Incas avoit une plus grande réputation de richesses que la Nouvelle-Espagne, & il en sortit en effet pendant long-tems beaucoup plus de trésors. La passion de les partager devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils y fussent tous ou presque tous passés avec l'espoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat, la salubrité de l'air, la bonté des denrées les y attachoit. Le Mexique n'offroit pas les mêmes avantages; & ne permettoit pas d'espérer une aussi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cusco attira les conquérans en foule. Ils trouverent cette capitale bâtie sur un terrein fort irrégulier, & divisée en autant de quartiers qu'il y avoit des provinces dans l'empire. Chacun des habitans pouvoit suivre les usages du pays de sa naissance; mais tout le monde étoit obligé de pratiquer le culte donné par le fondateur de la monarchie. Aucun édifice n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des commodités; parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du souverain, des princes de son sang, des grands de son empire, consistoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On dit

tinguoit fur-tout le temple du foleil, dont les murailles étoient incruftées ou lambriffées d'or & d'argent, ornées de diverfes figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Incas avoient éclairés & foumis.

Des moines libertins & fainéans, ont prostitué ces riches métaux à d'autres fuperftitions, remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés deftructeurs, les erreurs naturels & analogues au genie des habitans, par des dogmes étrangers, abfurdes, ennemis de l'efprit-humain & contraires à toute fociété. La même fatalité qui bouleverfe l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations; qui jette fucceffivement autour du globe, la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui tranfplante les hommes & les opinions, comme les vents & les courans pouffent les poiffons & les herbes marines fur les côtes: la deftinée a voulu que des moines bifarrement faftueux, énervés à la fois par la pareffe & par la volupté, dormiffent infolemment fur les cendres des vertueux Incas, au milieu d'un empire autrefois fi fortuné fous ces légiflateurs. Une fi trifte révolution n'empêche pas que les Péruviens, qui déteftent en général le féjour des villes, parce qu'elles font habitées par les Efpagnols ne fe fixent volontiers à Cufco. Il aiment encore à voir le lieu refpectable d'où partoient les faintes

loix, qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté, & on les trouve moins abrutis sur ce théâtre célebre, que dans le reste de leur empire.

Sur une colline, au nord de la capitale, étoit une citadelle que les Incas avoient fait bâtir avec beaucoup de soin, de tems, de travail & de dépense. Les Espagnols parlerent long-tems de ce monument de l'industrie Péruvienne, avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. On a vu les ruines de cette forteresse; le merveilleux a disparu; & il n'est resté que l'étonnement que doivent causer des masses énormes conduites d'assez loin, sans le secours des leviers & des autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues de cette forteresse, est une vallée délicieuse, où les Incas & les grands de l'empire avoient leurs maisons de campagne. Ce séjour enchanté conserve si bien sa réputation, que les plus riches habitans de Cusco croient qu'il manque quelque chose à leur bonheur, lorsqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé; & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le soin de leur conservation qui occupoit les Espagnols dans les premiers tems, ils n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses accumulées à Cusco depuis

depuis quatre fiécles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534, fous les ordres de Sébaftien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'empire furent parcourues avec le même efprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne fe fixerent pas dans les établiffemens qu'ils trouvoient formés, bâtirent des villes fur les côtes. Il n'y en avoit point. La ftérilité du fol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du fond des terres, parce qu'ils naviguoient fort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pifco, Arica, furent les rades que les Efpagnols jugerent les plus convenables, pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités profpérerent en raifon de leur pofition.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moiffons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & fain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux fi bien cultivés jufqu'alors par des peuples nombreux & floriffans, n'attirerent pas un feul regard. Bientôt ils ne préfenterent que le tableau déplorable d'un défert affreux, & cette confufion plus trifte & plus

hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur, conduit par le hazard ou la curiosité dans ces plaines désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes; mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une si grande population.

Cette soif insatiable de l'or, qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule des établissemens nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de mays, de fruits & de légumes, où il n'entroit d'autre assaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la plus commune. C'est du mays trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie, est mise avec de l'eau dans

de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson, qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur. Elle est rafraîchissante; elle est nourrissante; elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens, de n'être jamais sujets à des suppressions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplierent bientôt assez dans les sables de la côte, à Ica, à Pisco, à Masca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réussirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même succès. Le sucre réussit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; enfin on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturalisés.

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsistance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mieux vétu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est un animal haut de quatre pieds & long de cinq ou six; mais le cou seul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les lévres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supérieure. Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui sert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte sur le dos, mais longue sur les flancs & sous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. Envain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir, l'invite par ses soupirs; ils sont quelquefois un jour entier à gémir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les sensa-

tions les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne ſupplée pas par les ſoins & les ſecours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les femelles du lama n'ont que deux mammelles, jamais plus de deux petits, & communément un ſeul qui ſuit la mere en naiſſant; ſon accroiſſement eſt prompt, & ſa vie aſſez courte. A trois ans il ſe reproduit, conſerve ſa vigueur juſqu'à douze, puis dépérit juſqu'à quinze, uſé par le travail.

On emploie les lamas comme les mulets, à tranſporter ſur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lentement d'un pas grave & ferme, mais aſſuré; faiſant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; deſcendant des ravines & graviſſant des rochers où les hommes ne peuvent les ſuivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennent d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naiſſent; doux & flegmatiques, meſurés & prudens comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baiſſent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de ſifflet de leur conducteur, ils ſe relevent avec la même

attention, & marchent. Ils brouttent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repliés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais qnand ils sont excédés, ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frapper: ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se défendent ni des pieds ni des dents; & dans la fureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale, plus petite avec des jambes plus courtes, un muffle plus ramassé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait, commé lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos sont d'autant plus utiles à l'homme, que leur service ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bat. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant, suffit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas, il y en a d'une espece sau-

vage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques, courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe, quelquefois de deux ou trois cents. S'ils voyent un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Ensuite soufflant des narines & hennissant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, séjournent au-dessus de la ligne de neige, craignant la chaleur des terres basses; vigoureux & nombreux dans les sierras, qui sont les hauteurs des cordelieres; chétifs & rares dans les landes qui sont au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espece sauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus touffue & beaucoup plus fine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose seche, & tellement fixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes sont si timides, que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent

& les pouſſent dans des défilés à l'iſſue deſquels on a ſuſpendu des morceaux de drap ou de linge, ſur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur, qu'elles reſtent attroupées & ſerrées l'une contre l'autre, ſe laiſſant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il ſe trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui plus hardi, ſaute par-deſſus les cordes, elles le ſuivent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & ſur-tout aux plus hautes cordelieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abbaiſſent conſidérablement. On a tenté de les naturaliſer en Europe; mais ils y ont tous péri. Les Eſpagnols, ſans penſer que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont tranſportés dans les plaines brûlantes de l'Andalouſie. Ces eſpeces auroient peut-être réuſſi au pied des Alpes ou des Pyrenées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de conſidérations utiles & profondes ſur les animaux, eſt digne de l'attention des hommes d'état, que la philoſophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas eſt bonne à manger, quand ils ſont jeunes. La peau des vieux, ſert aux Indiens de chauſſure, aux Eſpagnols pour les harnois. Les guanacos peuvent auſſi ſe

manger; mais les vigognes ne font recherchées que pour leur toifon & pour les bézoards qu'elles produifent.

En général la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens, avant la conquête. Cufco en fabriquoit pour l'ufage de la cour, des tapifferies où l'on voyoit des fleurs, des oifeaux, des arbres affez bien imités. Elle fervoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemife de coton. On les retrouffoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chauds, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton affez fine, & teinte de couleurs. Les gens du commun, fous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tiffue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit dans les deux fexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppreffion fous laquelle ils gémiffoient ne leur permettoit pas de fuivre leur ancienne induftrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe, qu'on leur faifoit payer fort cher. Lorfque l'or & l'argent, qui avoient échappé à la rapacité des

conquérans eurent été épuifés, on penfa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après, à caufe du vuide qu'elles occafionnoient dans les exportations de la métropole, L'impoffibilité où fe trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangeres & de payer leur tribut, fit confentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas difcontinué depuis, & fe font perfectionnées autant qu'il étoit poffible fous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cufco & fur fon territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages feroient plus multipliés, fi l'efprit de deftruction ne s'étoit porté fur les animaux comme fur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénerée des moutons venus d'Europe, fert à faire des tapis, & d'affez beaux draps. Les toifons inférieures font employées en ferges, en droguets, en toutes fortes d'étoffes groffieres.

Les manufactures de luxe font établies à Arequipa, à Cufco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaiffelle pour les particuliers, d'argenterie pour les églifes. Tous ces ouvrages font groffierement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guère plus de goût dans les galons, dans les brode-

ries, qui fortent des mêmes atteliers. Il n'en eft pas tout-à-fait ainfi des dentelles, qui mê-lées avec celles de l'Europe, ont affez d'éclat. Cette induftrie eft communément entre les mains des religieufes; elles y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes métiffes des villes, qui, avant de fe marier, paffent la plupart quelques années dans le cloître.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de fculpture, à tracer des figures fur du marbre trouvé à Cuenca, ou fur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui fortent prefque tous de Cufco, fervent à l'ornement des maifons, des palais, des temples. Le deffin n'en eft pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne font pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui favent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modeles, on en auroit fait au moins de bons copiftes. On porta à Rome fur la fin du dernier fiécle des ouvrages d'un peintre Péruvien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoiffeurs trouverent du génie.

Ces détails intérefferont ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'infpirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque eftime pour

une des plus belles institutions qui ayent honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres sentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder avec mépris tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être, s'ils vouloient se retracer souvent ce qu'elle a coûté de barbarie & de crimes.

XXII. Des mines du Pérou.

Sans connoître l'usage des monnoies, les Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes especes d'ornemens. Indépendamment de ce que les torrens & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du sein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire, sans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritât d'être conservé.

Cette différence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines même. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or

tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funeftes en dégoûterent ceux que la paffion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'induftrie élevoit, il en détruifoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel difcrédit, que pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement fe vit forcé de fe réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une efpece finguliere qu'on a vu rarement ailleurs. Vers les côtés de la mer, on trouve dans les fables de grands morceaux de ce métal. Les embrâfemens fouterrains, les volcans, les révolutions que l'Amérique a effuyées, effuie encore, femblent indiquer les caufes de la tranfpofition des maffes métalliques que l'on rencontre en plufieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & fur les montagnes. Plufieurs donnent de fauffes efpérances. Telle fut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent prefque maffif, qui rendit d'abord plufieurs millions, mais qui fut bientôt épuifée.

D'autres qui avoient plus de profondeur, ont été également abandonnées. Leur produit, quoi-qu'égal à celui des premiers tems, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines, de Quito, de Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le tems réserve à beaucoup d'autres.

Il en est un grand nombre de très-riches, dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrein, qui du sommet des cordelieres, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient qu'avec plus de soin & d'intelligence, on auroit pû souvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple suffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire ses trésors.

Joseph Salcedo, avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante, qu'on coupoit souvent l'argent au ciseau. La prospérité, qui rabbaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans

cette partie du nouveau-monde, de travailler quelques jours pour leur compte, sans peser ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils se chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs divisions sanglantes, fut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition fit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta longtems cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'associa avec d'autres personnes opulentes, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans sa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle est, en particulier, celle de Potosi, découverte dans la même contrée où les Incas faisoient exploiter celle de Porco.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545 poursuivoit des chevreuils, saisit pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent apperce-

voir un lingot d'argent. L'Indien s'en fervit pour fes ufages, & ne manqua pas de retourner à fon tréfor toutes les fois que fes befoins ou fes defirs l'en follicitoient. Le changement arrivé dans fa fortune, fut remarqué par fon compatriote Guanca, auquel il avoua fon fecret. Les deux amis ne furent pas jouir de leur bonheur. Ils fe brouillerent; l'indifcret confident découvrit tout à fon maître Villaroel, Efpagnol établi dans le voifinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voifinage. Les principales font dans la partie feptentrionale de la montagne, & leur direction eft du Nord au Sud. Les plus habiles gens du Pérou ont obfervé que c'eft en général la direction des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui fe paffoit au Potofi, ne tarda pas à fe répandre; & bientôt il fe forma au bas de la montagne une ville compofée de foixante mille Indiens, & de dix mille Efpagnols. La ftérilité du terroir ne retarda pas d'un inftant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étoffes de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'induftrie qui fuit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à fa fource. Il eft prouvé qu'en 1738, il étoit forti par an de ces mines 22, 338, 975 liv. fans compter ce qui n'avoit pas été enrégiftré & qui s'é-

s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce tems-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autre fois.

La mine de Potosi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient pour purifier leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica. Le mercure, dit un habile naturaliste, se trouve en deux états différens dans le sein de la terre; ou il est tout pur & sous la forme fluide qui lui est propre, & alors on le nomme *mercure vierge*, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du feu pour être tiré de la mine; ou bien il se trouve combiné avec le soufre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vif que l'on nomme *cinnabre*.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'autres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, *Alpes Juliæ*. Le hazard les fit découvrir en 1497. Leur profondeur est d'environ neuf cents pieds. On y descend par des puits, comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de gale-

ries dont quelques-unes sont si basses, que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y passer ; il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondante : c'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en sont tellement remplies, que lorsqu'on les brise, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gouttes. On le trouve aussi dans une espece d'argile; quelquefois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & suinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des souterrains, qu'un homme en a souvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préférent ce mercure à l'autre : c'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. On tire cette derniere espece de mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Bohême, de la Carinthie,

du Frioul, de la Normandie; sur-tout d'Almaden en Espagne, mine célébre du tems même des Romains, & qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celles de Guancavelica, dont le Roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste, à soixante lieues de Lima. On voit dans ses abîmes, des rues, des places, une chapelle où l'on célébre les mysteres de la religion tous les jours de fête. Des milliers de flambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vif-argent de cette mine est, selon l'opinion d'un voyageur célébre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte, en cul de four un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe *icho*, qui est plus propre à cette opération que toute autre matiere combustible, & que pour cette

raiſon il eſt défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concaſſé, que le vif-argent en ſort volatiliſé en fumée. Mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, la fumée ne trouve d'iſſue que par un petit trou qui communique à une ſuite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & ſe condenſe par le moyen du peu d'eau qui eſt au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramaſſe moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient aſſez pour ſe caſſer, ſi l'on n'avoit l'attention de les rafraîchir extérieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs *frais* la mine de Guancavelica. Ils ſont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu, tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la proviſion que les beſoins d'un an exigent, les travaux ſont ſuſpendus. Une partie du mercure ſe vend ſur les lieux; le reſte eſt envoyé dans les magaſins royaux de tout le Pérou, qui le diſtribuent au même prix qu'il eſt vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvriſſent, eſt inexcuſable dans le ſyſtême Eſpagnol. La cour

de Madrid mérite à ce ſujet, les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un miniſtère aſſez aveugle pour mettre des impôts ſur les inſtrumens de labourage.

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvemens convulſifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne ſont guère moins mal-ſaines, ſont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité inſatiable, ſont entaſſées toutes nues dans des abîmes, la plupart profonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté pour qu'il fût impoſſible de rien ſouſtraire à ſon inquiéte vigilance. S'il ſe trouve quelques malheureux qui ſurvivent long-tems à tant de barbaries, c'eſt l'uſage du coca qui les conſerve.

Le coca eſt un arbriſſeau qui ne s'éleve guère que de trois à quatre pieds; ſon fruit eſt diſpoſé en grappes. Il eſt rouge lorſqu'il commence à mûrir, & noir lorſqu'il a atteint ſa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, & aſſez ſemblable à celle du myrthe, fait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment *mambis*; elle leur tient lieu de nourriture; elle fortifie leur eſtomac: elle ſoutient leur courage. Si ceux qui ſont enterrés dans les mines en manquent, ils ceſſent de travailler, quelques moyens qu'on employe pour les y

forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournissent-ils autant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco fournissent le meilleur coca.

XXIII. Communication des différentes Provinces du Pérou entr'elles.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'Industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers, toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend sa source dans les cordelieres, les Espagnols bâtirent au tems de la conquête une ville assez considérable, à six lieues de la mer. Elle est protégée par trois forts nouvellement élevés, & défendus seulement par une garde bourgeoise. Ils sont composés de grosses piéces de bois, disposées en palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau, convient à l'humidité du sol.

On lit dans les relations d'un philosophe Espagnol que sur cette côte, aussi-bien qu'à celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renferme, est attachée à

des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent, après l'avoir tiré de sa coquille, le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on y plonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faite. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant, lui font rendre une liqueur qui teint: on répete cette opération jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée; elle réussit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la soie.

Outre cet objet de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire, des bœufs, des mulets, du sel, du poisson salé; il fournit une grande abondance de cacao à l'Europe

& au Mexique; mais peu au Pérou, où l'on préfére généralement l'herbe du Paraguay. C'est le chantier universel de la mer du Sud, & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui soit aussi riche en bois de construction & de mâture, soit pour la qualité, soit pour la quantité. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui seroient aisément fournis par le Chilli & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus considérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées, avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ces pays échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'isle de Puna, placée à l'entrée du golfe; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guayaquil, dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, qu'on y a attribués au mécontentement des négres, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques, n'y sont pas restées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies sont conti-

nuelles pendant six mois, où des insectes dangereux & dégoûtans ne laissent pas un instant de tranquillité, où paroissent s'être réunies les maladies des températures les plus opposées, où l'on vit dans la crainte continuelle de perdre la vûe; un tel climat n'est guère propre à fixer ses habitans. On n'y voit que ceux qui n'ont pas acquis assez de bien, pour aller couler ailleurs des jours heureux dans l'oisiveté & dans les délices. Un goût qui est général dans l'empire, conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou, si renommée dans toutes les parties du monde, est située à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuse, environ à une égale distance de l'équateur & du tropique du Sud, comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vûe se promene d'un côté sur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux cordelieres. Le sol de son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siécles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, y ont amené des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & sa construction physique, déposent contre une opi-

nion que d'ailleurs toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel qui donnent au mouton un goût exquis, de menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse, acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un siécle, une si grande révolution, que les semences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le sol s'améliorer, voulut reprendre ses anciens travaux. Le Chili, qui, par un privilége exclusif, approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de son propre fonds.

Lima fondé il y a plus de deux siécles, & bâti par les destructeurs du Pérou, a été renversé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzième, qui arriva le 28 Octobre 1746, engloutit en trois minutes, la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec quinze cens millions, dit-on, en argent,

ſoit monnoyé, ſoit ouvré, ſoit en lingots. Les eſprits tombés depuis long-tems comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente ſecouſſe. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation, ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche, eſt actuellement plus agréable qu'en 1682, lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne ſont aujourd'hui que bien alignées, avec des maiſons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ſes murs, ont été aſſervies & diſtribuées pour la commodité des citoiens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs péchent par la ſolidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jettés ſur la ſuperficie de la terre ſans aucun ciment, qui cependant avoient réſiſté aux aſſauts & aux convulſions qui ont renverſé les édifices profonds des Eſpagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des fondemens & bâtir avec du mortier, dirent que leurs tyrans creuſoient des tombeaux pour s'enterrer. C'étoit peut-être une conſolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ſes dévaſtateurs; mais deux ſiécles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le

plaisir d'avoir des maisons commodes, ou la vanité d'en élever de spacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont produit aucune heureuse révolution dans les mœurs. La superstition qui regne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans ses mains; l'un d'or, pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer, pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire, sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols. C'est sur la forme & la couleur de ces especes de talismans, que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprises, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur salut. L'habit religieux fait au dernier moment la sécurité des riches malversateurs: ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, il n'osera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux sacrifices & aux prieres des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les esclaves. D'après d'aussi funestes préjugés, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui assurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniser son nom, & la promesse

d'une vie immortelle, transmettent à des moines une fortune dont on ne sauroit plus jouir; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi l'ordre des sentimens, des idées & des choses est renversé; & des enfans de parens opulens sont condamnés à une misere forcée, par la pieuse rapacité d'une foule de mendians volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant; l'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biens-fonds appartiennent au sacerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachisme a fait au Pérou ce que la loi du *Vacuf* fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un *minaret* pour l'assurer à son héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les moyens sont un peu divers; mais à la longue, l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la superstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

A juger des créoles d'après ces extravagan-

ces, on feroit tenté de les croire entierement abrutis. On fe tromperoit. Les habitans des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'eftiment fort fupérieurs aux Efpagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de *cavallos*, c'eft-à-dire de bêtes.

Ils ont plus d'éfprit que de courage. Mécontens du gouvernement, tous ces peuples lui font egalement foumis. L'homme par-tout oublie fon nombre & fa force. Là on redoute jufqu'au nom des officiers royaux; & quatre foldats envoyés par le vice-roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien, eft le principe ou la fuite de fa molleffe. Il eft chez des courtifannes, ou il s'occupe dans fa maifon à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaifirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitans fe marient derriere l'églife; c'eft leur expreffion, qui fignifie vivre dans le concubinage. Si les enfans iffus de ce commerce font avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naiffance n'en garde aucune tache. Les évêques anathématifent tous les ans à Pâques, les perfonnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vains foudres contre l'amour, autorifé par l'ufage, la tolérance ou l'exemple

des eccléſiaſtiques du ſecond ordre, & le climat qui lutte ſans ceſſe, & l'emporte à la fin, ſur toutes les loix civiles & religieuſes contraires à ſon influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes ſpirituelles de Rome n'inſpirent de terreur. La plupart, ſur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien priſe qui ſemble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'eſt la petiteſſe d'un joli pied, qu'on leur façonne dès l'enfance par une chauſſure étroite. On laiſſe les grands pieds des Eſpagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à l'artifice de les cacher ordinairement, l'heureuſe adreſſe de les montrer quelquefois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit ſervir de voile à la pudeur, tant elle eſt épaiſſe & noire, tant elle ſe plaît à croître & à deſcendre. Les femmes de Lima en relevent quelques treſſes ſur la tête, & laiſſent flotter le reſte autour de leurs épaules en forme de cercles, ſans boucles ni friſure. Elles ſont ſi jalouſes de leur conſerver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamans ſont réſervés pour les pendans d'o-

reille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or suspendue au milieu du sein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & sans noblesse ne sort guère dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres; encore est-il du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, sans y prendre garde; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui, laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De-là jusqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout est surchargé de dentelles les plus fines. Une femme ne paroit guère en public sans être accompagnée de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maîtresse.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des

fleurs

fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les fleurs donnent un nouvel attrait aux femmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquefois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quinze ou vingt mille francs de fleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix; & les hommes en foule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ses délices qu'au Pérou? c'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique qu'elles portent jusqu'à la passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'instrumens. Les bals sont fréquens. On y danse avec une légéreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & surtout aux inflexions du corps: images des vrais mouvemens de la volupté, comme l'expression du visage est le véritable accompagnement de la danse. Si les bras aident à l'attitude, à l'ensemble, le corps exprime mieux le plaisir. Dans les pays où les sensations sont les plus vives, la danse

agitera plus les pieds & le corps que les bras.

Tels font les plaifirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de chofes qui relevent & confervent leurs agrémens, elles ont un ufage auquel on a defiré qu'elles vouluffent renoncer; c'eft le *limpion*. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long fur neuf lignes de diametre, envelopés d'un fil très-blanc, d'où le tabac fort par dégrés à mefure qu'on en ufe. Les dames ne font que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un inftant.

Cette maftication eft fur-tout d'ufage dans les lieux d'affemblée, où les femmes reçoivent compagnie. C'eft une chambre de parade, où regne d'un côté tout le long du mur, une eftrade d'un demi-pied de haut fur cinq ou fix pieds de large: c'eft-là que nonchalamment affifes, & les jambes croifées fur des tapis & des carreaux fuperbes, elles paffent les journées entieres fans changer de pofture, même pour manger; on les fert fur de petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amufent. Les hommes qu'elles admettent à leur converfation s'afféyent fur des fauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jufqu'à l'eftrade, qui eft comme le fanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & banniffant le cérémonial,

elles jouent de la harpe & de la guitarre, ou chantent & danſent quand on les en prie.

Leurs maris ne ſont pas ceux qui ont le plus à ſe louer de leur complaiſance. Comme la plupart des citoyens conſidérables de Lima ſe livrent à des courtiſannes, les riches héritieres ſe réſervent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire, dont elles ſont jalouſes, & elles ſeront conſtamment fidelles. Tant la vertu ſe joint à une certaine fierté.

Les mœurs des métis, des mulâtres libres, qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guère des mœurs des Eſpagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné, & de ſe repoſer une partie de la journée, rend leur induſtrie plus chere qu'elle ne devroit l'être. Il faut que le tems qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fourniſſe à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes en particulier, ſe piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne ſortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang juſques dans leur chauſſure. Elles ſe preſſent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle,

rarement corrigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation jusqu'à former des cercles, des assemblées comme leurs modeles, elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils sont rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la société, ne sont guère poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols, dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y employent sont immenses. Il n'y a pas, à la vérité, plus de dix ou douze maisons dont le fonds excede deux millions; mais celles d'un million sont communes, & celles de cinq cents mille livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passion d'orner les églises, empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vîte. Les négocians qui ont besoin de secours, sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur

éclat à la faveur de leurs majorats, & par les seuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart ne se sont soutenus qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse; & sur ce point unique, elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, soit avec le Mexique & le Chili, soit avec la métropole.

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La longueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient des mers orageuses & peu connues, la crainte d'exciter l'ambition des autres nations, l'impossibilité de trouver un asyle dans des événemens malheureux; d'autres considérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama.

XXIV. Communication du Pérou avec l'Europe.

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa premiere place. Son port, nommé Péri-

co, eſt très-ſûr. Il eſt formé par un archipel de quarante-huit petites iſles, & peut contenir les plus nombreuſes flottes.

La place, peu de tems après ſa fondation, devint la capitale du royaume de Terre-Ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le compoſoient, donnerent d'abord quelques eſpérances. Cette proſpérité s'évanouit comme un éclair. Les ſauvages du Darien recouvrerent leur indépendance; & les mines des deux autres provinces ne ſe trouverent ni aſſez abondantes, ni d'aſſez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou ſix bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nuds, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on eſt parvenu à fixer, forment tout cet état, que les Eſpagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il eſt généralement ſtérile, malſain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche ſe fait dans les iſles du golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs négres qui ſont bons nageurs. Ces eſclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, juſqu'à ce que cet exercice violent ait épuiſé leurs forces ou laſſé leur courage.

Chaque négre doit rendre un nombre fixe d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'eſt pas entierement for-

mée, ne ſont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation commune, lui appartient inconteſtablement: il peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais pour l'ordinaire, il le cede à ſon maître pour un prix modique.

Des monſtres marins, plus communs aux iſles où ſe trouvent les perles que ſur les côtes voiſines, rendent cette pêche dangereuſe. Quelques-uns dévorent en un inſtant les plongeurs. Le *mantas*, qui tire ſon nom de ſa figure, les enveloppe, les roule ſous ſon corps, & les étouffe. Pour ſe défendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur eſt armé d'un poignard: auſſi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poiſſons voraces, il l'attaque avec précaution, le bleſſe, & le met en fuite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'eſtropiés.

Les perles de Panâma ſont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur groſſeur & par leur figure. On les vendoit autrefois à l'Europe. Depuis que l'art eſt parvenu à les imiter, & que la paſſion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieuſement diminuer l'uſage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles ſont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant in-

finiment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-tems, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pais des incas, destinées pour l'ancien monde. Ces richesses arrivées par une flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres par le châgre à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'isthme qui sépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584, des débris de Nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détruisit en 1740, paroît offrir une entrée large de six cents toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à fleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-Belo est si connue, qu'on a surnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726, n'auroient

pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems, & ont tous un tempérament foible. Il eſt comme honteux d'être réduit à y demeurer. On n'y voit que quelques négres, quelques mulâtres, un très-petit nombre de blancs qui y ſont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garniſon même, quoique compoſée ſeulement de cent cinquante hommes, n'y reſte jamais plus de trois mois de ſuite. Juſqu'au commencement du ſiécle, aucune femme n'avoit oſé y accoucher. Elle auroit cru vouer ſes enfans, ſe vouer elle-même à une mort certaine. Il eſt établi que les animaux domeſtiques de l'Europe, qui ſe ſont prodigieuſement multipliés dans toutes les parties du nouveau-monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on ſeroit porté à croire que cette opinion n'eſt pas mal fondée. Les plantes tranſplantées dans cette région funeſte, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs ſont exceſſives & continuelles, n'ont jamais proſpéré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les cauſes, & peut-être impoſſible d'en indiquer le remede.

Ces inconvéniens n'empêcherent pas que

Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais exiſté. Tandis que les richeſſes du nouveau-monde y arrivoient pour être échangées contre l'induſtrie de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſpagne, & connus ſous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de néceſſité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les poſſeſſeurs des mines.

Les députés des deux commerces, régloient à bord de l'amiral le prix des marchandiſes, ſous les yeux du commandant de l'eſcadre & du préſident de Panama. L'eſtimation ne portoit pas ſur la valeur intrinſéque de chaque choſe, mais ſur ſa rareté ou ſon abondance. L'habileté des agens conſiſtoit à ſi bien former leurs combinaiſons, que la cargaiſon apportée d'Europe, abſorbât tous les tréſors venus du Pérou. On régardoit la foire comme mauvaiſe, lorſqu'il ſe trouvoit des marchandiſes négligées faute d'argent, ou de l'argent ſans emploi faute de marchandiſes. Dans ce cas ſeulement, il étoit permis aux négocians Eſpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens, de faire des remiſes à la métropole pour leurs achats.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni lon-

gues, ni difficiles. La franchiſe la plus noble en étoit la baſe. Des échanges ſe faiſoient avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caiſſes de piaſtres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'or mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés ſur les factures. Tout étoit exactement reſtitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654, un évenement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piaſtres reçues à la derniere foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut ſupportée par les commerçans Eſpagnols; mais comme le tréſorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malverſation, la réputation des marchands Péruviens ne ſouffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaiſe qualité de l'air avoit fait fixer la durée à quarante jours, ſe tenoit régulierement. On voit, par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Eſpagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze flottes parties depuis le 4 Août 1628, juſqu'au 3 Juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelquefois même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandiſes.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siécle. Avec la perte de la jamaïque, commença une contrebande considérable, qui, jusqu'alors avoit été peù de chose. Le sac de Panama en 1670 par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des suites encore plus funestes. Le Pérou, qui y envoyoit ses fonds d'avance, ne les y fit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Cartagêne. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites de ce changement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menaçoit l'Espagne. Les Ecossois porterent en 1698, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Chartagêne avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau-monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la cour de Madrid une flotte pour le faire échouer : aux Hollandois, qui craignoient avec raison que la nou-

velle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en possession dans ces parages : à l'Espagne, qui menaça de confisquer les effets des sujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ses royaumes. Il blessa sur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations usées, pour aller se fixer sur un territoire abondant en or ; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit sortir de l'espece de dépendance où sa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle, détermina le Roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ses possessions du nouveau-monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante, dont la ruine devoit assurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut à peine le loisir de se réjouir de cet heureux hazard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale ; & dès les premieres hostilités, les galions furent brûlés dans le port de Vigo, où l'impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se réfugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo, fut

alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & suivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faisoit espérer la fin du désordre, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit réduit à retirer le traité de l'Assiento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient, depuis 1702, sans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au Roi d'Espagne 160 livres par tête de négre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitié pour ceux qu'elle introduiroit au-dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premières années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au-delà de ce qui étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtimens de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicamens, des provisions, des agrêts pour ses esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols, qui en auroient besoin pour leur retour.

A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la riviere de la Plata, à prendre des terres à ferme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des négres ou par des naturels du pays; c'est-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chily & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de freter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtimens de quatre cents tonneaux, pour transporter ses négres sur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à son gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ses ventes en denrées, en or, en argent, sans être assujettie à aucun droit d'entrée ou de sortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo & faire passer de-là à Panama, tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent coûter beaucoup à l'Espagne, l'Angleterre, qui savoit profiter de sa supériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la foire de Porto-Belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres.

Quatre ou cinq bâtimens qui le suivoient, fournissoient à ses besoins; & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions, écrâsés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoient dans les ports où ils portoient des négres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-tems ce commerce; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne servent plus que de passage aux négres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques-autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction.

On sait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte son nom, & qui sépare l'extrémité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce fût long-tems le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le firent presque oublier. La hardiesse du célébre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, déter-

détermina les Espagnols à former, en 1582, au détroit de Magellan, un établissement destiné à devenir la clef de cette partie du nouveau-monde. La nouvelle colonie périt toute entiere, faute de vivres. Trois ans après, il n'y restoit que Fernando Gomez, que le corsaire Anglois Thomas Cawendish ramena en Europe.

Ce fut un moindre malheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des Pirates, que leur avidité conduisoit dans ces regions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne, qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François, durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siécle. L'impossibilité où se trouvoit Philippe V d'approvisionner lui-même ses colonies, enhardit les sujets de son ayeul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir les François avec joie; & ils gagnerent dans les premiers tems jusqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne se soutinrent pas. La concurrence à la fin fut si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs armateurs les brûlerent pour n'être pas réduits

à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir ; & ces négocians étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit en 1718, des mesures efficaces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient depuis trop long-tems.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du Sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Assiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les suites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé dix-sept millions. Il n'y a même eu rien dans cette somme pour le gouvernement ; parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissemens, les frais d'administration ont tout absorbé.

XXV. Notions générales sur la nouvelle Grenade, qui a été détachée du Pérou.

Les affaires ne sont pas conduites avec plus d'intelligence, de probité & d'économie dans la vice-royauté de la nouvelle-Grenade, qui est un démembrement de celle du Pérou. Cette nouvelle domination, formée en 1718, s'étend sur la mer du Sud depuis Panama jus-

qu'au golfe de Guyaquil; sur la mer du Nord, depuis le Mexique jusqu'à l'Orenoque; & elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse un terrein immense.

Les nombreuses provinces qui forment ce grand gouvernement, sont couvertes de forêts immenses, séparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vastes contrées ne sont pas entierement soumises. On y voit par-tout des sauvages qui n'ont de passion que celle de surprendre & de massacrer des Espagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de subir le joug, ont voué à leurs tyrans la haîne la plus implacable. Leur soin le plus cher, est de perpétuer cette animosité dans leur famille. Ils rappellent sans cesse à leurs enfans les calamités qui marquerent les premiers pas des destructeurs du nouveau-monde, & l'esprit sanguinaire qui n'a jamais cessé d'animer leurs successeurs.

Au tems de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreuses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes plus belles & plus blanches que dans les climats voisins. Loin des grandes rivieres, on fait quelquefois vingt, trente & quarante lieues sans trouver une cabane. Depuis l'invasion, cette foible population n'a guère diminué; parce qu'il ne s'est

point établi de culture meurtriere, & que les peuples soumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chose d'eux, que le tribut qu'on leur a imposé. Les uns le payent en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou les rivieres. Il y en a même qui remplissent cette espece d'obligation avec les bénéfices qu'ils font sur quelques marchandises d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.

XXVI. Notions sur le pays de Quito.

Le pays de Quito, qui a été incorporé à ce qu'on appelle le Nouveau-royaume, en est la partie la plus connue & la plus agréable. Rien en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordelieres.

Au centre de la Zone Torride, sous l'équateur même, on jouit sans cesse de tous les charmes du printems. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, font trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de feu. On le préfere au climat des Zones Tempérées, où le changement des saisons occasionne des sensations trop opposées, pour n'être pas fâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre, un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil; l'élévation

du globe dans cette sommité de sa sphére; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses, & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour plus agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvéniens.

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Alors tout luit, tout paroît embrâsé du feu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de tems en tems d'affreux tremblemens. Quelquefois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite; & alors la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse produit des maladies dangereuses.

Mais hormis ces contre-tems, qui sont fort rares, le climat de Quito est un des plus sains. L'air y est généralement si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on

s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du soleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. À mesure que l'herbe se desseche, il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours naissante. On voit d'un seul coup d'œil germer les semences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épics, d'autres jaunir, d'autres enfin tomber sous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du sucre,

des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oisiveté & dans les plus grands désordres, la province entiere, sur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Espagnols en 1534, & bâti sur le penchant de la célébre montagne de Pitchincha dans les Cordelieres, peut avoir cinquante mille habitans, livrés la plupart à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces moeurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles, elles n'ont été poussées nulle part à cet excès de corruption. Entre les passions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours causé les plus grands ravages.

Quoique la loi défende de porter des poignards, il est rare que les métis, les négres libres ou esclaves n'en soient pas armés. Aussi toutes les semaines, presque tous les jours sont marqués par des assassinats. L'abus des asyles qui assure l'impunité à ces horreurs, est la principale cause du désordre. Il faut espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remede.

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de moeurs d'avoir fait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au tems de la conquête, & d'avoir fait négliger celles

qui ont été découvertes successivement. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès, qu'elle est mieux peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveau-monde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellens vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de fort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée autrefois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manufactures.

Les Espagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent généralement que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Cependant pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui sans aucun travail de sa part ne lui a coûté que le sang de ceux qui le possédoient, on présumera qu'il n'y a qu'une entiere impossibilité fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son penchant naturel, & aux pressantes sollicitations de la métropole.

La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieuse de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en consomme dans son sein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-tems, pour cinq ou six millions de livres. Avec ce secours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de son sol; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo, avec la graisse des chevres qui s'y sont extrêmement multipliées; le fer nécessaire aux travaux de son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisie est devenue générale, depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continuellement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Quito, qui s'est trouvé réduit à une misere excessive.

Le pays ne sortira pas de cet état de langueur par ses liaisons avec l'Espagne, à laquelle il ne fournit que du quinquina. L'arbre qui

donne ce fameux remède, a rarement plus de deux toises & demie de haut; son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée: il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse, c'est son écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été préférée, jusqu'à ce que des analyses savantes faites en Angleterre, & des expériences répétées, ayent démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-tems que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loxa, ville fondée en 1546, par le capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au Sud de cette place sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers tems aux environs de Riobamba, de Cuenca, & dans quelques autres campagnes, toutes de la province de Quito.

Le quinquina fut connu à Rome en 1639. Les Jesuites qui l'y avoient porté, le distribuerent gratuitement aux pauvres & le ven-

dirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conséquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient, dit-on, infuser un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols, leurs tyrans, un remede si salutaire, les y fit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures. Jussieu, botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a environ trente ans. Il leur apprit

à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à recourir, comme nous, à sa vertu spécifique contre les fiévres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été aussi docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, semblable en tout à celle de la Nouvelle-Espagne. Elle est employée dans les manufactures de Loxa & de Cuenca, ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Quito, où l'on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais sortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la canelle.

Vers le côté oriental des Cordelieres, sont situés le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1559, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole; & la seconde a cessé de l'être, depuis que le soulevement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produisent de la canelle, qui est d'un usage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus

loin, si on vouloit donner à sa culture les soins nécessaires.

XXVII. Notions sur le Popayan & le Choco.

En attendant que la province de Quito ouvre les yeux sur les avantages naturels, les richesses de la Nouvelle-Grenade sont bornées aux métaux du Popayan & du Choco, deux provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées fit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition, mais des découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chere, ni difficile, ni dangereuse.

Le mineral est répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier: ce melange est porté dans un réservoir, où il est broyé jusqu'à ce que les parties les plus légeres soient sorties du réservoir par un conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le metal qui sont restés au fond & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement promt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légeres des plus pesantes. Enfin il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération

se répéte dans un second & troisieme réservoirs, placés au-dessous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils font le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profondeur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout ils peuvent être employés sans risque de leur vie: on les préfére à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & sur-tout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco, est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or; ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient, ainsi que ce qu'ils trouvent les jours consacrés à la religion & au repos, où ils sont les maîtres de leur loisir, mais sous la condition de pourvoir pendant cette fête à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur li-

berté. Alors ils mêlent leur fang avec celui des Efpagnols par des mariages. Les deux nations ne forment plus qu'un même peuple.

Le fruit de fon induſtrie eſt porté à Santa-Fé de Bogota, bâti en 1536 par Gonfalve Ximenès de Quefeda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdelaine, au même tems précifement que Sébaſtien de Benalcazar y defcendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans, de grands démêlés qui fe terminerent à l'avantage de Quefeda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau royaume de Grenade, où fe formerent fucceffivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins confidérables. XXVIII. Notions fur Santa-Fé.

Cette colonie dut fon premier éclat à l'émeraude, pierre précieufe, tranfparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le cryſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniffent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'eſt pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'eſt vu dans l'impuiffance de nommer les lieux où elles fe formoient. Il paffe aujour-

d'hui pour constant que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces premieres, que ce qu'elle-même en avoit reçu du nouveau-monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sous des enclumes; dans la persuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas avoient tiré tant de trésors. Les montagnes de la Nouvelle-Grenade remplirent enfin le vuide; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme des émeraudes & des métaux que fournissoit dans les premiers tems cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des sommes qui étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peut-être l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité étoit seulement approchée des fables qu'on a débitées, les colons se feroient multipliés en proportion des richesses, comme il est arrivé dans tous les établissemens dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Quoi

Quoi qu'il en soit, ces contrées qu'on suppose avoir été autrefois si renommées, sont tombées dans l'obscurité la plus profonde : si Santa-Fe lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage des ses productions, qui se réduisent à un peu de tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres ; à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagène ; à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, est une suite du bonheur qu'il a d'être le siége du gouvernement, le centre de toutes les affaires, l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdelaine, dans des bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siécle, & qui conduit jusqu'à Carthagène. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le fleuve jusqu'à trois journées de cette ville célébre, où l'on se rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagène, fut découvert en 1502 par Bastidas, qui XXIX Notions sur Carthagène.

s'y feroit établi s'il n'avoit été repoussé par les sauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui suivirent ses traces, éprouverent la même résistance. Héredia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544 des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célébre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741 à en lever le siége; quoiqu'il l'eût formé avec vingt-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagène subsiste avec éclat dans une presqu'isle de sable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications sont régulieres. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix, ces ouvrages sont gardés par une garnison de six à sept cents hommes. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau-monde. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Espagnols forment la sixieme partie de cette population; les Né-

gres, les Indiens, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène, que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement une foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans un pays où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause quelque maladie grave, ils sont communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à se retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail; ce que la paresse orgueilleuse des habitans regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence est, en effet, poussée si loin, que les hommes & les femmes riches ne quittent leurs hamacs que rarement, & pour peu de tems.

Le climat a paru, à deux célébres Espagnols, un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & conti-

nuelles à Carthagène. Les torrens d'eaux qui tombent ſans interruption depuis le mois de Mai juſqu'en Novembre, ont cette ſingularité qu'ils ne rafraîchiſſent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la ſaiſon ſeche par les vents du Nord-Eſt. La nuit n'eſt pas moins étouffée que le jour. Une tranſpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils ſe portent bien, leurs mouvemens ſe reſſentent de la molleſſe du climat, qui relâche ſenſiblement leurs fibres. On s'en apperçoit juſques dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix baſſe. Ceux qui arrivent d'Europe conſervent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent enſuite l'un & l'autre, dans des ſueurs qui ne ſont jamais interrompues.

Cet état eſt l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature eſt peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques perſonnes parce qu'elles ſe ſont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il ſe déclare par un vomiſſement accompagné d'un ſi violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de ſe déchirer. Souvent il expire au milieu de ces tranſports, qui durent rarement plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers tems, ne courent aucun riſque. Des témoins

éclairés assurent même que lorsqu'on revient à Carthagène après une longue absence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & son territoire présentent le spectacle d'une lèpre hideuse, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les physiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'est pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nourriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de sexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établissement si sage, est perdu par l'avarice des administrateurs qui, sans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de sortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immense. Chacun y jouit d'un petit terrein qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une déman-

geaiſon. Elles ſemblent s'irriter par la ſatisfaction des beſoins qu'elles donnent : elles croiſſent par leurs remédes, & ſe reproduiſent l'un par l'autre. Le déſagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le ſang, ſe perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres déſordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Eſpagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve, qui vraiſemblablement auroit du ſuccès. Il eſt des peuples en Afrique ſitués à peu-près à la même latitude, qui ſont dans l'uſage de ſe frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre ſemblable au palmier. Cette huile eſt d'une odeur déſagréable, mais elle a la propriété ſalutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter les ſueurs que la chaleur du climat rendroit exceſſives, ſur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appeſantit ſur ces contrées. Qu'on eſſaye une méthode à peu-près ſemblable à Carthagène, peut-être y verra-t-on diminuer, ceſſer même totalement la lépre ? On ſait que ceux qui en ſont attaqués ne tranſpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuſe. S'écarteroit-on des principes d'une ſaine phyſique, en l'attribuant à une tranſpiration trop abondante, qui appauvrit les fibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions ? Une huile, une grais-

ſe propres à diminuer cette tranſpiration extrême, à en empêcher en même tems la ſuppreſſion totale, ne ſont-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons?

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Eſpagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène à cauſe de ſon port, l'un des meilleurs que l'on connoiſſe. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que ſur la rivière la plus tranquille. Le ſeul canal de Bocachique y conduiſoit autrefois. Il étoit ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer à la fois qu'un vaiſſeau, canonné de près par les batteries croiſées des forts établis ſur ſes deux bords. Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce paſſage, il fut fermé par les Eſpagnols. On rouvrit un ancien canal, diſpoſé de façon qu'il ne ſera pas facile aux eſcadres ennemies de le forcer. C'eſt par-là que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Du tems que le commerce du Pérou ſe faiſoit par la voie des galions, ces vaiſſeaux ſe rendoient à Carthagène avant d'aller à Porto-Belo, & y repaſſoient à leur retour. Au premier voyage, ils dépoſoient les marchandiſes néceſſaires pour les provinces intérieures, &

ils en recevoient le prix au second. Cet arrangement blessa les négocians de Lima, qui prétendirent que lorsqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approvisionné des mêmes choses qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demanderent, & ils obtinrent, que Carthagène ne fût pourvu qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Quito, étoient réduites par cette contrainte, ou à tirer à grands frais & avec de grands risques leurs besoins de la foire même, ou à se contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette disposition qui dura plusieurs années, les aigrit excessivement. On imagina en 1730, un tempérament qui parut propre à concilier les esprits. Il fut arrêté que les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandises d'Europe cesseroit entre les deux vice-royautés. L'Espagne n'étoit pas encore assez avancée dans la connoissance de l'économie politique, pour sentir à quel point un pareil réglement blessoit la raison & ses intérêts.

La suppression des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaisseaux qui se rendent successivement à Carthagène, pour l'approvisionnement de la Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au-delà de cinq millions. Ceux qui sont instruits qu'il s'en fabri-

que plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la seule qui existe dans le pays depuis la suppression de celle de Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'ils s'en faut beaucoup que tout l'or qui sort des mines n'y soit fabriqué, seront étonnés de la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude.

La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Arrato qui se jette dans le golfe de Darien, & celles du Popayan par les différentes embouchures de la Magdelaine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réussira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un systême plus raisonnable ne retiendroit pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent, il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

XXX. Notions sur les contrées situées entre la riviere de la Magdelaine & l'Orénoque.

Entre la riviere de la Magdelaine & le fleuve Orénoque, est une longue suite de côtes qui occupent un espace immense. Elles furent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de la Cosa, & Améric Vespuce, qui aborderent avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nommerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les éta-

bliſſemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne ſe formerent pas avec autant de facilité que ceux des iſles. Les ſauvages, accoutumés à ſe faire mutuellement la guerre, oppoſerent de la réſiſtance, quelquefois même une réſiſtance aſſez opiniâtre. Enfin ces petites nations iſolées qui par caractere ou par leur état de guerre avoient rarement une demeure fixe, prirent le parti de s'enfoncer dans les terres ou de ſe ſoumettre.

On bâtit alors un aſſez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut aſſez conſidérable dans les premiers tems; mais ce ſuccès ne fut que paſſager; ſoit qu'elles ne fuſſent pas abondantes; ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établiſſemens qui manquoient de mines, les Eſpagnols, altérés d'or & de ſang, alloient dans l'intérieur du pays maſſacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramaſſé de ce ſable précieux dans les rivieres, pour en former divers ornemens. Enfin la derniere reſſource de ces furieux étoit de faire des eſclaves, pour les tranſporter aux iſles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las Casas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie, où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il assuroit qu'avec ces especes de chevaliers, & avec des missionnaires formés de sa main, il réussiroit sans guerre, sans violence, sans esclavage, à apprivoiser les sauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition se bornoit à obtenir, pour ses dépenses, le douziéme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejetté. Les ambitieux qui gouvernent les états & les peuples, les consomment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, située au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velsers. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité surpasserent tout ce qu'on avoit

vu jusqu'alors dans le nouveau-monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination Espagnole.

Malheureusement les scènes d'horreur qu'avoient données les Allemands, furent renouvellées par Carjaval, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaut; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étoit si entiere, qu'on transporta d'Afrique, en 1550, un grand nombre de négres, sur lesquels on fondoit l'espoir d'une prospérité sans bornes. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rébellion pour massacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres des négres, des Espagnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où sont aussi restées les provinces voisines de l'Orénoque & de la Magdelaine, quoique l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol dûssent solliciter la métropole à en tirer plusieurs pro-

ductions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuse qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine, qu'on seme de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mesure qu'il croît, ses branches, toujours éloignées les unes des autres, se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient assez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige, ainsi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de six à sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît; lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la consistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir, & la faire sécher sans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse. On fait deux récoltes par an: elles sont égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrein humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se desséche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. On doit l'entourer d'arbres plus robustes, à l'abri desquels il puisse prospérer. Les soins qu'il exige d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il suffit d'arracher les herbes qui le priveroient de sa nourriture.

Quoique le cacaotier soit cultivé avec succès dans plusieurs contrées de l'Amérique, qu'il croisse même naturellement dans quelques-unes; il ne réussit nulle part aussi bien que sur la côte que nous décrivons. Toutes ses parties en recueillent un peu; mais il n'est devenu un objet important que sur le territoire de Caraque. On estime que la récolte de ce fruit précieux passe cent mille fanégues de cent dix livres chacune. Le Pays ou Santa-Fé en consomment vingt mille; le Mexique un peu plus; les Canaries une petite cargaison; & l'Europe cinquante à soixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille négres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu successivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirua où ils ne souffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque, auquel la Guay-

ra, qui en est à deux lieues, sert de port, fut long-tems ouvert à tous les sujets de la monarchie Espagnole, & il l'est encore aux Américains. Ceux d'Europe sont moins bien traités. Il s'est formé en 1728 à Saint-Sébastien une compagnie, qui a obtenu le droit exclusif d'entretenir des liaisons avec cette partie du nouveau-monde. Les quatre ou cinq vaisseaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de son origine; mais leur retour se fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de 35 livres, payées en marchandises, est livrée en Espagne au prix fixe de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui viennent de cette possession du nouveau-monde.

Quand on considere que c'est là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long sur vingt, trente & quarante de profondeur, dans un terrein le plus souvent susceptible de culture; il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Espagne prenne des mesures efficaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte-Marthe, sur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa po-

litique, elle substitue des principes de modération & d'humanité; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les sauvages qui environnent les derrieres de ses établissemens, ou qui en interceptent la communication, s'empresser de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre la Magdelaine & l'Orénoque, s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis si long-temps la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles, qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du septième Livre.



HISTOIRE

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.

LE pays connu sous le nom de Chili, est borné à l'Orient par d'immenses déserts qui aboutissent au Paraguay. Du côté de l'Occident, il s'étend sur la mer du Sud, des frontieres du Pérou au détroit de Magellan. Les Incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre. XXXI. Par quels moyens les Espagnols se sont rendus maîtres du Chili.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussi-tôt qu'ils eurent fait la conquête

des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cufco au commencement de 1535, traverfa les Cordelieres; & quoiqu'une grande partie des foldats qui le fuivoient euffent péri dans ce trajet, il fut reçu avec une foumiffion entiere par les peuples anciennement dependans du trône qu'on venoit de renverfer. La terreur de fes armes lui auroit fait obtenir vraifemblablement de plus grands avantages, fi des intérêts particuliers ne l'euffent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Efpagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduifoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans fans interruption. A la vérité quelques cantons, découragés par les pertes continuelles qu'ils faifoient, avoient pris le parti de fe foumettre; mais d'autres défendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un défavantage prefque continuel.

Un capitaine Indien, à qui fon âge & fes infirmités ne permettoient pas de fortir de fa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les fiens conftamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la

queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde, aller se rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidelement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps, sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévoyoit qu'il seroit aisé de se défendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. *Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré*, lui crioient des sauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la désolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de défendre leurs postes les mieux fortifiés. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne fit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau-monde où les Espagnols ont voulu

établir leur domination, c'eſt celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une plus grande réſiſtance.

Leurs plus irréconciliables ennemis, ſont les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio ou qui s'étendent vers les Cordelieres. Leurs mœurs, qui reſſemblent beaucoup plus à celles des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voiſins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne traînent après eux ni tentes, ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fourniſſent les lances & les javelots dont ils ſont armés. Aſſurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent ſans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout ſéjour leur eſt égal. Leurs troupes, ſans embarras de vivres ni de munitions, ſe meuvent avec une agilité ſurprenante. Ils expoſent leur vie en hommes qui n'y ſont pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magaſins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voiſins à ſe joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fléche: parce que cet appel vole d'une habitation à

l'autre avec autant de célérité que de ſecret. Le plus ſouvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les eſprits s'èchauffent; on choſit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit fixée pour commencer les hoſtilités, on tombe ſur le premier village où il y a des Eſpagnols, & de-là le carnage eſt porté dans d'autres. Tout y eſt maſſacré, excepté les femmes blanches, qu'on ne manque jamais d'amener. C'eſt-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pû raſſembler ſes forces, ils ſe réuniſſent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la diſcipline, ne craint pas d'attaquer les poſtes les mieux fortifiés. Ces emportemens leur réuſſiſſent ſouvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des ſecours qui les empêchent de ſentir leurs pertes. S'ils en ſont d'aſſez marquées pour ſe rebuter, ils ſe retirent à quelques lieues, & cinq ou ſix jours après ils vont fondre d'un autre côté.

Ces barbares ne ſe croient battus que lorſqu'ils ſont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils ſe jugent vainqueurs. La tête d'un Eſpagnol qu'ils portent en triomphe, les conſole de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays eſt ſi vaſte, que lorſqu'ils ſe voient trop preſſés, ils abandonnent leurs poſſeſſions,

T 3

& s'enfoncent dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de résistance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre est pour eux une espece d'amusement. Comme ils la font sans frais & sans embarras, ils n'en craignent pas la durée, & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouvernement du Chili & le général Indien, accompagnés des capitaines les plus distingués des deux partis, réglent dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques présens aux Espagnols, qui après cent tentatives inutiles, ont été forcés de renoncer à l'espoir d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontieres par des forts placés de distance en distance. Ces précautions ont pour objet, d'empêcher les Indiens soumis de se réunir aux sauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

XXXII. Etat actuel des Espagnols au Chili.

Elles sont répandues sur les bords de la mer du Sud. Un désert de quatre-vingts lieues les sépare du Pérou, & l'isle de Chiloé les borne

du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valparayso, Coquimpo, ou la Sérena, qui sont en même tems des ports. Dans l'intérieur des terres soumises, est Sant-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtimens sont bas par-tout, de brique crue, & le plus souvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également & à la nature du pays, où les tremblemens de terre sont frequens, & à l'indolence des habitans.

Ils sont robustes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établissement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de soixante mille négres ou Indiens, en état de porter les armes. Le militaire de cette colonie étoit autrefois de deux mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduisit à cinq cents au commencement du siécle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce changement, parce que les Indiens n'y payent point de capitation, & qu'ils y sont traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquises. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indé-

pendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violât cette capitulation.

Si le Chili est un désert, ce n'est pas la faute du Climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordelieres lui donne une délicieuse temperature, que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métrople, dont le séjour puisse être plus agréable.

On a trop exalté la richesse de ses mines d'or. Leurs produits réunis ne passent pas annuellement cinq millions. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils sont fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui sort des mines de Coquimbo, se repand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins agréable à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se sont perfectionnés sous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si la nature étoit secondée par l'art. La recolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un.

XXXIII. Liaisons du Chili avec les Indiens, avec le Pérou, & avec le Paraguay.

Malgré ces avantages le Chili n'a point de liaison directe avec la métropole. Toutes ses opérations de commerce se font avec le Pérou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre frontiere,

On vend à ces barbares des marchandises

communes & de peu de valeur. Ils donnent en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans, qu'ils facrifient aux plus vils objets.

Quelque paffion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y penfent point lorfqu'elles ne font pas expofées à leurs regards avides: auffi ne fortent-ils pas de leur défert pour fe les procurer; on eft réduit à les leur apporter. L'Efpagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adreffe d'abord aux chefs de famille, feuls dépofitaires de l'autorité publique. Lorfqu'il a obtenu la permiffion de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment fes marchandifes à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui refte plus rien, il annonce fon départ, & tous les acheteurs s'empreffent de lui livrer dans le premier village où il s'eft montré, les effets dont on eft convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une efcorte, qui l'aide à conduire jufqu'à la frontiere les troupeaux & les efclaves qu'il a reçus en paiement.

Jufqu'en 1724, on vendoit à ces fauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la paffion comme prefque tous les peuples. Dans leur ivreffe ils prenoient les armes; ils maffacroient tous les Efpagnols qu'ils rencontroient; ils fondoient inopinément fur les forts; ils

portoient là désolation dans les campagnes de leur voisinage. Ces expériences cent fois répétées, ont fait sévérement proscrire un genre de commerce si dangereux. On recueille tous les jours le fruit de cette politique. Les mouvemens de ces peuples sont moins fréquens & moins dangereux. C'est à la faveur de cette tranquillité, que s'accroissent sensiblement les liaisons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'est guère possible qu'elles deviennent jamais aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits secs, de cuivre, de viande salée, de chevaux, de chanvre, de sain-doux, de froment & d'or. Il en tire par voie d'échange, du tabac, du sucre, du cacao, de la fayence, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayso qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque tems, si longs, qu'il falloit compter sur une année entiere pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit osé perdre les terres de vue; & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit observé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut sor-

cier. L'inquiſition, qui eſt ridicule par ſon ignorance quand elle n'eſt pas odieuſe par ſes fureurs, le fit arrêter. Son journal fut ſa juſtification. On reconnut que pour avoir le même ſuccès, il ne falloit que s'éloigner des côtes. Bientôt ſa méthode fut adoptée univerſellement.

Celle que ſuit le Chili dans ſon commerce avec le Paraguay, eſt bien différente. La communication des deux colonies ne ſe fait point par mer. Il faudroit, ou paſſer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn, deux routes que les Eſpagnols ne prennent jamais ſans la plus grande néceſſité. On a trouvé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux, de ſe ſervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire quarante dans les neiges & les précipices des Cordelieres.

Le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine, appellées *ponchos*, qui ſervent à faire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-de-vie, des huiles, ſur-tout de l'or. Il reçoit en payement de la cire, un ſuif propre à faire du ſavon, l'herbe du Paraguay, des marchandiſes d'Europe, & autant de négres que Buenos-Ayres peut lui en fournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats diverſifiés, ſont plus chers & moins robuſtes.

Le Chili forme un état tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef, absolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, est indépendant du vice-roi, dont l'autorité se réduit à nommer par provision à ce gouvernement lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu, avant que la métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du Chili, il y a été autorisé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'éminence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.

XXXIV. Etablissement des Espagnols dans le Paraguay.

Le Paraguay est borné au Nord par la riviere des Amazones, au Midi par la terre Magellanique, au Levant par le Bresil, au Couchant par le Chili & le Pérou. Il tire son nom d'un grand fleuve qui sort du lac des Xarayès, qui coule à peu-près du Nord au Sud, & qui après avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long sur trois cents de large, présente de grandes variétés. On y trouve de vastes forêts, de longues chaînes de montagnes, des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent

l'air habituellement. Les peuples errans dans ces déserts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au-dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfans, vont nuds ordinairement, sur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne sont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odieuses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles sont stupides, inconstantes, perfides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, sans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les événemens attestent leur lâcheté. Si quelques-uns ont montré dans certaines occasions une espece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la passion de la vengeance.

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent

vent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se défendre leur a appris à former entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent, sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les fers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hazard y ramena les Espagnols en 1526.

Sebastien Cabot, qui en 1496 avoit fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le nouveau-monde, porta ses talens en Espagne, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce navire fameux pour avoir

été le premier qui ait fait le tour du monde, le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riotercero, qui sort des montagnes du Tucuman. Tous les événemens qui suivirent cet établissement, furent marqués par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Espagnols toutes les richesses d'un monde créé par le ciel, pour le peuple de la chrétienté le plus fidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se fût reposé de la conquête du Paraguay sur le sang Espagnol, fécond en

victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir assurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voisine de son gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de sauvages, destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maîtresse du nouveau-monde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour, qui, non content de triompher des dieux & des héros, se plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fléches plus sûres & plus mortelles, que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espagnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine Sebastien Hurtado. Dès ce moment, le cacique blessé devint furieux, & sentit qu'en vain l'Amérique espéroit résister à un peuple, dont chaque soldat détruisoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il osa avouer sa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever par force, il tendit un piége à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir

cevoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauté née pour triompher dans les deux mondes, achéveroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre: car le bruit des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les ailes de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut, par pitié, devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit, qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnison, sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander sans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour, qui semble ne garder son bandeau que pour les amans heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de son rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.

Le cacique apprit que ce brave Espagnol étoit sorti de la garnison avec cinquante de ses invincibles soldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens; il les cache, bien armés, dans un marais couvert, voisin de la citadelle. Ensuite marchant aux portes de la place avec trente des siens chargés de subsistances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Espagnols, ses amis, manquoient de vivres, il s'étoit empressé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour soupçonner les piéges de la perfidie dans les présens & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus sinceres de la reconnoissance, & voulut le régaler avec sa troupe, de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangeres de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mélange; & de l'ivresse de la débauche, on tomba dans les filets du sommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni son escorte & sa troupe embusquées. Tout etoit prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahisons. A peine les Espagnols s'étoient endor-

mis, que la lueur des flammes qui dévorient le magasin, avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, courrurent, encore ivres, pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu, ni l'ennemi. Lara mortellement blessé, songe moins à retirer la fléche de ses flancs, qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent, en se déchirant mutuellement: ils expirent ensemble dans un torrent formé du sang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre femmes & quatre enfans avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scène si tragique. Ces tristes victimes furent emmenées à Siripa, frere & successeur du perfide cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son frere, comme un feu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, sans embrâser tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les ames éprises, tantôt la rage du désespoir, &

tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non-seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus sûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit-elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & sans doute tombé sous les fleches des Indiens conjurés?

Miranda, plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglans de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la courronne de la main d'un sauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux, pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux que l'héroïsme des Espagnols, crut que le tems affoibliroit ces sentimens dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue résistance; ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincu que par la douceur. C'est en vain que Miranda repoussoit opiniâtrément les attentions du cacique: il n'opposa que les soins & les respects à la constance de ses refus.

Cependant Hurtado revenu de fon expédition, ne trouva qu'un amas de cendres enfanglantées, à la place où il avoit laiffé une citadelle. Ses yeux cherchent par-tout Miranda, fans découvrir même l'ombre de cette époufe fidele, ni les traces de fes pieds. Il apprend enfin qu'elle eft chez les perfides Indiens, qui, dans une feule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la réfolution qu'il prend d'arracher Miranda à fes raviffeurs. Sa préfence allume toutes les fureurs de la jaloufie dans l'ame du cacique. Il ordonne auffi-tôt la mort de cet Efpagnol, dont l'afpect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre fon époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois; mais à condition que s'ils ofent écouter l'amour & s'abandonner à fes tranfports, le premier moment de leur félicité fera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée! Comment pofféder une époufe adorée, & ne pas la voir! Comment la voir long-tems, fans jouir une fois de fes embraffemens! Qu'efpéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux? L'amour fe nourrit des facrifices volontaires & des privations qu'il s'impofe; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui prefcrit. La défenfe éveille fes

desirs, le danger accroît son audace, & la mort même semble l'inviter à goûter la vie. Après avoir passé des jours heureux à se consoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'essuient, & se renouvellent sans cesse dans les tendres embrassemens d'un amour vertueux & persécuté; les deux époux oserent souhaiter un de ces momens délicieux qui rachetent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les sermens de l'hymen; enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour *du lit nuptial*, en se couvrant le visage de leurs aîles, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée; & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirerent lentement à la vue l'un de l'autre, dans les soupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scène se passoit, Moschera, devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par

cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité fut courte. Des forces plus considérables parurent sur le fleuve en 1535, & fonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim, sans doute, avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque tems dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter! L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissemens étoient le langage d'une mere qui réclamoit du secours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata prend courage; elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle semble

n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissans, le jour & cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de tems. La lionne heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressemens. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; & la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule, & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtems errante, sans tomber entre les mains des sauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son

évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorans.

Deux jours après, quelques soldats allerent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice: mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des caresses & de doux gémissemens, les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque tems les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau-monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené par un monstre

des bois aux fentimens d'humanité que fon cœur farouche avoit dépouillés fans doute en paffant les mers, laiffa vivre une femme que le ciel avoit fi vifiblement protégée.

Cependant les Indiens, qui erroient toujours autour de la colonie Efpagnole, avec la réfolution de l'affamer, la refferroient de plus en plus dans fes paliffades. Le retour en Europe paroiffoit le feul remede à de fi grands maux; mais les Efpagnols s'étoient perfuadés que l'intérieur des terres regorgeoit de mines, & ce préjugé foutint leur conftance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent fonder l'Affomption à trois cents lieues de la mer, toujours fur les bords du fleuve. C'étoit s'éloigner vifiblement des fecours de la métropole: mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richeffes; & leur avidité étoit encore plus grande que leur prévoyance.

Les fauvages habitans d'un pays plus voifin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aifés à policer. Loin de troubler les travaux des Efpagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite fit efpérer qu'il feroit poffible de fe les attacher, fi on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & l'on penfa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette perfuafion, on imagina pour les jours faints une proceffion, où, fuivant l'ufage de la

métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes, avec les inftrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce, qui refpire le fanatifme des Corybantes, & plus propre, fans doute, à faire abhorrer le chriftianifme qu'à le faire aimer, fe trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs fléches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient réfolus de noyer ces étrangers dans leur propre fang, dont leur religion ne pouvoit être avide, fans les rendre en même tems féroces & cruels.

Le moment de la cataftrophe approchoit; lorfqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à fon fervice, d'une confpiration fi peu foupçonnée. Ce général Efpagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la place. Il ordonne à fes troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des fauvages, pour délibérer avec eux fur un danger commun à leur nation & à la fienne. Dès que ces hommes fe font livrés à la merci des Efpagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux fe jettent à fes genoux, & n'obtiennent leur pardon, qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation, une obéiffance éternelle & fans bornes. Cette réconciliation fut fcel-

lée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette procession de flagellans, qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, sortit la race des métis, qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule dans leurs veines en Europe, & celui des sauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent comme les animaux, à croiser leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives ! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des freres. Comment espérer que le genre-humain devienne jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près le même lait, ne respirent plus la soif du sang? Elle s'engendre, cette cruelle soif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse, c'est cette cruelle avidité, qui engageoit les Espagnols à se tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voisins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les sauvages, en

s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus ni plus sages, ni plus humains. Ils sembloient, par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plusieurs vaisseaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté funeste. Il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay, étoient assez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverser. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580, sur un sol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug, ou se réfugierent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liberté.

XXXV. Situation actuelle des Espagnols dans le Paraguay.

Dès que la colonie eut un point d'appui, elle prit de la consistance. Avec le tems, on parvint à former quatre grandes provinces, le Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra, le Paraguay particulier, & Rio de la Plata. Dans

cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes, qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes disposées sans ordre, & séparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air isolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens soumis. Le reste du Pays est désert ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à se réfugier dans des montagnes inaccessibles, est inexprimable. Ils en sortent continuellement, dans l'espoir de massacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courses empechent les établissemens Espagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie, a des vices destructeurs de toute industrie. Buenos-Ayres réunit à la verité quelques avantages. La situation en est saine & agreable. On y respire un air tempéré. Ses campagnes offrent un aspect riant, & seroient très-fertiles, si l'on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui étoient tous de terre il y a quarante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de la chaux. On y trouve une population de seize mille ames, dont les blancs peuvent former le quart. Une forteresse gardée par une garnison de mille hommes, défend un côté de la

ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Tout cela est bien en soi, mais insuffisant pour l'objet qu'on doit s'être proposé.

La place est située à soixante dix lieues de la mer. Les gros vaisseaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'isles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent ; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précédent dans des chaloupes, la sonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port, situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jetter toutes leurs ancres & d'assurer leurs cables avec de grosses chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'être submergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chili, n'a rien trouvé dans une plaine de trois cents lieues qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hasard la plupart de leurs établissemens du nouveau-monde, ils auroient occupé le port de

l'Infenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est fur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raifons politiques & des naufrages fréquens ont enfin ouvert les yeux fur les inconvéniens de Buenos-Ayres, a bâti en 1726, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreufe & par une garnifon de deux cents hommes. On s'est apperçu dans la fuite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado, dont les fortifications, ainfi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été conftruites fans folde par les Guaranis. La nature feule y a formé un des meilleurs havres du monde. Il peut contenir les plus nombreufes flottes; & fon entrée, qui est fort étroite, est très-aifée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorfqu'on aura foumis les naturels du pays qui font fiers, belliqueux, robuftes, & que les familles Canariennes, qu'on y transporte fucceffivement auront mis le fol en valeur, ce fera un établiffement parfait. Les vaiffeaux qui pafferont d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche fûr & tous les rafraîchiffemens dont ils auront befoin. Ce fera, avec le

le tems, l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissemens, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

XXXVI. Commerce du Paraguay.

La plus riche production, qui soit naturelle à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La premiere nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à deployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-tems, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde qui s'appelle caamini, est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes restent, c'est la caaguazu, qui forme la troisieme espece. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, fournissent les feuilles qui ont le plus de réputation. L'Arbre qui les donne ne croît pas sur les hauteurs, mais dans les fonds marécageux qui les séparent. L'Assomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne soit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées

éloignées à cette herbe précieuse, qui faisoit les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il falloit faire, tous les Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouvelle Villa-Rica, qui s'étoit formée dans le voisinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bien-tôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui, d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce tems-là, ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit même, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades privées de leurs défenseurs, restoient exposées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les missionnaires fi-

rent venir de Maracayu, des graines qu'ils ſemerent dans la partie de leur ſol, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres ſe ſont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raiſon de 23 livres 12 ſols 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Eſpagnols de l'Amérique méridionale croyent trouver un remede ou un préſervatif contre la plupart des maladies, eſt d'un uſage général dans cette partie du nouveau-monde. On la jette ſéchée & preſque en pouſſiere dans une coupe, avec du ſucre, du jus de citron, & des paſtilles d'une odeur fort douce. On verſe par deſſus de l'eau bouillante, qu'il faut boire ſur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

L'herbe du Paraguay eſt indifférente à l'Europe; mais cette région l'intéreſſe par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorſque les Eſpagnols abandonnerent en 1538 Buenos-Ayres, ils laiſ-

ſerent dans les campagnes quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles ſe multiplierent tellement dans ces pâturages, que perſonne ne daigna ſe les approprier lorſqu'on eut retabli la ville. On imagina dans la ſuite de les aſſommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend eſt remarquable.

Pluſieurs chaſſeurs à cheval ſe rendent dans les lieux où ils ſavent qu'il y a le plus de bœufs ſauvages. Ils pourſuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé. Cet animal abattu, ſon vainqueur en pourſuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice ſi violent, les chaſſeurs retournent ſur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terraſſés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le ſuif, & abandonnent le reſte à une nuée de vautours & d'autres oiſeaux de proie.

Les cuirs étoient à ſi bon marché dans les premiers tems, qu'ils coûtoient à peine une liv. ſix ſols, quoique ceux qui les achetoient en rebutaſſent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur déſiroit. Leur prix a augmenté à meſure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution eſt moins l'ouvrage des chaſſeurs, que des chiens ſau-

vages. Ces animaux destructeurs font un tel ravage, qu'on est menacé de perdre entierement une branche de commerce assez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusil ces chiens devenus féroces. Les soldats revenus de cette expédition nécessaire, furent reçus avec des huées si pleines de mépris, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs, sera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déja tous les ans une assez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, productions tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Espagnols qui arriverent au Paraguay, ne douterent pas qu'un pays si voisin du Pérou, ne renfermât de grandes richesses. Leur conduite se régla sur ces espérances, qui furent soutenues pendant un siécle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut enfin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la firent encore répandre long-tems après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce

qui lui en vient du Chili & du Potosi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres, environ cinq millions pour la métropole.

XXXVII. Le Paraguay doit sa célébrité aux établissemens que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissemens.

Ce que nous avons dit du physique, du moral, des richesses du Paraguay, n'étoit guère propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir long-tems partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites chargés des missions du *Pérou*, instruits de la maniere dont les *Incas* gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendans de Manco-Capac, se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la

nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts & de vivre en société. Ils trouverent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-tems leurs préjugés & leur liberté. Les Incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés, qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'Inca. Elle combattoit avec courage, & toujours avec succès. Elle s'arrêtoit à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques prisonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'est guère arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des sauvages; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples n'entendoient

rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même son culte aux hommes que de leur persuader nos dogmes & nos mystères inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand à force de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; les prix accordés aux belles actions, l'inspection ou la censure des mœurs, le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oisiveté, le respect pour la religion & les loix, l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas, se retrouve au Paraguay, ou même y est perfectionné.

Les Incas & les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les loix étoient séveres dans cet empire; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens; on n'y craint que sa conscience.

A l'exemple des Incas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne, qui en fait la base: c'est la pratique de la confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là, que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle est sévere & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété; ils n'ont point de loix

criminelles, parce que chacun s'accuſe & ſe punit volontairement: toutes leurs loix ſont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit poſſible qu'il ſe maintînt dans ſa pureté, ſeroit celui de la théocratie; mais il faudroit qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ſes vrais principes; il faudroit que la religion n'inſpirât que les devoirs de la ſociété; n'appellât crime que ce qui bleſſe les droits naturels de l'humanité; ne ſubſtituât pas dans ſes préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des ſcrupules à des remords fondés.

Mais peut-on ſe flatter que des Jéſuites Eſpagnols ou Italiens, n'ayent pas fait paſſer au Paraguay des idées & des uſages monaſtiques de Rome ou de Madrid? Cependant s'ils y ont tranſporté des abus, il faut convenir que c'eſt avec des avantages ſi ſupérieurs, qu'il eſt peut-être impoſſible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec ſi peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jéſuites, qu'il n'y en avoit dans Cuſco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'uſage de la monnoie y eſt même ignoré. L'horloger, le tiſſerand, le ſerrurier, le tailleur dépoſent leurs ouvrages dans des magaſins publics. On leur donne tout ce qui

leur est nécessaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous, avec des magistrats qui sont élus par le peuple même.

Il n'y a point de distinction entre les états ; & c'est la seule société sur la terre où les hommes jouissent de cette égalité qui est le second des biens ; car la liberté est le premier.

Les Incas & les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand que l'étoient les temples du soleil ; & les églises du Paraguay sont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte agréable, sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies, attirent les Indiens dans les églises où le plaisir se confond pour eux avec la piété. C'est-là que la religion est aimable, & c'est d'abord dans ses ministres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs ; le zèle doux & tendre, les soins paternels des Jésuites du Paraguay. Chaque pasteur est véritablement le pere, comme le guide de ses paroissiens. On n'y sent point son autorité ; parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chérissent tous comme lui-même.

Il ſemble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés ſous un gouvernement où perſonne n'eſt oiſif, où perſonne n'eſt excédé de travail; où la nourriture eſt ſaine. abondante, égale pour tous les citoyens qui ſont commodément vêtus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des ſecours inconnus ſur le reſte de la terre; où le monde ſe marie par choix, ſans intérêt, & où la multitude des enfans eſt une conſolation ſans pouvoir être une charge; où la débauche inſéparable de l'oiſiveté qui corrompt l'opulence & la miſere, ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine; où rien n'irrite les paſſions factices, & ne contrarie les paſſions réglées par la nature & la raiſon; où l'on jouit des avantages du commerce, ſans être expoſé à la contagion des vices du luxe; où des magaſins abondans, des ſecours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, ſont une reſſource aſſurée contre la diſette qu'amenent l'inconſtance ou l'intempérie des ſaiſons; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triſte néceſſité de condamner un ſeul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignore juſqu'au nom d'impôt & de procés, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'eſpece humaine: un tel pays devroit être, ce ſemble,

le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'eſt pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui ſe jette dans le Paraguay, ſous le vingt-ſeptieme dégré de latitude méridionale, juſqu'à l'Uruguay, qui ſe perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme dégré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines du Bréſil, dans les plaines fertiles qui ſeparent ces rivieres, les Jéſuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf, compoſées en total de vingt-deux mille ſept cents ſoixante-une familles, qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cents quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cents mille ames.

On a long-tems ſoupçonné les religieux légiſlateurs de diminuer la liſte de leurs ſujets, pour priver l'Eſpagne du tribut auquel on s'étoit ſoumis; & la cour de Madrid a montré ſur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont diſſipé ce ſoupçon auſſi injurieux que peu fondé. Etoit-il vraiſemblable qu'une compagnie qui a toujours été ſenſible à la gloire, ſacrifiât à un intérêt obſcur & bas, un ſentiment de grandeur proportionné à la ma-

jesté de l'édifice qu'elle élévoit avec tant de soins & de travaux?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la société pour ne pas la calomnier si grossiérement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation intentée il y a plus d'un siécle, s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministére Espagnol a fait chercher cette source de richesses, plus il s'est convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jésuites avoient trouvé des mines, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt désolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression du gouvernement *monacal* a dû, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent? L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des loix, imposées sans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats; dans la violation des priviléges publics & l'établissement des

priviléges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre ; s'armer du glaive dans le sanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le voeu des coeurs, en qui la persuasion opere & précéde l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes ; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres sont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante Jésuites ont pû forcer à l'esclavage deux cents mille Indiens, qui pouvoient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'est trouvé des hommes qui ont soupçonné que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel

les fiecles de barbarie avoient attaché parmi nous une forte de vénération qui n'eft pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raifon, de la fociété. Rien n'eft plus éloigné de la vérité. Ces miffionnaires n'ont pas feulement donné à leurs néophites l'idée d'une fuperftition à laquelle le climat apportoit des obftacles infurmontables, & qui auroit fuffi pour décrier & faire détefter leurs meilleures inftitutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obftacle infurmontable à la population des Guaranis. On ne fauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la fource de la multiplication des hommes & des fubfiftances, ne foit une vérité inconteftable. Mais, tel eft le fort des meilleures inftitutions, que nos erreurs politiques parviennent prefque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle eft jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe, à une multitude de befoins factices, à mille autres défordres qui prennent naiffance dans les vices de nos gouvernemens, les bornes de poffeffions, tantôt beaucoup trop refferrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent tout-à-la-fois la fécondité de nos terres, & celle de notre efpece. Ces inconvéniens n'exiftent point dans le Paraguay. Tous y ont une fub-

fiftance

ſiſtance aſſurée; tous y jouiſſent par conſéquent des grands avantages du droit de propriété, ſans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'eſt donc pas préciſément parce qu'ils en ſont privés que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut aſſigner d'autres cauſes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruiſirent, en 1631, douze à treize peuplades formées dans la province de Guayra, la plus voiſine du Bréſil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-ſept mille Indiens qui les habitoient, périt par le fer ou dans l'eſclavage, de faim & de miſere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un aſyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette deſtruction, qui ne pouvoit être réparée que par des ſiécles, a été ſuivie de pertes lentes & continuelles. Les nations ſauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, pour enlever leurs proviſions, maſſacroient ſans pitié tout ce qui s'oppoſoit à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont ceſſé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole, plus meurtriere ſur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de tems, preſ-

que tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvoient ignorer les salutaires effets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophites. Ces législateurs éclairés, auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorans ; contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences.

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuses, sur tout aux bords du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, sous un ciel embrâsé, rendent l'air humide & mal-sain. Les Guaranis résistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes presque crues. De-là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui passent des peres aux enfans. Ainsi la masse du sang altérée par l'air & les alimens, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone Torride, sont beaucoup plus robustes que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquites, on

comprend plusieurs petites nations semées dans un espace qui s'étend depuis le quatorzieme dégré de latitude australe, jusqu'au vingt & uniéme. Ce pays est chaud, montueux, fertile; traversé à l'Occident par trois rivieres, qui, jointes ensemble, vont, sous le nom de la Madere, se perdre dans le grand fleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connurent les Chiquites, & ne purent les subjuguer. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet allarma les Espagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées, & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les missionnaires, qui, soit religion, soit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophites, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva sur le plan qui avoit été conçu.

Dès l'an 1726, on comptoit chez les Chi-

quites six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrein, & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant; & il étoit presque doublé, lorsque la nouvelle république reconnut, en 1746, la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé entr'eux & les Espagnols, une barriere insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures sont les mêmes, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le sucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y sont multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés. La seule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquites sont plus forts, plus sobres, plus constans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins supérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent sous le douzieme dégré de latitude méridionale. A l'Orient, leur pays est séparé du Pérou par les Cordelieres. Du

côté du Midi, il n'eſt pas éloigné du Paraguay. Au Nord & à l'occident, ſont des terres inconnues. L'état de ces ſauvages ſans culture, ſans religion, ſans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame ſenſible, noble & courageuſe d'un Jéſuite Eſpagnol nommé Baraze. Il fixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux, & ceux de ſes ſucceſſeurs, avoient raſſemblé trente mille ames au commencement du ſiécle. Nous ignorons les progrès que cet établiſſement a faits depuis; mais ſi l'on en juge par les ſoins, il doit être aujourd'hui très-conſidérable.

Les Jéſuites travailloient ſans relâche à réunir les trois républiques, en civiliſant les peuples vagabonds diſperſés dans les déſerts qui ſéparoient ces ſociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuſe ou du moins très-éloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Eſpagnols. Ces barbares uſurpateurs du nouveau-monde, avoient très-bien ſervi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verſer du ſang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniſer des ſauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains, qui avoient échappé à leur férocité, que des inſtrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs

possessions, ils les réduisirent à l'esclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient faire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'asyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas suffisante aux législateurs, pour assurer le sort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérans en fussent exclus, sous quelque nomination qu'ils voulussent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse; ils exciteroient des orages; ils rempliroient de troubles ces lieux paisibles; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blesserent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des sages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artisans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme sur laquelle on prélevoit le tribut de 5 liv. 5

ſols, que chaque citoyen, au-deſſus de dix-huit ans, & au deſſous de cinquante, payoit au Roi. Le reſte s'employoit en marchandiſes d'Europe, néceſſaires aux commodités de la colonie. Telle fut la baſe des principales accuſations qu'on forma contre les Jéſuites. Ils furent traduits au tribunal des quatres parties du monde, comme une ſociété de marchands, qui, ſous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt ſordide.

On avouera, du moins, que les fondateurs des premieres inſtitutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déſerts qu'ils parcouroient, ne produiſoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des ſerpens, des marais; quelquefois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues exceſſives. Ce qu'il leur en coûtoit de ſoins, de travaux, de patience, pour aborder les ſauvages & les faire paſſer d'une vie errante à l'état ſocial, étoit fort au-deſſus de ce que des hommes ordinaires auroient pû faire. Jamais ils ne ſongerent à s'approprier le produit d'une terre, qui, cependant ſans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs ſucceſſeurs auront eu des motifs moins purs & moins déſintéreſſés, mais s'ils ont eu la baſſeſſe de chercher un accroiſſement de richeſſes où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité;

s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier; c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le desir, ni le superflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé d'avarice les Jésuites du Paraguay, ont censuré leurs établissemens, comme l'ouvrage d'une aveugle superstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle consacre à des pratiques inutiles, le tems destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le solitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres, pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel, le signal de la révolte; elle soustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la société: en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiéte, parce qu'el-

le eſt ambitieuſe, qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique ſoupçonnoit avec plus de vraiſemblance que les républiques fondées par les Jéſuites pourroient bien aſpirer un jour à une indépendance entiere, & peut-être même former le projet de renverſer l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes ſi doux, ſi parfaitement unis entr'eux, ſi attachés à leurs occupations, étoient en même-tems les meilleurs ſoldats du nouveau-monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéiſſoient par principe de religion. Ils combattoient avec le fanatiſme, qui conduiſit les martyrs du chriſtianiſme ſur l'échafaut, & qui briſa tant de couronnes par les mains des diſciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naiſſantes; tandis que les Eſpagnols de l'Amérique, énervés par la molleſſe qui ſuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au tems de leurs conquêtes. Ainſi la défiance qu'on avoit conçue, offroit plus que de vains ſoupçons & de fauſſes allarmes.

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du chriſtianiſme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a conſtamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuſe ſe réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même ſource pour un ſeul but; ou

l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Les législateurs les plus sages, ont toujours senti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance, devoit les y tenir asservies. Mais en Europe, où le christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion barbare & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même-tems à s'emparer des hommes & de leurs biens. Quand les barbares du Nord fondirent sur les terres de la domination Romaine, les chrétiens, persécutés par les empereurs payens, ne manquerent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle, qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des églises. Les sauvages donnerent sans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens; ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'église. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur

naiſſance au ſacerdoce qu'ils embraſſoient. Les évêques imprimerent le ſceau de la religion aux terres qu'ils poſſédoient. De ce mélange & de cette confuſion du ſang avec le rang, des titres avec les biens, des perſonnes avec les choſes, il ſe forma un pouvoir monſtrueux dès ſa naiſſance, & qui devint énorme avec le tems ; un pouvoir qui ſe diſtingua d'abord du ſeul & véritable pouvoir qui eſt celui du gouvernement, qui prétendit enſuite l'emporter ſur le plus fort; & qui depuis ſe ſentant le plus foible, s'eſt contenté de s'en ſéparer & de dominer en ſecret ſur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs ſont tellement diſcordans par leur nature, qu'ils troublent ſans ceſſe l'harmonie des états.

Les Jéſuites du Paraguay, qui connoiſſoient cette ſource de diviſion, ont profité du mal que leur ſociété avoit fait quelquefois en Europe, pour établir un bien ſolide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un ſeul, ſubordonnant tout à la religion; ce qui leur donnoit la diſpoſition entiere des penſées, des affections & des forces de leurs néophites. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs ſujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces miſſionnaires proſcrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit ſi aiſé de dé-

fendre, les a juſtifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philoſophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces légiſlateurs, que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépoſe en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples ſe ſoumettent à l'Eſpagne, qui n'a ni droit, ni forces à leur oppoſer, on dira que les Jéſuites ſont plus occupés d'inſpirer l'obéiſſance aux hommes, que de les éclairer ſur les principes d'équité naturelle dont ces ſauvages étoient ſi près; & qu'en les pliant à la ſoumiſſion par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'eſt en ſe réſervant le droit d'en faire un jour les inſtrumens de leurs volontés arbitraires. Mais ſi les peuples armés & diſciplinés, repouſſent les barbares oppreſſeurs de leur patrie; s'ils vengent ces immenſes contrées de l'effuſion du ſang dont l'Eſpagne s'eſt enivrée; les philoſophes diront que les Jéſuites ont travaillé au bonheur du genre-humain avec le déſintéreſſement de la vertu; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les inſtruire; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laiſſé les notions fondamentales de la juſtice, qui ſont les premieres loix de la vraie religion; qu'ils ont ſur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute ſociété légitime & durable: que

c'eſt un crime à des hommes raſſemblés, de conſentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de ſtatuer ſur leur deſtinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainſi la tranquillité de l'Amérique Eſpagnole dépend des opinions qui ſont établies dans le Paraguay.

XXXVIII. A quelles invaſions eſt expoſée l'Amérique Eſpagnole. Expédiens convenables pour les empêcher.

Indépendamment de ce danger, qu'on peut regarder comme domeſtique, elle reſte toujours expoſée aux invaſions étrangeres, ſur-tout dans la mer du Sud. On l'a crue long-tems inattaquable de ce côté par l'éloignement, les périls de la navigation, & le peu d'expérience qu'on avoit de cet Océan. Les Hollandois, qui ne jugeoient pas cette côte de l'Amérique ſi inacceſſible, y envoyerent en 1643 une foible eſcadre, qui s'empara ſans peine de Baldivia, le premier port du Chili, le ſeul fortifié, & la clef de ces mers paiſibles. Ils dévoroient dans leur cœur les tréſors de ces riches contrées, lorsque la diſette & les maladies commencerent à ébranler leurs eſpérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya du Pérou contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie; & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la haîne, les détermina à ſe rembarquer. Avec plus de conſtance, ils ſe feroient vraiſemblablement

maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis du Zuyder-zée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1698, unirent leurs richesses & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan & sur la partie de la côte du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan eut l'approbation de Louis XIV, qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de tems après entre ce prince & les maîtres du nouveau-monde, empêcherent l'exécution d'un projet, qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la foiblesse du prince qui gouvernoit alors la nation, fit tomber une association considérable qu'un si grand interêt avoit formée. Charles II reprit cette idée brillante; il fit partir le chevalier Norborough pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès de cette expédition, qu'averti que son navigateur de confiance étoit de retour aux Dunes,

il se jetta dans sa berge & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministére ne se découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du Sud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les trésors des pays commis à son privilége, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichissoit assez paisiblement, lorsqu'une guerre sanglante changea la situation des choses. Une escadre, commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été forcée, par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable. Depuis 1764, l'Angletere s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du Sud. Ses amiraux y ont déja découvert plusieurs isles bien peuplées. Le tems nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels secours elles fourniront pour précipiter les révolutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espagnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie; si des vues aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui di-

vise les nations & allume la guerre, *il* feroit aisé, en suivant le plan d'attaque tracé par Anson, d'enlever, d'un seul coup, à l'Espagne tout ce qu'elle posséde en Amérique au-delà du tropique du Sud. Douze vaisseaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient sans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissemens au Brésil; à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine; dans tous les établissemens Portugais qui ont le plus vif intérêt à l'abaissement des Espagnols. Si dans la suite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec sûreté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le Port Désiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de décembre & de Janvier, tems de l'année où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de séparation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affuts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche, pour soutenir un siége. Quand mê-

même une administration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison composée d'officiers & de soldats flétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils sont condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaires pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port sûr, d'excellens bois de construction, du chanvre, des grains, toutes les commodités desirables après une longue navigation. Les troupes, aisément rétablies dans un pays si sain & si abondant, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille soldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols en état de porter les armes, & distribués par compagnies, sont obligés de se joindre aux troupes, mais que pourroient des bourgeois amollis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion, que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leur cruauté est si connue, que tous les efforts des Espa-

gnols se tourneroient contre ces barbares, & qu'on ne songeroit guère à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao, le seul lieu fortifié qui les couvre, n'a qu'une garnison de six cents hommes. La prise de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un soldat, ne les sauveroient pas; & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre: sa garnison, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie pour la garde de Darien, du Châgre & de Porto-Belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le seroit pas pour cela du Pérou. Il y a sans doute fort loin de la prise de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on fasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience; à leur ignorance dans le maniement des armes; & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chi-

mérique qu'elle le paroît au premier coup-d'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols, n'auroit guère moins d'avantage sur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes sur les Américains lorsqu'ils les découvrirent. Que seroit-ce si les Jésuites, avec l'esprit d'ambition qu'on leur suppose, & le ressentiment que la religion n'aura pas éteint dans leur ame, se livroient aux ennemis de leurs persécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les habitans du Paraguay dans un soulevement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Espagne! Quelle jouissance pour cette société qu'on nous peint si rafinée & si ardente dans tous ses mouvemens cachés, de chasser à son tour, du nouveau-monde, une nation qui l'a expulsée elle-même de tous ses états!

Quand même les succès du vainqueur se borneroient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du Sud? Il faudroit, pour r'ouvrir la communication, qu'elle fît des armemens considérables; qu'ils ne fûssent pas interceptés; qu'ils franchîssent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan. Il faudroit que, sans ports, pour se refaire & pour se recruter, les Espagnols pûssent battre une escadre qui auroit reçu par

l'isthme de Panama tous ses besoins; & qu'après leur victoire, ils fûssent encore en état de former deux siéges & de forcer deux places vaillamment défendues. De pareilles difficultés sont-elles faciles à surmonter ?

Sans exécuter dans toute son étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il suffit pour cela que deux vaisseaux de force y arrivent sans être découverts. En établissant leur croisiere au Sud & au Nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce y arrive, ne peut échapper. Les bâtimens, qui, à raison des vents & des courans, suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce, averti par ses malheurs, suspend ses armemens, on cesse à la vérité de faire des prises; mais si des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel, perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous les jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a

besoin de ce soutien, en a tous les matériaux sous sa main. Ils se trouvent dans la mer du Sud, & sont de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut se dissimuler que les équipages, composés en grande partie d'Indiens ou de négres, ne seront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline; & ils seront suffisans pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traversée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun asyle sur cette plage éloignée. Nous oserons même ajouter, que si l'Espagne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple sur la terre qui osât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en faudroit pas moins construire & tenir dans une activité continuelle, une escadre, que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées, qui périssent faute d'occasions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraisemblablement les colons de la léthar-

gie où ils sont ensevelis depuis deux siécles. Assurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils seroient embarqués sur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils seroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le tems leur émulation deviendroit-elle assez vive, pour déterminer le ministère à creuser un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déjà si avancée par un fleuve navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; si cependant les Espagnols ne se croient pas intéressés à tenir l'isthme de Panama fermé, comme autrefois les califes à ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce, demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation, raproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des

deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord: c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette derniere mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importans, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagène, sont fortifiés; & quelques-uns le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé, qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque puissance qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux, pour les prendre toutes successivement; &, ce qui est bien plus difficile, pour garder. Qu'est-ce qui arriveroit? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en foule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à

une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique, à trois dixiémes; & celles des Anglois, à quatre; tandis que les Espagnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au delà d'un dixiéme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources s'y prendroient, pour pénétrer sans aucune ressource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement, devant une cavalerie nombreuse & impétueuse; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre; pour forcer des défilés, que cinq cents poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes?

Admettons tous ces prodiges opérés: peut-on croire que les Espagnols Américains subiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puisse être?

Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion, & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes suffisantes pour chasser leur vainqueur, de même que les Portugais poussés dans un coin de terre, chasserent autrefois du Bresil les Hollandois qui l'avoient envahi presqu'entierement.

Il ne restéroit pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y sont établis : car telle est la malheureuse destinée des conquérans, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans. Mais outre qu'il seroit odieux & injuste de soupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siécles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple seroit forcé, pour tirer parti de ses nouvelles possessions, de leur sacrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur administration du côté des mines, ont péri misérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Cependant l'enthousiasme pourroit aveugler quelque puissance maritime, au point qu'elle formât le projet de s'approprier exclusivement des avantages qu'elle partage aujourd'hui avec des rivaux. Son ivresse lui feroit voir les mines poussées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles sont; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation, pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des subsistances & des vêtemens au nouveau-monde; les vaisseaux qui porteroient aux extrémités de la terre le fruit de leur industrie, pourrissant dans des ports où la cessation du travail anéantiroit la navigation; toutes les branches de commerce tombant nécessairement dans les seules mains par qui découleroient tous les trésors; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richesses.

Cette erreur brillante entraîneroit sûrement la ruine de la puissance qui en feroit la base de sa conduite; mais elle engageroit l'Espagne dans des guerres longues & ruineuses, qu'il lui est aisé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une escadre qu'on construiroit dans l'isle de Cuba. Ses atteliers sont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ses vaisseaux, se trouvent la plupart situées sous la Zone Torride. Les bois d'Europe, trop tendres

pour résister aux chaleurs excessives de ces régions, s'y desséchent, tandis que ceux du pays élevés & durcis sous les rayons d'un soleil brulant, s'y conservent, avec quelques soins, durant des siécles.

Ce seroit un grand désordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres désordres, si l'utilité de cette marine se bornoit à défendre les côtes Espagnoles. Elle doit ressusciter la communication entre les colonies nationales, interrompue autrefois par les corsaires, & qui depuis a toujours été languissante. Elle doit prévenir les versemens frauduleux, & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation qui se trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets, qui voyent souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupçonnnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne fut interceptée au débouquement du canal de Bahama. Outre que le port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre, ces parages ont des courans si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisiere.

Un malheur plus réel pour l'Espagne, feroit que les côtes de la Floride fituées dans le golfe du Mexique, & jufqu'ici affez peu connues, offriffent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des flottes. Il eft poffible que cela ne foit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne efcadre.

Cette force auroit encore une deftination non moins importante. Les colonies Angloifes de l'Amérique feptentrionale, prennent tous les jours des accroiffemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent refter afferviés à leur métropole; elles peuvent en fecouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs befoins augmenteront avec leur population. Déjà elle eft fi confidérable, que les anciens débouchés ne fuffifent plus à l'extraction de leurs denrées; que les anciens retours ne fuffifent plus à leurs confommations. Ce vuide doit être l'origine de cete grande fermentation, qui s'eft manifeftée depuis peu par de grands éclats. La Grande Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jufqu'ici les caufes d'une inquiétude qui lui caufe de fi vives allarmes, s'éclairera tôt ou tard. Elle fentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans fes poffeffions éloignées, qu'en donnant plus d'extenfion à leur commerce,

La néceſſité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique; & il eſt vraiſemblable que l'orage fondra d'abord ſur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Eſpagne qui puiſſent prévenir ou détourner la révolution dont elle eſt menacée.

L'entrepôt de ces forces ſeroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo, & à Carthagène, lieux tous mal-ſains & ſous le vent. Qu'elles ſe concentrent à Bayahonda, ſitué entre Sainte-Marthe & Maracaybo. Cette poſition, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut deſirer; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il eſt aiſé de rendre imprenable; une grande abondance de bois de conſtruction; un air très-ſalubre; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les ſauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paiſibles, ſi on les traitoit avec humanité. De cet aſyle, les vaiſſeaux Eſpagnols menaceroient les établiſſemens ennemis, & protégeroient les poſſeſſions de leur nation.

Il eſt vrai que lorſqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers ſituées ſous le vent, leur retour ſeroit difficile. Les vents réguliers du Sud-Eſt au Nord-Eſt, les courans

toujours dirigés vers l'Oueſt, rendroient néceſſairement leur marche peſante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet, dont tout démontre la néceſſité. Ce ſeroit un grand avantage, ſi cette force pouvoit, au beſoin, ſe porter dans la mer du Sud. Par malheur, la nature des choſes s'oppoſe invinciblement à cet objet d'utilité. L'eſcadre, avant de faire route vers l'Equateur, ſeroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar; ce qui l'expoſeroit aux mêmes inconvéniens que ſi elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce ſeroit de faire paſſer par terre des matelots tout formés, aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défenſe que nous venons de tracer à l'Eſpagne, eſt ſuſceptible de grandes difficultés. Peut-être cette monarchie n'eſt-elle pas en état de faire les avances néceſſaires, pour fonder la marine dont elle doit ſentir le beſoin. Peut-être ne peut-elle pas aſſigner les fonds indiſpenſables, pour ſon entretien. Peut-être n'a-t-elle pas aſſez de confiance en ſes adminiſtrateurs du nouveau-monde pour leur confier des ſoins auſſi importans. Ces objections, que nous n'avons pu nous diſſimuler, ſemblent en effet inſolubles, dans l'état d'épuiſement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où ſe trouve aujourd'hui cette puiſſance,

autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, fera disparoître en peu de tems une foule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs interessés de ces abus énormes, croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils seront bientôt dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la métropole.

XXXIX. Causes de la décadence de l'Espagne.

Les écrivains politiques qui ont voulu remonter à l'origine des plaies dont l'Espagne est depuis si long-tems affligée, ont tous répété, que se voyant maîtresse des trésors du nouveau-monde, elle avoit reconcé d'elle-même aux manufactures, à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le systême daucun peuple. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événemens, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elle leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit confi-

dérablement diminué la vente par l'expulsion des Juifs. La découverte du nouveau-monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre sous Charles-Quint, & même sous Philippe II. Dans les dernieres années du régne de ce Prince, la seule ville de Seville contenoit soixante mille métiers en soie. Les draps de Segovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'histoire sous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conséquent un commerce de mer très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siécle, des entreprises immenses & très-dispendieuses. Les seules guerres des Pays-Bas & de la ligue, lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter dans ces tems-là les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau-monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de sou-

de foudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la premiere & presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale, & la proscription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide, qu'on vit des écrivains Espagnols former, dès l'an 1619, des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera sans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un tems où la noblesse, retenant encore tous les préjugés & les priviléges barbares des Visigoths, dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprisée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la seule profession distinguée; & les arts, qui créent, conservent ou réparent, déshonoroient, pour ainsi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il y avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin si l'Espagne avoit des manufactures, elles les devoit aux Maures, qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puissance ne

ſentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les tréſors du nouveau-monde, étoit de favoriſer l'induſtrie qui les y attiroit. La ſeule capable de remplir ce grand objet, fut ignominieuſement proſcrite. Envain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur fût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la ſuperſtition qui avoit prononcé l'arrêt de leur deſtruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne ſe trouva même aucune puiſſance en Europe aſſez éclairée pour leur offrir un aſyle, & ils furent réduits à ſe diſperſer en Afrique & en Aſie.

Tandis que le déſeſpoir conduiſoit ces malheureux ſur des côtes barbares, l'Eſpagne s'applaudiſſoit de ſon fanatiſme aveugle. Elle ſe croyoit toujours la plus riche puiſſance de l'univers, parce qu'elle ne ſoupçonnoit pas que les vaiſſeaux qui rempliſſoient ſes ports, étoient des éponges qui commençoient à boire ſa ſubſtance. Lorſqu'elle s'apperçut de la diminution de ſon numéraire, elle l'attribua au naufrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ſes galions par les Hollandois, à de mauvaiſes ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits ſur les manufactures & ſur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop

pesant, même pour un grand nombre, fut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient. Ils se réfugierent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque, ils devinrent les maîtres de l'état: ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des piéges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à

décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer. *Ils devinrent juges & parties.*

Les propriétaires des terres écrâsés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bientôt cette fertile peninsule, qui, malgré les fréquentes sécheresses qu'elle éprouve, nourrissoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du nouveau-monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit couverte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de grossir les frais des subsistances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé, il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapidement, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'in-

action & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laissé subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperçut pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un seul canal, pas un seul fleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la férocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux *aviso* qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup son or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitieuse pour le siecle

de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractere.

L'inquisition, cet effroyable tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoissances utiles. L'Espagne ne fut, il est vrai ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours misérable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux sources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique naît. On prend un goût solide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de religion ressemblent à ces parties acides & volatiles, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la limpidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement, elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive,

& il fornage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne. La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu de cette activité qui auroit été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Amérique & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur fidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs fois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur défense.

Une solde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédi

tion. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordination nécessaires à la bonne discipline, il auroit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas dissiper ses trésors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu sur-tout ne pas faire consister la grandeur du Prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, & devenu fier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à des travaux

paisibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété, préférant bassement une servitude oisive à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce faste qui étale magnifiquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécessaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en foule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient dans le mariage, à l'exemple des grands, ils confioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colléges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtisanes. Le corps & l'esprit de ces jeunes

gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès, fut la premiere & la seule cause de la stérilité des femmes Espagnoles, autrefois aussi fécondes que celles des états les plus peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rênes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces confiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquefois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Castille, consommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le

Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses folles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord passé aux autres états de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la métropole de fournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples, qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du nouveau-monde, ne purent guère retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commission: droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend sur les négocians étrangers, que parce qu'elle resserre les consommations; mais qui sont payés par les Péruviens & les Mexicains, qui les consomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent, dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévere, portée par Ferdi-

nand & Iſabelle, & confirmée par leurs ſucceſſeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'y faiſoient. L'impérieuſe loi de la néceſſité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel, & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandiſes qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reſte eſt fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Eſpagne, ſous le nom des Eſpagnols même, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne-foi des Eſpagnols, qui n'a jamais reçu d'atteinte, fait dans ce commerce la ſûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant ſe *diſſimuler* l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus abſurde. Il défendit, ſous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent; comme ſi les Eſpagnols eûſſent pu ſe diſpenſer de payer les marchandiſes qu'ils avoient beſoin d'acheter. Lorſqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Eſpagnol, qui eſt à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves, appellés *Météores*, qui, bien armés, alloient porter les lingots numérotés au rem-

part, & les jettoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes ne les troubloient jamais : tous avoient leur droit sur cette fraude, justifiée par l'iniquité de la loi; & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandises un nouveau prix, que le consommateur étoit obligé de payer. La défense de sortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises, par la difficulté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on eût saisi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confisqué ses biens; cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'auroit augmentée; parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, eûssent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent, pour en avoir eux-mêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cette tyrannie. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une,

dont l'obſervation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires ſont plus conduits par les caprices des adminiſtrateurs, que ſur des principes raiſonnés, l'Eſpagne s'eſt contentée de régler, il y a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandiſes qu'il auroit fait paſſer dans le nouveau-monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut ſoin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du miniſtère étoit de ſe rendre maître du commerce des piaſtres, & par conſéquent du change. Ce plan, qui, peut-être étoit plus vaſte que juſte, n'a pas réuſſi. Les agens qu'on avoit choiſis, ont trahi la confiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Eſpagne ne s'eſt pas obſtinée à ſoutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers ſont maintenant autoriſés à extraire directement leurs fonds, en ſe ſoumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des tems où les fraudeurs Eſpagnols peuvent fournir les piaſtres à bord des vaiſſeaux, au-deſſous de l'impoſition; & on ſent bien que ces facilités momentanées, ſont ſaiſies avec une avidité extrême.

XI. Causes de la décadence des colonies Espagnoles.

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'etoit pas possible que les colonies prospérassent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais intérêts, peut-être à la découverte de l'Amérique se fussent-ils contentés de former avec les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'ancien-monde, eûssent été échangées contre celles des mines du nouveau; & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens, l'ascendant que Charles-Quint prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, le caractere particulier des Espagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce; toutes ces raisons & plusieurs autres, empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau-monde, des loix sages, une bonne administration, une consistance inébranlable.

La dépopulation de l'Amérique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa défaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on a accusés jusqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espece de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboit-elle pas aux yeux des Espagnols, l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale: & ne les portoit-elle pas à traiter sans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphere? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontieres de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démas-

qués

qués, d'être maſſacrés? Ne ſe déſierent-ils pas des démonſtrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La premiere goutte de ſang verſée, ne crurent-ils pas que leur ſécurité exigeoit qu'on le répandît à flots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les uſages lui étoient inconnus, ne fut-elle pas ſaiſie d'allarmes & de terreurs bien ou mal fondées? Mais le phénomene incompréhenſible, c'eſt la ſtupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui ſtipendioit des chiens exercés à pourſuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Viſigots, dont ils étoient les deſcendans ou les eſclaves, les Eſpagnols partagerent entr'eux les terres déſertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces miſérables victimes ne ſurvécurent pas long-tems au carnage, dans un état d'eſclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette ſervitude, ne produiſirent que peu de ſoulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité ſe jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cauſe de deſtruction. Depuis la découverte

du nouveau-monde, ce genre de richesse absorboit tous les sentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siécle : leur crioient, laissez l'or : si la surface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues ; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite ; pourquoi donc la multiplier sans fin ? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or ? Les Espagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jetter sur son image qu'il voyoit au fond des eaux, où il se noya.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la douceur de respirer un air libre & sain, des principaux soutiens de la vie, de la consolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches ; ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses, qui recélent aujourd'hui plus de cendre de morts, que de poussiere ou de

grains d'or. Quand on jette les yeux sur des traitemens si barbares, on est bien étonné d'entendre l'avare & stupide Espagnol, se plaindre de ce que les Indiens lui refusent la connoissance de plusieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs peres ou que le hazard leur a donné, que feroient-ils autre chose que multiplier les moyens de les détruire?

Aussi voit-on ceux même que la destinée avoit soumis au joug, déserter les terres qu'ils cultivoient pour leur avides maîtres, & se réfugier en grand nombre parmi les sauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordelieres. Ces lieux impénétrables, sont devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines très-abondantes qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la société fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les esclaves fugitifs, qui se dérobent à la tyrannie Européenne. C'est dans ces montagnes que se régénere en secret une race légitime qui doit

un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe, Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point

de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fûssent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se réproduire jamais? Ainsi la terre fut doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les

un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe, Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point

de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fûssent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se réproduire jamais? Ainsi la terre fût doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fût que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les

un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe, Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point

de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fûssent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se réproduire jamais? Ainsi la terre fût doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fût que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les

un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe, Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point

de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fûssent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la soif de détruire, que l'horrible vœu de ne se réproduire jamais? Ainsi la terre fût doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, furent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fût que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les

coffres du fouverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, fe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour fauver les prévaricateurs que la loi avoit profcrits. Les premiers & les derniers magiftrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuftices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funefte expédient de tous les états mal adminiftrés; des impofitions fans nombre On paroiffoit s'être propofé la double fin d'arrêter toute induftrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injuftice. " J'ai vu, difoit un voyageur célèbre, " porter dans le même tribunal, & *prefqu'à* la " même heure, une même fentence fur deux " cas directement oppofés. En vain s'efforça-" t-on d'en faire comprendre la différence " aux juges. Cependant le chef fortant enfin " des ténebres, fe leva fur fon fiége, retrouffa " fa mouftache, & jura par la Sainte Vierge " & par tous les Saints, que les Luthériens " Anglois lui avoient enlevé parmi fes livres " ceux *du pape Juftinien*, dont il fe fervoit " pour juger les caufes équivoques; mais que " fi ces chiens reparoiffoient, ils les feroit " brûler tous. "

„ Le hazard, dit le même voyageur, fit „ tomber un jour les métamorphoses d'Ovide „ entre les mains d'un créole. Il remit ce „ livre à un religieux qui ne l'entendoit pas „ mieux que lui, & qui fit croire aux habi- „ tans de la ville que c'étoit une bible Angloi- „ se. Sa preuve étoit les figures de chaque „ métamorphose qu'il leur montroit, en di- „ sant: voilà comme ces chiens adorent le dia- „ ble, qui les change en bêtes. Ensuite la „ prétendue bible fut jettée dans un feu qu'on „ alluma exprès, & le religieux fit un grand „ discours qui consistoit à remercier Saint „ François de cette heureuse découverte ".

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute régle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau-monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On au-

coffres du fouverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, fe donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour fauver les prévaricateurs que la loi avoit profcrits. Les premiers & les derniers magiftrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injuftices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funefte expédient de tous les états mal adminiftrés; des impofitions fans nombre On paroiffoit s'être propofé la double fin d'arrêter toute induftrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injuftice. " J'ai vu, difoit un voyageur célèbre, „ porter dans le même tribunal, & *prefqu'à* la „ même heure, une même fentence fur deux „ cas directement oppofés. En vain s'efforça-„ t-on d'en faire comprendre la différence „ aux juges. Cependant le chef fortant enfin „ des ténebres, fe leva fur fon fiége, retrouffa „ fa mouftache, & jura par la Sainte Vierge „ & par tous les Saints, que les Luthériens „ Anglois lui avoient enlevé parmi fes livres „ ceux *du pape Juftinien*, dont il fe fervoit „ pour juger les caufes équivoques; mais que „ fi ces chiens reparoiffoient, ils les feroit „ brûler tous. „

„ Le hazard, dit le même voyageur, fit „ tomber un jour les métamorphoses d'Ovide „ entre les mains d'un créole. Il remit ce „ livre à un religieux qui ne l'entendoit pas „ mieux que lui, & qui fit croire aux habi- „ tans de la ville que c'étoit une bible Angloi- „ se. Sa preuve étoit les figures de chaque „ métamorphose qu'il leur montroit, en di- „ sant: voilà comme ces chiens adorent le dia- „ ble, qui les change en bêtes. Ensuite la „ prétendue bible fut jettée dans un feu qu'on „ alluma exprès, & le religieux fit un grand „ discours qui consistoit à remercier Saint „ François de cette heureuse découverte ".

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute régle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau-monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On au-

un jour, & peut-être *bientôt*, *retirer* ses biens, ses droits & sa *liberté* des mains *avides* & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une sorte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Espagnol, vit en *société*, *il* est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus souvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne sauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne *seroit pas* tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart sa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée fit autrefois frémir l'Europe, Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point

de déſeſpoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fûſſent les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement réſolu de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes. Cette triſte conjuration contre la nature & contre le plus doux de ſes plaiſirs, l'unique événement de cette eſpece, que l'histoire ait tranſmis à la mémoire des hommes, ſemble avoir été réſervée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériſer à jamais la tyrannie Eſpagnole. Que pouvoient oppoſer les Américains à la ſoif de détruire, que l'horrible vœu de ne ſe réproduire jamais? Ainſi la terre fût doublement ſouillée, du ſang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ſes barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient fondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du déſordre & du crime, furent rapides. Les fortereſſes les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eût dans le pays ni armes, ni magaſins. Le ſoldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur. On oublia juſqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, juſqu'au nom des inſtrumens propres à ces deux arts ſi néceſſaires.

Le commerce ne fût que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les

coffres du souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés; des impositions sans nombre On paroissoit s'être proposé la double fin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. " J'ai vu, disoit un voyageur célèbre, „ porter dans le même tribunal, & *presqu'à la* „ même heure, une même sentence sur deux „ cas directement opposés. En vain s'efforça- „ t-on d'en faire comprendre la différence „ aux juges. Cependant le chef sortant enfin „ des ténebres, se leva sur son siége, retroussa „ sa moustache, & jura par la Sainte Vierge „ & par tous les Saints, que les Luthériens „ Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres „ ceux *du pape Justinien*, dont il se servoit „ pour juger les causes équivoques; mais que „ si ces chiens reparoissoient, ils les feroit „ brûler tous. „

„ Le hazard, dit le même voyageur, fit „ tomber un jour les métamorphoses d'Ovide „ entre les mains d'un créole. Il remit ce „ livre à un religieux qui ne l'entendoit pas „ mieux que lui, & qui fit croire aux habi- „ tans de la ville que c'étoit une bible Angloi- „ se. Sa preuve étoit les figures de chaque „ métamorphose qu'il leur montroit, en di- „ sant: voilà comme ces chiens adorent le dia- „ ble, qui les change en bêtes. Ensuite la „ prétendue bible fut jettée dans un feu qu'on „ alluma exprès, & le religieux fit un grand „ discours qui consistoit à remercier Saint „ François de cette heureuse découverte ".

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus assurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute régle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques, pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau-monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus souvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On au-

roit cru que ce n'étoit que pour embellir des églises, & pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquise.

La haîne qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter sur leur intelligence, sur leur courage, sur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaiser, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle s'est manifestée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau-monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroissent d'autant plus sûres & plus prochaines, que le clergé créole & le clergé Européen, qui ont contracté la contagion de ces haînes, de ces divisions, ne se rapprocheront jamais, & travailleront, selon l'esprit dont ils ne se sont jamais écar-

tés, à rendre les peuples irréconciliables.

Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui naissent de tant de maux, ont un peu diminué. La noblesse n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarrassoient souvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a cessé d'être l'appanage de la seule naissance: il a passé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Espagne, qu'une administration détestable avoit fait tomber au dessous de huit millions sur la fin du dernier siécle, monte aujourd'hui à soixante-douze millions six cents cinquante-six mille huit cents cinq livres. Cette heureuse révolution qui a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui sembloit y présider. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La Contractation, transportée de Seville à Cadix en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat qui juge des différends survenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de

leurs priviléges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au ministère Espagnol qu'il arrivera à une bonne administration, lorsqu'il aura faisi les vrais principes, & qu'il employera les moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établissoit, on verra que cet engourdissement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oisiveté ne vient en partie que d'un *fol orgueil*. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi-nud, non-chalamment assis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le

XLI. Moyens que l'Espagne doit employer pour son rétablissement.

gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère, il n'est resté à ce peuple, pauvre & superbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant ressort: qu'on cherche les moyens, plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau-monde, dans ces tems brillans, où sans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le défaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle fournit à leurs productions, augmente réciproquement

la leur. C'eſt ſous ce point de vue, intéreſſant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées en Europe ont formé leurs établiſſemens du nouveau-monde. Le ſuccès a par-tout couronné un ſi noble & ſi ſage deſſein. Il n'y a que l'Eſpagne, qui avoit formé ſon ſyſtême avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu ſa population diminuer en Europe, à meſure que ſes poſſeſſions augmentoient en Amérique.

Lorſque la diſproportion entre un territoire & ſes habitans n'eſt pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Eſpagne, qui, en 1747, n'avoit que ſept millions quatre cents vingt-trois mille cinq cents quatre-vingt dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-ſix eccléſiaſtiques, & qui ne compte guère dans ſes colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête, ne peut ni ſe repeupler, ni les repeupler ſans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les claſſes laborieuſes du peuple, qu'elle diminue ſon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoye aux arts les deux tiers de ſes ſoldats, que l'amitié de la France & la foibleſſe du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puiſque ſon revenu net eſt de cent

douze millions, & que ses dépenses ordinaires n'en absorbent que quatre-vingt-seize, qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussitôt que les possessions de l'ancien & du nouveau-monde auront été tirées du cahos où deux siécles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition, qui semble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes, & de ses remédes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les fléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsisté ou grossi, à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura enfanté le culte des élémens qui font les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit veni-

meux, ſoit voraces, mais toujours nuiſibles; le culte des hommes qui ont fait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des faiſeurs de prodiges apparens bons ou mauvais; le culte des êtres inviſibles, que l'imagination ſuppoſe cachés dans tous les inſtrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront inſenſiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'eſprit humain ſe ſera élevé de l'idolatrie au théiſme; mais cette derniere idée ſimple & ſublime, ſera toujours reſtée informe dans les eſprits groſſiers, & mêlée d'une foule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, ſi les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'euſſent apporté des préjugés ſacrés qu'on ne pouvoit chaſſer que par d'autres fables. Le chriſtianiſme vint ſe préſenter malheureuſement à des eſprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance eſt toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze ſiécles à ſe partager, à ſe diſputer les provinces de la monarchie uni-

verſelle qu'une ſeule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent ſans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enſeigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans ſon ſein un germe de diviſion, qui devoit, tôt ou tard, ſe communiquer au peuple. Le moment vint où l'eſprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'égliſe, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animoſité, un grand nombre de ſuperſtitions les plus généralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit fait adopter les puérilités dont on s'étoit laiſſé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principes de raiſonnement, ni par eſprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les ſoutenir, ſe trouverent hors d'état de les défendre, lorſqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avança les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger ſouverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette diſcuſſion, elle ſe ſentit fiere d'avoir à balancer de ſi grands & de ſi chers intérêts. L'ébranlement étoit ſi général, qu'on peut conjecturer que les nou-

velles opinions auroient partout *triomphé* des anciennes, si le magistrat ne *s'étoit* cru *intéressé* à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établissoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les Rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systêmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles *monarques*, que nulle puissance n'est en *droit* de prescrire aux hommes ce qu'ils *doivent* penser; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espece de liberté; & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidele; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables, ne furent pas écoutés. Leur voix étouffée par l'apparence d'un grand

grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le Prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisser opprimer, d'être spectateur oisif des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitieuses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque, fut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il fut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la suite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du Peuple Romain, Rome même, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui songeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir, en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition

doit hâter ce grand changement. Il eſt doux d'eſpérer que ſi la cour de Madrid ne ſe détermine pas à cet acte néceſſaire, elle y ſera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition; que *les auto-da-fé ſeront abolis dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de l'ancien & du nouveau-monde.*

Ce moyen, tout néceſſaire qu'il eſt au rétabliſſement de la monarchie, n'eſt pas ſuffiſant. Quoique l'Eſpagne ait mis à cacher ſa foibleſſe plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ſes plaies. Elles ſont ſi profondes & ſi invétérées, qu'il faut des ſecours étrangers pour les guérir. Qu'elle ne les refuſe pas, & elle verra ſes provinces de l'un & l'autre hémiſphere, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'induſtrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, poſſédés de l'ambition des richeſſes qui caractériſe notre ſiécle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique ſuivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richeſſe nationale, ſi ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec aſſez de ſûreté, d'agrément & de diſtinction, pour perdre le ſouvenir de leur pays natal.

Si l'Eſpagne veut porter rapidement ce

grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas qu'elle ouvre son sein aux peuples de sa communion; il faut que toutes les sectes, sans distinction, y soient admises. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles se multiplioient. Si les payens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trésors du nouveau-monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manufactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce systême, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manufactures, celles qu'on voudra

créer ailleurs en foutiendront *difficilement* la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à auffi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des fiécles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui tranfporteroit en Efpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artiftes étrangers, pourroit feule procurer ce grand changement. Jufques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hazardera auront une iffue funefte. On en a fait une expérience bien inftructive, lorfqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défenfe de fortir les foies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit fenfiblement, & feroit entierement tombée, fi le gouvernement n'avoit eu la fageffe de rendre au commerce fon ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Efpagne pourroit fe procurer la fupériorité dans les manufactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un fuccès momentané feroit fuivi d'une ruine entiere. Qu'on fuppofe que cette monarchie tire de fon fein toutes les marchandifes néceffaires pour l'approvifionnement de fes colonies, les tréfors immenfes qui feront le produit de ce commerce, concentrés dans fa circulation intérieure, y aviliront bientôt

le numéraire. La cherté des productions de sa terre, du salaire de ses ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci, dès-lors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénéfice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du nouveau-monde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, afin de les rendre permanens. La pratique des arts de premiere nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère Espagnol qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout

où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le défaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manufactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude pour plus de trente millions. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, sont susceptibles d'une grande augmentation, & vraisemblablement peuvent être plus que doublées. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangeres. Il est vrai qu'en livrant ainsi aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus sûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera sur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avan-

tages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

XLII. Moyens que l'Espagne doit employer pour le rétablissement de ses colonies.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la métropole, depuis 1492 jusqu'en 1740, c'est-à-dire dans l'espace de 248 années, plus de neuf milliards de piastres, dont la moindre partie est restée à ses maîtres naturels: le reste s'est répandu en Europe, ou a été porté en Asie. Depuis le premier janvier 1754 jusqu'au dernier décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période,

De la Vera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piastres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piastres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10,942, 846 piastres, 3 réaux; en argent, 24, 868, 745 piastres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piastres, 3 réaux: en argent, 10, 326, 090 piastres, 8 réaux.

De Carthagène, en or, 10, 045, 188 piastres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piastres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piastres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piastres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piastres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piastres, 2 réaux.

De Caraque, en or, 52, 034 *piastres*, 4 réaux; en argent, 276, 002 piastres, 6 *réaux*.

De Saint-Domingue & Porto-Rico, en or, 526 piastres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piastres, 1 réal.

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en argent, 91, 564 piastres, 6 réaux.

C'est en tout, vingt-sept millions, vingt-sept mille huit cents quatre-vingt-seize piastres en or, & cent vingt-six millions, sept cents quatre-vingt-dix-huit mille deux cents cinquante-huit piastres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une masse de cent cinquante-trois millions huit cents vingt-six mille cent cinquatne-quatre piastres & huit réaux. Qu'on divise cette somme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cents quatre-vingt-quatre mille cent quatre-vingt-cinq & trois quarts de piastres. Il faut ajouter à ces richesses, celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enregistre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du qurt de ce qui est enregistré; & il se trouvera que la métropole reçoit annuellement de ses colonies environ dix-sept millions de piastres, ou 89, 250, 000 livres.

Il seroit possible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire passer dans le nouveau-monde des

gens plus habiles dans la métallurgie, & ſe relâcher ſur les conditions auxquelles il permet d'exploiter des mines. Mais ce ſuccès ne feroit jamais que paſſager. La raiſon en eſt ſenſible. L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes; ils repréſentent ſeulement des richeſſes. Ces ſignes ſont très-durables, comme il convient à leur deſtination. Plus ils ſe multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils repréſentent moins de choſes. A meſure qu'ils ſont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il eſt arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépenſe, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette ſource d'opulence. Mais ce feroit toujours un grand bien que de ſimplifier ces opérations, & d'employer toutes les reſſources de la phyſique à rendre ce travail moins deſtructeur qu'il ne l'a été. Il eſt un autre moyen de proſpérité pour l'Eſpagne, qui, loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'eſt le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établiſſement des manufactures dans leurs poſſeſſions du nouveau-monde;

mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens possibles. Si l'Espagne adopte un principe si raisonnable, elle parviendra vraisemblablement à retenir dans son sein douze à treize millions, qu'en font sortir tous les ans les épiceries. Il n'est guère possible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la canelle, le girofle, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la canelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qui lui manquent.

Soit que ces expériences réussissent, soit qu'elles ne réussissent pas, on peut toujours cultiver le café, dont l'usage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque souvent à nos manufactures; le sucre, dont l'Espagne achete tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produisoient autrefois des soies excellentes, qu'on employoit avec succès à Séville. Cette production s'est perdue, par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est récherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose, en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile mê-

me, de multiplier dans le climat convenable, l'eſpece de brebis qui donne cette laine précieuſe.

L'exceſſive cherté de la cochenille, & l'empreſſement de tous les peuples pour s'en procurer, avertiſſent continuellement l'Eſpagne de l'intérêt qu'elle a de la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit ſur-tout encourager, ce feroit les vignes & les oliviers, dont la culture n'eſt permiſe que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes, ſeroient fixées par ce genre de travail. Diſtribuées avec intelligence, elles ſerviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant ſéparées par des terreins immenſes & inhabités. Les loix, qui ſont toujours ſans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiſtrat, ſeroient obſervées. Le commerce ne ſeroit pas continuellement interrompu, par l'impoſſibilité de faire arriver, même avec de grands frais, les marchandiſes au lieu de leur deſtination. En cas de guerre, on ſeroit averti à tems du danger, & l'on ſe donneroit des ſecours prompts & efficaces. Si l'Eſpagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger ſacrifice ſeroit compenſé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, ſeroient le partage des naturels du

pays, que leur indolence, & peut-être leur foiblesse, rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations seroient reservées pour les esclaves actifs & vigoureux, que fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce secours étranger, dans les premieres années qui suivirent la découverte du nouveau-monde. Il fut bientôt proscrit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Casas, qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette époque, un favori obtint le privilége exclusif de porter quatre mille négres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois, qui abuserent de leur monopole. Cet odieux commerce passa successivement aux Castillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Il est enfin rentré dans les mains des Espagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaisons se forment avec des sujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer des secours é-

trangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle surmontera cet obstacle, en recevant directement des Indes Orientales les marchandises propres à ces contrées barbares, en excitant par des gratifications, l'introduction des négres dans les colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis si long-tems languissantes. Leurs productions, qui ne passent pas annuellement vingt-sept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la consommation de l'Espagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement se sera occupé avec succès à perfectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ses provinces du nouveau-monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richesses dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris, que la vigilance de ses garde-côtes, que la fidélité de ses commandans, sont des barrieres que le commerce interlope franchit souvent & facilement.

Tous les peuples que leurs possessions mettent à portée des colonies Espagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleusement les trésors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois,

les François, les Hollandois. fur la côte de Carthagène & de Porto-Belo. Les fujets de la Grande-Bretagne, qui connoiffoient toutes ces voies, ont trouvé dans les ceffions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour fe procurer une part plus confidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint leur but, en trompant ou en corrompant les garde-côtes; mais les Anglois affurés de n'être pas défavoués par leur gouvernement, ont foutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandeftin, qui chez eux eft puni de mort. Leur marine militaire l'autorife fi ouvertement, qu'il exifte entr'elle & les négocians de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaiffeau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de fa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus mal leur devoirs que les garde-côtes. Quoique la corruption ait paffé toutes les bornes en Efpagne, elle eft pouffée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-rois jufqu'aux derniers commis, perfonne ne porte aucun principe de patriotifme dans le nouveau-monde. Tous ont acheté leur pofte; tous prétendent être dédommagés des facrifices qu'ils ont faits; tous font preffés d'élever la fortune qu'ils pourfuivent; tous veulent être dédommagés des dangers

qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il est rare qu'on soit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans sa place. On diroit que la cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il fut moins odieux, en le rendant plus universel.

Tous les moyens de s'enrichir sont jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, est de favoriser le commerce interlope, ou de le faire soi-même. Il est facile; il est rapide; il est doux. Personne en Amérique ne réclame contre cette conduite, parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils sont aisément étouffés par des largesses versées à propos sur les ministres, les confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable est non-seulement à l'abri de la punition, mais encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau-monde, où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. *Si l'on vous calomnie*, lui dit son ami, *vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie: vous jouirez paisiblement & même glorieusement du reste.*

Comment parvenir à *détruire* des abus si enracinés? Tandis que les arrangemens qui ont donné naissance au désordre subsisteront, le contrebandier fera son commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne réussira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance, à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres, il faut qu'elle leur paye convenablement les valeurs nouvelles, que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles; il faut qu'elle répande tout chez les consommateurs de la maniere qui lui sera la plus avantageuse.

Ces maximes sont trop simples, pour lui avoir échappé; mais elle en a fait une mauvaise application. Ses besoins ou son avidité l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à surcherger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la richesse

ſe des peuples, étoit la ſeule vraie richeſſe de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été aſſez grand, pour croire que les impoſitions qu'on mettoit ſur les marchandiſes, étoient ſupportées par ceux qui les fourniſſoient. On ne ſauroit guère douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejettées comme ruineuſes pour la monarchie. Ce mauvais eſprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui ſe faiſoient directement de la métropole pour ſes colonies. L'activité de la contrebande s'eſt accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel. dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de ſortie avec plus de modération; dès qu'on débarraſſera la navigation des entraves qui rendent ſa marche ſi peſante.

Ceux qui penſent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions eſt la plus convenable, ont été ſéduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par ſa nature, devoit tout ruiner néceſſairement. Le commerce illicite averti par ſes émiſſaires des beſoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur

convenir, prévient toujours les vaisseaux Espagnols, qui, trouvant les magasins remplis, sont forcés de vendre à perte; ou ce qui est souvent plus fâcheux, se trouvent dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts sans cesse renouvellés, sont intarissables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a souvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejetté ce projet comme un monopole destructeur, & plus destructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêchée de sentir que les priviléges exclusifs, toujours nuisibles aux peuples même les plus actifs, sont nécessairement ruineux pour une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puisse sapper la contrebande, & donner au commerce l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau-monde, est d'y porter beaucoup de denrées & de marchandises d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opéra-

tions font inséparablement liées. L'une sans l'autre est impossible, & toutes deux proscrivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans ce système, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs, a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera, par cet heureux moyen, des esprits qui sont aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle fera tomber par le bon marché, des manufactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus profitable. Enfin, elle doublera, triplera peut-être sa navigation, dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique, & la livrent si souvent à l'ennemi.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le système des flottes, qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix, est plus favorable au petit nombre de négocians livrés à ces spéculations, la liberté d'envoyer, en

payant les droits, autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix & augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le profit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, qui nous paroît absolument nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions; aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront, par conséquent, à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute liberté, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression perpétuelle. Dès que l'Espagne aura ouvert les

yeux, le commerce de ses colonies cessera d'être un pur monopole; leur religion cessera d'être une pure superstition; leur gouvernement cessera d'être une pure tyrannie. Par une suite des progrès du bon exemple & d'une heureuse rivalité, le Portugal qui, jusqu'à présent, n'a guère été plus éclairé que l'Espagne, adoptera peut-être, pour le Brésil, ce plan de réformation.

Fin du huitième Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

XLIII. Découverte du Brésil par les Portugais.

LE Brésil est un continent immense de l'Amérique méridionale. Il est borné au Nord par la riviere des Amazones, au Sud par le Paraguay, au Couchant par une longue chaîne de montagnes qui le séparent du Pérou, au Levant par la mer du Nord. On donne à ses côtes douze cents lieues d'étendue. L'intérieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la profondeur, est coupé du Nord au Sud par des hauteurs d'où sortent

plusieurs grandes rivieres, dont les unes se jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, dans son troisieme voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissemens déja faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes Orientales : tout le conduisoit de ce côté-là.

Un heureux hazard procura l'année suivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduisoit une flotte au-delà du cap de Bonne-espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme dégré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui de Brésil ; parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en

ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on la comprit d'abord ſous la même dénomination; mais on la diſtingua par le ſurnom d'Indes Occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'Orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'Occident pour aller au Bréſil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes, aſſignés au hazard par des ignorans, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangeres aux qualités phyſiques des objets déſignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite, pour ainſi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra ſon empire, & rétablira les choſes dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas auſſi confuſe, auſſi inexplicable pour ſes habitans, que l'eſt aujourd'hui pour nous celle des

tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvemens de la nature entiere, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, & des femmes perdues par leurs débauches.

XLIV. Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Brésil.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le nouveau-monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haîne nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatisme, sous le régne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean

III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'état, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les mahométans, extrêmement diminués, depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs surtout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, long-tems concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à sortir

d'Eſpagne ou à changer de culte. Chaque famille paya ſon aſyle en Portugal, de vingt livres. La ſuperſtition arma bientôt Jean II contre cette nation trop perſécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduiſit enſuite à l'eſclavage. Emanuel bannit en 1496, ceux qui refuſerent de ſe faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie, dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'inquiſition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils eſpérerent que deux cents cinquante mille livres qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expedition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II, qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état eccléſiaſtique, ni dans les charges civiles. Ce ſceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainſi dire, ſur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un ſéjour où leur fortune ne les préſervoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Ham-

bourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs dépouillés de leurs biens par l'inquisition, exilés dans le Brésil, ne furent pas entiérement abandonnés. Plusieurs trouverent des parens tendres, des amis fideles; les autres, dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de différentes nations, avec lesquels ils avoient eu des liaisons d'affaires. Ces secours mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premieres leur vinrent de l'île de Madere.

Cette production, bornée jusqu'alors par sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens, voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût fut favorable au Brésil, qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la metropole, autrement que par des métaux. Elle jetta des regards moins

dédaigneux ſur une contrée immenſe, que le haſard lui avoit donné, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutiſſoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établiſſement abandonné aux ſeuls caprices des colons, fut jugé digne de quelque adminiſtration. Thomas de Souſa y fut envoyé en 1549, pour le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut aſſujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie, dès qu'il eut mis un peu d'enſemble entre des plantations qui, juſqu'alors, avoient été entiérement iſolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec leſquels il auroit ſans ceſſe à négocier ou à combattre. Il n'étoit pas aiſé d'acquérir ces lumieres.

Le Bréſil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou ſur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui euſſent des demeures fixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas diviſées par des guerres continuelles, l'étoient par des haînes ou des jalouſies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chaſſe & de leur pêche; d'autres qui ſubſiſtoient par l'agriculture. Toutes

des causes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes des ces peuples. Cependant le fonds de leur caractere étoit à-peu-près le même.

XLV. Caractère & usage des Brésiliens.

Le Brésiliens sont en général de la taille des Européens, mais ils sont moins robustes. Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas rare de leur voir pousser leur carriere au-delà d'un siécle. Autrefois ils ne connoissoient aucune espece de vêtement. Depuis notre invasion, ils se couvrent communément le milieu du corps. La parure des femmes differe de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts; qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier; & qu'elles peignent leur visage, au lieu qu'ils peignent leur corps.

Quoique la langue des Topinamboux soit assez répandue sur les côtes, on peut dire en général que chaque peuplade de ce vaste continent a son idiôme particulier. Quelques-uns de ces langages ont, dit-on, de l'énergie, mais ils sont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un seul qui ait des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles. Cette pénurie de langage, qui est commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, est la preuve la plus sensible du

peu de progrès qu'y a fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les transmigrations réciproques de ces sauvages, ont été fréquentes. Peut-être par la comparaison qu'on fera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes Orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Américains, qui jusqu'ici a occupé sans fruits, les veilles de tant de savans.

La nourriture des Brésiliens étoit anciennement peu variée. Elle devoit devenir meilleure lorsqu'ils ont connu nos animaux domestiques. Cependant ceux qui habitent sur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on se nourrit toujours de pêche, & dans les forêts, de chasse. Le vuide, que laissent trop souvent des ressources si fort incertaines, est rempli par quelques racines qui peuvent se passer de culture, ou qui n'exigent que des soins bornés.

Le travail est insupportable à ces sauvages. L'inaction, la table, la danse, partagent leur vie. Leurs chansons ne sont qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons: elles roulent ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers.

Leurs amusemens ne sont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être suprême qu'ils

qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des devins qui, par des contorsions extraordinaires, surprennent souvent leur crédulité, au point de causer parmi eux des mouvemens violens. Ces fourbes finissent par être massacrés, si l'on parvient à démêler leurs impostures; ce qui arrête un peu l'esprit de mensonge.

Les idées de dépendance & de soumission qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en ait d'assez fous pour vouloir obéir. Seulement ils accordent plus d'estime, à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs desirs. De même que la plupart des peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme; dans les mauvais, passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant des siècles entiers, son caractere, ses usages & ses goûts: cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état

font les meilleurs foldats des guerres précédentes.

Lorfque l'aggreffeur eft arrivé fur les frontieres ennemies, les femmes, chargées des provifions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne fe fait jamais à découvert. Ils fe cachent à quelque diftance des habitations, pour fe ménager les avantages d'une furprife. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confufion, pour affouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui font réduits à *faire* la guerre de campagne, fe divifent par pelotons & fe mettent en embufcade. S'ils font découverts & vaincus par des forces fupérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on confifter le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Bréfiliens eft de faire des prifonniers. Ceux-ci font conduits dans le village du vainqueur, où ils font égorgés & mangés avec appareil. Le feftin eft long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour fe régaler fouvent d'un mets fi honorable. Cet attrait pour la chair humaine, ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action: les Bréfiliens fe bornent à ceux qui font

pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct

ſont les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Lorſque l'aggreſſeur eſt arrivé ſur les frontieres ennemies, les femmes, chargées des proviſions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne ſe fait jamais à découvert. Ils ſe cachent à quelque diſtance des habitations, pour ſe ménager les avantages d'une ſurpriſe. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confuſion, pour aſſouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui ſont réduits à faire la guerre de campagne, ſe diviſent par pelotons & ſe mettent en embuſcade. S'ils ſont découverts & vaincus par des forces ſupérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on conſiſter le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Bréſiliens eſt de faire des priſonniers. Ceux-ci ſont conduits dans le village du vainqueur, où ils ſont égorgés & mangés avec appareil. Le feſtin eſt long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour ſe régaler ſouvent d'un mets ſi honorable. Cet attrait pour la chair humaine, ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action: les Bréſiliens ſe bornent à ceux qui ſont

pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct

de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, & le retient ou le ramene dans sa patrie: tandis que le sauvage, qui jouit à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au désir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'ait

pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus ; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter : mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct

de nature. Le cours de la vie morale du sauvage, est entiérement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient en soupirant sur ses premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, & le retient ou le ramene dans sa patrie: tandis que le sauvage, qui jouit à chaque époque de sa vie des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au désir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Bréfiliens n'ait

pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, enfante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de femmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la foi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de femmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une famille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct

& de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages ; celui où dévroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, son voisin se présente aussi-tôt pour la sucer ; & tous les services de l'humanité sont rendus avec un zèle digne de ce premier soin. Ils ne négligent pas les plantes salutaires que leur fournissent leurs forêts; mais ils jugent l'abstinence plus utile que tous les remédes: jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée; ces sauvages regardent les leurs avec attendrissement, racontent leurs exploits avec complaisance, louent leurs vertus avec transport. On les enterre debout, dans une fosse ronde. Si c'est un chef de famille, on ensevelit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive souvent, sans autre raison que de changer, chaque famille met des pierres remarquables sur la fosse de ses

morts les plus respectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur, sans pousser des cris effrayans, assez semblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décident les hostilités, qui donnent le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expressions d'une haîne implacable. On s'arrête même quelquefois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les historiens Romains; mais alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans sont armés d'une massue de bois d'ébéne, qui a six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fléches sont du même bois. Ils ont pour instrumens de musique guerriere, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valent bien, pour inspirer le courage, nos tambours, qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes, qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux

font les meilleurs foldats des guerres précédentes.

Lorfque l'aggreffeur eft arrivé fur les frontieres ennemies, les femmes, chargées des provifions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne fe fait jamais à découvert. Ils fe cachent à quelque diftance des habitations, pour fe ménager les avantages d'une furprife. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confufion, pour affouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui font réduits à faire la guerre de campagne, fe divifent par pelotons & fe mettent en embufcade. S'ils font découverts & vaincus par des forces fupérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on confifter le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Bréfiliens eft de faire des prifonniers. Ceux-ci font conduits dans le village du vainqueur, où ils font égorgés & mangés avec appareil. Le feftin eft long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour fe régaler fouvent d'un mets fi honorable. Cet attrait pour la chair humaine, ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action: les Bréfiliens fe bornent à ceux qui font

tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il semble que la vengeance seule assaisonne un aliment que l'humanité repousse.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient, & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie est quelquefois le penchant ou la maladie, dont quelques individus bizarres sont attaqués, même parmi les sauvages les plus doux. Ces especes d'assassins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, se retirent de leur horde, se cantonnent seuls dans un coin de fôret, attendent le passant, comme le chasseur ou le sauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affut, le tirent, le tuent, se jettent sur le cadavre & le dévorent.

Lorsque ce penchant n'est pas une maladie, l'essai de la chair humaine dans les sacrifices des prisonniers, & la paresse, peuvent être comptés parmi les causes de cette antropophagie particuliere. L'homme policé vit de

son travail; l'homme sauvage vit de sa chasse. Voler, parmi nous, est la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer son semblable, & le manger quand on le trouve bon, est la chasse la moins pénible d'un sauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un paresseux veut avoir, parmi nous, de l'argent, sans prendre la fatigue de le gagner. Chez les sauvages, un paresseux veut manger, sans se donner la peine de chasser; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime; car partout la paresse est une antropophagie; & sous ce point de vue, l'antropophagie est encore plus commune dans la société qu'au fond des forêts. S'il est jamais possible d'examiner ceux d'entre les sauvages qui se livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, lâches, paresseux, dominés des vices de nos assassins & de nos mendians.

Nous savons que si l'opulence est la mere des vices, la misere est la mere des crimes; & ce principe n'est pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Qu'elle est l'opulence des sauvages? L'abondance de gibier autour de sa retraite. Quelle est sa misere? La disette de gibier. Quels sont les crimes inspirés par la disette? Le vol & l'assassinat. L'homme policé vole & tue pour vivre; le sauvage tue pour manger.

Lorsque ce goût est une maladie, interro-

gez le médecin; il vous dira qu'un sauvage peut être attaqué d'une faim canine, ainsi que l'homme policé. Si ce sauvage est foible, & si ses forces ne peuvent suffire à la fatigue que son besoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il ? Il tuera & mangera son semblable; il ne peut chasser qu'un instant, & il veut toujours manger.

Il est une infinité de maladies, & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune suite fâcheuse, ou qui ont des suites toutes différentes dans la société, & qui ne peuvent conduire le sauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie est le seul bien du sauvage.

Tous les vices moraux, qui conduisent l'homme policé au vol, doivent conduire le sauvage au même résultat, le vol: or le seul qu'un sauvage soit tenté de faire, c'est la vie d'un sauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Brésil, les têtes des morts sont conservées très-précieusement. On les montre avec ostentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nations sauvages portent leurs exploits gravés sur leurs membres, par des incisions qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas des ornemens d'or ou de soie, que l'ennemi puisse leur enlever. Il est beau pour eux d'avoir été défigurés dans les combats. Dans ces régions, un homme qui

cherche à plaire, doit être couvert de sang.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Bréfiliens à subir le joug que le Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces étrangers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves, pour être employés au travail des terres; ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parens, les amis des sauvages prisonniers, s'enhardissoient à les délivrer. Ils y réussissoient quelquefois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui, tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de se battre de l'autre.

XLVI. Succès des Portugais au Bréfil.

Soufa n'amena pas des forces suffisantes, pour changer la situation des choses. En bâtissant San-Salvador, il donna, à la vérité, un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites, qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperserent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms

de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient; ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus in-

telligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs, aux sauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoiont plus s'en séparer. Quand ils retournoient ches eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siécles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux, avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si formés en société dans la cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits

dans les autres cours pour influer fur tous les événemens politiques ; fi leurs chefs n'avoient pas abufé des vertus même de la plupart des membres : l'ancien & le nouveau-monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être néceffaire ; le dix-huitiéme fiécle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné fon anéantiffement ; la capitale du monde chrétien ne feroit pas occupée en ce moment à plonger des mains baffement avides, dans les entrailles de fes martyrs & de fes apôtres.

Les Bréfiliens avoient eu trop fujet de haïr les Européens, pour ne pas fe défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de juftice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiffement de Saint-Vincent fur la côte de la mer, au vingt-quatriéme dégré de latitude auftrale. Là, ils commerçoient paifiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréfil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaifon, n'empêcha pas qu'on n'enlevât foixante-dix hommes pour en faire des efclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prifonniers où il les avoit pris, & à faire les excufes qu'exigeoit une fi grande infulte. Deux Jéfuites chargés de faire recevoir les réparations, que fans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Faran-

caha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie: „ mes peres, leur dit-il, „ nous consentons à oublier le passé, & à faire „ une nouvelle alliance avec les Portugais; „ mais qu'ils soient désormais plus modérés & „ plus fideles aux droits des nations, qu'ils ne „ l'ont été. Notre attachement mérite au moins „ de l'équité. On nous traite de barbares, ce- „ pendant nous respectons la justice & nos „ amis ". Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus reli- gieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit: „ si vous doutez de la bonne- „ foi des Cariges, je vais vous en donner une „ preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement; „ il est l'espérance de ma maison, & fait les „ délices de sa mere: elle mourroit de dou- „ leur, si elle perdoit son fils. Je veux ce- „ pendant vous le donner en otage. Amenez- „ le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez „ soin de son éducation, instruisez-le de votre „ religion. Que ses mœurs soient douces; „ qu'elles soient pures. J'espere qu'à votre „ retour vous m'instruirez aussi, & que vous „ me rendrez à la lumiere „. Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être éle- vés. Les Jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement;

mais rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchâſſent à tromper les Indiens, en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces miſſionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faiſoit aſſez reſpecter dans la colonie, pour que le ſort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de ſucre furent vivement pouſſées avec les inſtrumens que fourniſſoit l'Afrique. Cette vaſte région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie ſubjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'eſclaves, que la métropole employoit au ſervice domeſtique & à l'exploitation des terres. Cet uſage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractere national, s'introduiſit plus tard dans les poſſeſſions du nouveau-monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les négres s'y multiplierent prodigieuſement, au tems dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais il ne les traverſerent plus: ils les encouragerent même, en ſe vouant à des occupations moins rudes, & en fourniſſant à la colonie quelques ſubſiſtances. Un accord ſi heureux, produiſit les plus grands avantages.

XLVII. Entrepriſes des François ſur le Bréſil.

Cette proſpérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité

des François. Ils tenterent de former successivement des établissemens à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit, il y a deux siécles, la langue Françoise, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

„ Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlocuteurs, fort ébahis de voir les François „ prendre tant de peine d'aller querir leur „ bois, il y eut une fois un de leurs vieillards „ qui me fit cette demande. Que veut dire, „ que vous autres François venez de si loin „ querir du bois pour vous chauffer? N'y en „ a-t-il point en votre terre? A quoi lui ayant „ répondu qu'oui, & en grande quantité, „ mais non pas de telle sorte que le leur, lequel nous ne brûlions pas comme il pensoit; ainsi comme eux-mêmes en usoient „ pour teindre leurs cordons & plumages, les „ nôtres l'amenoient pour faire la teinture. Il me

„ me répliqua: Voire, mais vous en faut-il „ tant? Oui, lui dis-je; car y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises & „ de draps rouges que vous n'en ayez jamais „ vu par-deçà, un seul achetera tout le bois „ dont plusieurs navires s'en retournent chargés. Ha, ha! dit le sauvage, tu me contes „ merveilles! Puis pensant bien à ce que je „ lui venois de dire, plus outre dit: Mais cet „ homme tant riche dont tu parles, ne meurt-il point? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien „ que les autres. Sur quoi, comme ils sont „ grands discoureurs, il me demanda de rechef: Et quand doncques il est mort, à qui „ est tout le bien qu'il laisse? A ses enfans, „ lui dis-je, s'il en a; & à défaut d'iceux, à „ ses freres, sœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette heure cognois-je que vous autres François êtes „ de grands fols; car vous faut-il tant travailler à passer la mer pour amasser des richesses „ à ceux qui survivent après vous, comme si „ la terre qui vous a nourris n'étoit point „ suffisante aussi pour les nourrir? Nous avons „ des enfans & des parens, lesquels, comme „ tu vois, nous aimons; mais parce que „ nous sommes assurés qu'après notre mort, „ la terre qui nous a nourris les nourrira, certes nous nous reposons sur cela ".

Cette philosophie, si naturelle à des peu-

ples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hazard, & commerçans par nécessité, furent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui à leur exemple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

XLVIII. Les Hollandois s'établissent dans le Brésil, & en sont chassés, après y avoir remporté de grands avantages.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer; mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse répu-

blique, le tems de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilége exclusif, qu'avoit eu en Asie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre neuviémes, la Zélande pour deux, la Meuse & la Westfrise pour un chacune; la Frise & Groningue ensemble, pour un neuviéme. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie Occidentale, mécontente que son privilége fût moins étendu que celui de la compagnie Orientale, ne se pressa pas d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.



On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollandois avoient hazardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ils dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que

la domination étrangère y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au conseil d'Espagne. Les ministres qui le composoient, furent consolés du triomphe des plus opiniâtres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse, ils éprouvoient une résistance qui blessoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins fiere & plus souple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien faire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentimens, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant: ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Por-

tugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollanlandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les Officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple: rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés; tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montoit à quatre-vingt-dix millions. Ils en prirent cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 li-

vres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande, dans les années 1633, 1634, 1635. Elles fournissoient tous les ans, ainsi que Fernambuc, une grande quantité de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se mit en campagne. On lui opposa successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à

qui il ne manqua pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnerent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà sept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs succès, par une révolution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbecille encore que son

pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs priviléges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le Duc de Bragance fut placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau Roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam, à

Baffis, orfevre de Harlem; à Bulleftraat, charpentier de Middelbourg. Ce confeil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit déformais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux adminiftrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent paffer le but. Ils laiffoient écrouler les fortifications, déjà trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher; ils permettoient le retour en Europe, à tous les foldats qui le defiroient. Leur ambition étoit de fupprimer toutes les dépenfes, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils repréfentoient. Les éloges que leur attiroit la richeffe des cargaifons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour groffir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes poffeffions ou des circonftances particulieres, avoient retenus fous fa domination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui juftifie toutes les réfolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à fe plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1645 pour fe venger. Leur

projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert; mais ceux qui y étoient entrés, eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne, on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prof-

pérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice; mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire longtems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop longtems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans

une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit „ Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre „ zele, de ses intérêts & de nos succès; bien „ loin de chercher à nous arracher les armes, „ il nous encourageroit à poursuivre notre „ entreprise, il nous appuieroit de toute sa „ puissance ". Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois, Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité qui en 1661 termina les divisions des deux

puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du nouveau-monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

XLIX. Situation des Portugais dans le Brésil, après qu'ils se furent débarrassés des Hollandois.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois d'une maniere irrévocable, qu'ils songerent à mettre dans leur colonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même avant la guerre. Le premier moyen qu'on imagina pour y réussir, fut de régler le sort des Brésiliens qui s'étoient soumis ou qu'on es-

péroit de soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, les avoient calomniés. La premiere impression que firent les Européens sur de petites nations divisées par des guerres continuelles, fut un sentiment de défiance; & comme il est assez naturel à des hommes suspects de craindre des hommes soupçonneux, ils se crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les sujets d'animosité. Si dans la suite les naturels du pays renouvellerent les hostilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaise foi, les vexations de la puissance inquiéte & ambitieuse qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau-monde. Dans quelques occasions, on put les accuser d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées; mais jamais d'injustice & de duplicité. On les trouva toujours fidèles à leurs promesses, à la foi des traités, aux droits sacrés de l'hospitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractere, fit prendre le parti de les rassembler dans des villages qu'on distribua sur les côtes ou peu avant dans les terres. Par cet arran-

gement, on affuroit la communication des établiffemens Portugais, & on éloignoit les sauvages qui en infeftoient les intervalles par leurs brigandages. Des miffionnaires, la plupart Jéfuites, furent chargés du gouvernement fpirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches auffi exactes qu'il eft poffible de les faire, dans un pays où tout eft myftere, nous ont appris que ces eccléfiaftiques agiffoient en vrais defpotes. Ceux qui avoient confervé quelques principes de douceur & d'humanité, foit pareffe. foit fanatifme, entretenoient ces petites fociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raifon, ni jufqu'à un certain point leur induftrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui font vicieux, & par le mal qu'ils font, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaife adminiftration corrompt tous les germes de vertu & de profpérité. La cour de Lisbonne, en difpenfant les Indiens de tout tribut, les avoit affujettis à des corvées. Cette loi funefte les mettoit dans la dépendance des commandans & des magiftrats voifins, qui, fous le prétexte fi familier aux gens en place, de les employer pour les befoins publics, les facrifioient trop fouvent à leur fervice. Ceux que cette

cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement sans rien faire. S'ils sortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher, pour cultiver un peu le manioc, autant seulement que le soin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages, pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi se procurer des clincailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais, pour le service domestique ou pour la petite navigation, c'étoit toujours pour peu de tems; parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis, dont le nombre ne passa jamais deux cents mille. Les indépendans n'eurent guère de rapport avec les Européens, que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilité entre les deux nations, devinrent rares, & finirent enfin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoit

du soin de régler l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L. Etablissement des Portugais sur la riviere des Amazones.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrein spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordelieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500

par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & fut fouillé, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis, n'avoient détruit un pays si propre à seconder leur penchant pour le merveilleux. C'est-là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple, qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, sans y trouver une foule de merveilles, avoit, du tems même d'Hercule & de Thésée, donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de

tous ses héros, jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane, en furent-ils plus disposés à réaliser cette fiction, en transportant dans le nouveau-monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraisemblablement l'origine de l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en société avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publierent, avec raison, que dans le nouveau-monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chasses, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de

la génération étoit achevé? Mais le ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes enfans, ſous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles; & commettre de ſang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir? Mais une république ariſtocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un ſénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou deſpotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puiſſe l'être encore par une ſeule femme?

Si quelques préjugés biſarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre ſexe, qui vivent ſéparés, ſans ce beſoin & ce deſir naturel qui doit les approcher & les réunir, il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis qu'on parlé de cette conſtitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque ſoin qu'on l'ait cherchée. Il en ſera donc de ce prodige ſingulier, comme de tant d'autres, qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoi qu'il en ſoit du phénomene des Ama-

zones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco, avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du nouveau-monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénétre dans la Nouvelle Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. « Mon enfant, dit-il à sa » fille unique, qui le suivoit dans ses voyages,

„ j'espérois te placer sur le trône; les événe-
„ mens trompent mon attente. Mon honneur
„ & le tien ne permettent pas que tu vives
„ pour devenir l'esclave de mes ennemis;
„ meurs de la main d'un pere „. A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entierement pendant un demi-siecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on

ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant

à elle. On feroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés, & on feroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en impofer, ou avec des moyens de furmonter les obftacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance fur le trone, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne fongea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à fa fituation.

Les Jéfuites Efpagnols entreprirent de former une miffion dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jufqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque miffionnaire, accompagné d'un feul homme de fa nation, fe chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes fortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paffoit les mois entiers à grimper fur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le fon de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit affuré qu'il y avoit des fauvages au voifinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, fur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, fe laiffoient féduire par les feuls préfens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le miffionnaire pût employer, & dont il eût befoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles, qui paroissoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637, a pris par dégrés quelque consistance. On y compte aujourd'hui trente-six peuplades, dont douze sont situées sur le Napo, & vingt-quatre sur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cents habitans, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroissemens de la mission doivent être lents, & ne peuvent jamais être considérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité aug-

mente lorſqu'on les fait changer de demeure. Les hommes ſont foibles; & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont frequentes. On n'a encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais, à tourner l'inclination de ces ſauvages vers la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe, qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entiérement ſubmergé, il y a peu de poſitions favorables pour des établiſſemens. Ils ſont, la plupart, ſi éloignés les uns des autres, qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſecourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, ſont trop iſolées; la plupart enfoncées dans des lieux inacceſſibles, & ſi peu nombreuſes, qu'elles ſe réduiſent ſouvent à cinq ou ſix familles.

De tous les Indiens que les Jéſuites avoient raſſemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de reſſort. Il faut que chaque miſſionnaire ſe mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la ſalſepareille, que la nature libérale leur préſente, & qu'on envoye tous les ans à Quito, qui en eſt éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choſes de premier beſoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes &

couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fléches pour la chaſſe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'eſt juſques-là qu'on eſt parvenu à étendre leurs deſirs. Ils ſont ſi contens de ce qu'ils poſſédent, qu'ils ne ſouhaitent rien de plus; ils vivent ſans ſouci, dorment ſans inquiétude, & meurent ſans crainte. On peut les dire heureux, ſi le bonheur conſiſte plus dans l'exemption des peines qui ſuivent les beſoins, que dans la multiplicité des jouiſſances que ces beſoins demandent.

Cet état naiſſant, qui eſt l'ouvrage de la religion ſeule, n'a produit juſqu'ici aucun avantage à l'Eſpagne, & il eſt difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en eſt la capitale. Les deſtructeurs du nouveau-monde n'ont jamais ſongé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richeſſe qui excitent ſi puiſſamment leur avidité: mais les ſauvages voiſins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des miſſionnaires établiſſoient l'autorité de la cour de Madrid ſur les bords de l'Amazone, d'autres miſſionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil ſervice. A ſix ou ſept journées au-deſſous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Eſpagne,

on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur le bord du fleuve. Si les Mayanas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordeliere, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleve-

on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur le bord du fleuve. Si les Mayanas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordeliere, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleve-

on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur le bord du fleuve. Si les Mayanas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordeliere, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleve-

on trouve Saint-Paul, la premiere des six bourgades formées par des Carmes Portugais, à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes situées sur la rive australe du fleuve, où les terres sont plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent, à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable; des églises & des maisons joliment bâties, des Américains vêtus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent sans culture sur le bord du fleuve. Si les Mayanas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordeliere, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleve-

roient à un dégré de prospérité, où sans ce concours elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire; puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancien monde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haîne & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérans du Brésil ont élevés depuis la peuplade de Coari, jusqu'aux bords de l'Océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau-monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces

forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-foibles; les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont refusées au joug, ont disparu, & elles sont allées chercher un asyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrein qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé, comme l'intérêt de la métropole sembloit l'exiger. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes, plus de haîne & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la salsepareille, de la vanille, du café, du coton, des bois de marqueterie & de construction, & beaucoup de cacao, qui, jusques dans les derniers tems, à été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques lieues du grand Para, capitale de la colonie; tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du fleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne sont pas même les seuls que cette partie du nou-

veau-monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait passer en divers tems dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie conduiroit vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais, qui, sur l'Amazone, n'employent à leurs travaux que des sauvages, n'ont cherché qu'à faire des esclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élévé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfans étoient saintement réduits en servitude, pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chétiens, devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la suite, les forts qu'on avoit élevés servirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à six cents lieues, pour grossir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bê-

tés pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les missions du Napo; en 1741, jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens tems sur des rivieres moins éloignées. Rio-Negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils y ont déja, depuis long-tems, un fort considérable. Sur ses bords, campe & veille sans cesse un détachement de la garnison de Para, pour contenir & pour rassurer les peuples soumis. Ses rives sont couvertes de missions, dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voisines pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier succès, en dissipant tous les doutes sur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, ou s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oserons l'assurer, au moins, que les projets de la cour de Lisbonne sur la riviere de la Plata, méritent une attention sérieuse.

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu de tems après les Espagnols, ne tarderent pas à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer, leur revint en 1679. Leur activité, qui étoit

II. Etablissement des Portugais sur la riviere de la Plata.

alors plus grande dans le nouveau-monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déja formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des isles Saint-Gabriel, situées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorsque le hasard fit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent sans délibérer les fortifications qui venoient, pour ainsi-dire, de sortir de dessous terre, & les emporterent avec une audace qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cet établissement, ne fut pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda, qu'en attendant que ses droits fussent éclaircis, il fût accordé un entrepôt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés, par les vents, d'entrer dans la riviere de la Plata, ils fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle, qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portu-

gaifes; que les maifons y feroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort; & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de vifiter, & la colonie, & les vaiffeaux qui y arriveroient.

Si les Jéfuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient fûrement prévu les conféquences d'une pareille complaifance. Il étoit impoffible qu'un établiffement fixe, quel qu'il fût, dans une pofition fi importante, ne devînt une fource féconde de conteftations avec un voifin entreprenant, qui formoit des prétentions immenfes, qui étoit affuré de l'appui de tous les ennemis de l'Efpagne, & que la proximité du Bréfil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'aggrandir & fe fortifier. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on avoit dû prévoir.

Dans les premiers momens qui fuivirent l'élévation d'un Prince François fur le trône d'Efpagne, lorfque tout étoit encore dans la confufion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande revolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même tems de l'inquiétude aux Guaranis, en faifant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur fit

espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les efforts de cet ennemi. Ils se tromperent. Les Jésuites ayant démêlé la ruse, menerent en 1705 leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le siége étoit déjà formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'assaut, quoiqu'ils n'ignorassent pas que la bréche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commençoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils essuyerent le feu sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une existence solide à Utrecht. La Reine Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ses intérêts, ni ceux de ses alliés, exigea de l'Espagne ce grand sacrifice.

A cette époque, le nouvel établissement, qui n'avoit plus rien à ménager, se livra à un commerce immense avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis longtems. Rio-Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-

vie, des négres, des étoffes à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biscuit, des viandes séchées ou salées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt sûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les tréiors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division, qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation, que la politique ouvroit de tems en-tems, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on se rapprocha.

Il fut convenu à Madrid le 13 Janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes, situées entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit de son côté, toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui du côté du Nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres établis sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les

deux cours. On osa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrifier une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus universelles à Madrid. Déjà l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Urugay, remplissant de leurs marchandises les peuplades répandues sur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, jusqu'au Potosi; s'emparant peu-à-peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs, qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire jour. C'étoit disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maison.

Ces dispositions firent naître une infinité de cabales, dont les Jésuites furent regardés comme les auteurs. On savoit qu'ils étoient mécontens d'un arrangement qui démembroit leur république; & l'on crut pouvoir les soupçonner, sans témérité, de faire jouer toutes sortes de ressorts pour empêcher que cet accord ne se terminât. On les chassa des deux cours.

Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié.

Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique: la chose ne paroissoit pas aisée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués; ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crûssent n'avoir pas donné à cette courronne, le droit de disposer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par des impulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions: on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau-monde, se réunirent, pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades qu'on avoit cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades, ou ne le fussent pas ouvertement; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors, les avoient menés au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur

conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à couper les subsistances, qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne: ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si l'on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays; à emporter tout ce qu'ils pourroient; à brûler le reste, & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1761, & les choses resterent en Amérique sur l'ancien pied; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paraguay pour leurs intérêts particuliers.

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes qui avoient élevé un vaste édifice par de grands travaux, en vissent tranquillement la chûte. Indépendamment de l'intérêt personnel qui devoit agir puissamment sur

une société, qui, dès sa naissance, s'ouvrit une route secrete à la domination, elle devoit se croire chargée de la félicité des peuples humains & simples, qui, en se jettant dans son sein, s'étoient reposés sur elle du soin de leurs destinées. Quoi qu'il en soit, il faut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs possessions.

LII. Etablissement des Portugais à Saint-Paul.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la plus méridionale du Brésil, & la plus voisine de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, est une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fonderent, furent ces malfaiteurs qu'on avoit, dès le commencement, envoyés dans le nouveau-monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les assujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouserent des femmes du pays, & devinrent en peu de tems si corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ce mépris, la crainte d'être troublés dans leurs désordres, l'amour de la liberté, leur firent desirer d'être indépendans. La situation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreuses qu'on n'en pouvoit assembler contr'eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations ac-

coururent pour se joindre à eux. L'entrée étoit sévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espece de noviciat, ou qu'on pouvoit soupçonner de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde: c'etoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Un air pur, un ciel toujours serein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre dégrés de latitude australe; une terre abondante en bled, en sucre, en pâturages excellens: tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer, qui suit de près l'amour de l'indépendance; les progrès de la liberté, qui menent au desir d'un nom, d'une gloire quelconque; peut-être tous ces motifs réunis les pousserent à sacrifier un genre de vie commode, à des courses pénibles & périlleuses.

Le premier objet de ces courses, fut de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra, où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens essuyoient tant

d'enlévemens ou de massacres, qu'ils se laisserent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay, où ils sont encore. Cette docilité ne leur procura pas de grands avantages: ils ne pouvoient se promettre quelque tranquillité, qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs aggresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens; elle craignoit que ces infortunées victimes de son insatiable avidité, ne se servissent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écrasoient. Les législateurs des Guaranis applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des esclaves, dont la soumission étoit forcée; mais ils la jugeoient inutile, avec des hommes librement attachés aux rois catholiques par des liens si doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes que, malgré les oppositions & les préjugés ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en servir assez bien, pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Paulistes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse, ce qu'ils ne pouvoient plus

obtenir par la force. Ils se transportoient dans les lieux où les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligens, faisoient, sous l'habit de Jésuite, de petits présens aux sauvages qu'ils rencontroient, & leur persuadoient de les suivre dans une demeure, où tout étoit disposé pour les rendre heureux. Lorsqu'ils en avoient rassemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées se jettoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, & les amenoient. Quelques-uns, qui s'échapperent, répandirent l'allarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons & les soupçons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusques sur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'espace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, sont devenus encore plus sauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres des montagnes, ou se sont dispersés au hazard dans les forêts les plus sombres. La destinée des destructeurs n'a pas été plus heureuse; ils se sont insensiblement anéantis dans ces excursions périlleuses. Mais le malheur du nouveau-monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république, par des Brésiliens va-

gabonds, par des négres qui avoient brisé leur chaîne, par des Européens, pour qui cette vie errante avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'est déterminé, par des circonstances particulieres, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitans ont pris une direction, qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant du cours de plusieurs rivieres à s'ouvrir un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay. Le voisinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Grosso, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne, qui croyoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler. Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites.

LIII. Productions du Brésil.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans désoloient l'Amazone, la Plata, les montagnes du Pérou, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions pesant de sucre, ce qui suffisoit pour sa consommation, & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Carpava, huile balsami-

que, qui découle par incision d'un arbre appellé cobaiba; l'ipecacuanha, vomitif fort doux & d'un grand usage; du cacao, que la nature seule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton, supérieur à celui du Levant & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes Orientales; de l'indigo, qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs, qui étoient le produit des bœufs errans & très-multipliés dans les forêts; enfin du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit, est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles sont petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luisant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs, semblables au muguet, & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli; mais son principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux secs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

En échange de ces marchandiſes, le Portugal donnoit au Bréſil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des étoffes de laine & de ſoie, des toiles, de la clincaillerie, du papier : tout ce que l'ancien monde fournit au nouveau ; excepté les étoffes d'or & l'argent, dont la métropole avoit, bien ou mal-à-propos, interdit l'uſage à ſes colonies.

Tout le commerce ſe faiſoit par la voie d'une flotte, qui partoit tous les ans de Liſbonne & de Porto dans le mois de mars. Elle étoit compoſée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de ſept ou huit pour Para. Les bâtimens ſe ſéparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur deſtination reſpective. Ils ſe réuniſſoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante, ſous l'eſcorte de cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négocians la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaiſſeaux, dans le tems qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un ſyſtême ſi ſage auroit fait néceſſairement tomber le prix du fret, qui nuit à celui des marchandiſes. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaiſſeaux, & les

voyages se feroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres, & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations; mais elle fut long-tems arrêtée, par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaisseaux qui auroient navigué séparément, & ensuite par les obstacles que mettoient les vice-rois du Brésil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur, demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutissent à la capitale, ils réussirent à les y retenir, après avoir eu l'adresse de les y attirer. Par-là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-florissante.

On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles qui produisent du coton, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est res-

resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent, où les plus nombreuses flottes jouissent de la plus grande tranquillité. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide. Quoique les Portugais aient laissé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croyent suffisamment défendue par un grand nombre de fortins élevés de distance en distance, & par une garnison de quatre ou cinq cents hommes. Des ingénieurs, assez intelligens pour profiter de l'avantage du terrein, la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe au Brésil comme en Europe, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or & d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion du faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans: riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même, est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas

l'usage des carosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand, achetées par le

sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances & les délices de la vie. L'hypocrisie des uns; la superstition des autres; l'avarice au-dedans & le faste au-dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entierement sur des esclaves, du soin de ses plaisirs & de ses affaires: tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclaire: les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Brésil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à desirer. On n'y voit point de mouton; la volaille y est rare, & le bœuf mauvais. Les fourmis y désolent, comme dans le reste de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou effraient le poisson dans la baie. D'un autre

côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe, n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption, est d'une cherté prodigieuse. Le prix de ce qui appartient à l'industrie, est plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac, & de quelques autres marchandises, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer. Les esclaves, qui forment la plus grande partie de la population, sont tous employés à la culture des terres, ou à grossir le cortége, & à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems prospéré. La découverte des mines d'or lui fit jetter au commencement du siécle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

LIV. Découverte des mines d'or & de diamans au Brésil.

On n'est pas d'accord sur les circonstances qui amenerent cet événement. Selon l'opinion la plus commune, des Portugais, sortis en caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Paulistes qui, en échange de quelques marchandises d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, situées à leur voisinage.

Quelques années après, des ſoldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire des Indiens éloignés des côtes, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or. Ils ſçurent que de nombreux torrens, en ſe précipitant des montagnes, entraînoient ce metal dans les vallées. Des recherches vives ſuivirent ces premieres lumieres. On trouva ſur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fauſſe route des tréſors. Une veine d'or qui s'étend dans un eſpace immenſe, ne ſe trouva pas non plus aſſez riche pour être exploitée. Après pluſieurs expériences, toutes malheureuſes, on ſe borna, comme les ſauvages, à chercher l'or dans le ſable, lorſque les eaux étoient écoulées. Cette pratique a été ſuivie du plus grand ſuccès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays trés-conſidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois juſqu'à cinq lieues de ce ſol précieux, à ceux qui ont des moyens ſuffiſans pour s'y enrichir.

Des noirs ſont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivieres, & à le ſéparer du ſable & de la boue où la nature l'a caché. L'uſage le plus ordinarie, eſt qu'un eſclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir aſſez de bonheur ou d'activité pour s'en

procurer davantage, a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail, & du soin de le faire vivre à son tour dans l'oisiveté. Pourvu qu'il paie le tribut prescrit, son maître ne peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur que de pouvoir relâcher ses chaînes, par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Brésil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne sera pas accusé d'éxagération, en avançant que le desir de se soustraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les derniers tems à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens sont même surpris que cette communication existe entre deux nations qui, ne fabriquant rien & mettant a-peu-près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & par-tout accessible, donne des facilités que n'a pas la

presqu'isle de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau-monde. D'ailleurs, les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénéfice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention sur les suites que dévoit avoir la découverte faite dans le Brésil, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent,

comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau-monde, l'or étoit à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à treize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies; c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne

fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les tems, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération dûe aux talens & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentoient l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, ni ait été d'un si grand ornement dans la société. On trouve des diamans de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinte, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chere. Viennent ensuite les diamans rose, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres sont les moins estimés. La transparence & la netteté, sont les qualités naturelles & essentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Il y a très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers tems, on n'en connoissoit que dans les Indes Orientales. La plus ancienne est dans la Gouël qui sort des montagnes, & va perdre son nom dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'une bourgade située près de l'endroit de la riviere où sont les diamans. On en a toujours tiré très-peu, ainsi que du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas rassemblés: ils sont épars dans un terrein sabloneux, pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix, douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on se ruine, selon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde, ne tarissent la source de cette richesse; lorsqu'on fut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-Frio dans le Brésil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luisantes qu'ils jettoient avec le sable & le gravier. Quelques mineurs curieux, conserverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouver-

neur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il pensa que ce pouvoit être des diamans. Pour savoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha, son ministre en Hollande, d'éclaircir ses soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cents quarante-six onces. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement. Mais le ministère prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils se sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cents esclaves. On lui a accordé dans la suite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. La cour s'est réservé, dans les deux contrats, tous les diamans qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'empiéter sur ce privilége, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux

voiſins de cette riche mine, & de faire une vaſte ſolitude de toutes les contrées qui auroient pu ſe mêler d'un commerce ſi lucratif. Il n'exiſte dans l'eſpace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agens & les eſclaves de la compagnie.

Son privilege, conſtamment protégé par la métropole, n'a jamais eſſuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'eſt le gouvernement lui-même. Quel que ſoit le produit néceſſairement varié des mines, la cour livre tous les ans, à un ſeul contractant, pour douze millions cinq cents mille livres de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & juſqu'ici cet engagement a été ſacré. Ils ſont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & ſur-tout en France, où s'en fait la plus grande conſommation. Ils ſont moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils ſont plus blancs. A poids égal, ils ſont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoiſſe ſont, celui du grand-mogol, qui peſe deux cents ſoixante-dix-neuf carats & un ſeizieme; celui du grand-duc, de cent trente-neuf carats; le Sanci, de cent ſix carats; le Pitre, de cent trente-ſix carats trois grains. Tout cela

eſt bien peu de choſe en comparaiſon du diamant envoyé du Bréſil au roi de Portugal: il peſe ſeize cents quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de meſure connue pour l'apprécier, il s'eſt trouvé un écrivain Anglois qui a oſé l'eſtimer un milliard deux cents quatre-vingt dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, ſi, comme de très-habiles lapidaires le ſoupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topaſe.

On ignore ſi les diamans du Bréſil ſe forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y ſont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont ſe couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les diamans ne ſortent point d'une carriere; que ces pierreries ſont éparſes, & qu'on en ramaſſe une plus grande quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamant, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Bréſil la premiere colonie du monde: mais il falloit la préſerver des troubles intérieurs & des invaſions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines ſe trouvoient réunies dans les capitaineries de Saint-Vincent de Rio-Ja- LV. Meſures priſes par

la cour de Lisbonne, pour s'assurer le produit de ses mines.

neiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance, on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses sans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer, comme les autres Porutgais, le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit assez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons & le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroient leurs moeurs, & que tôt ou tard, on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réussit à séduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Brésil.

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortifier Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de

la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voisines pour la consommation de l'Europe. La baie où elle est située, fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des protestans François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbres & couvertes d'herbes, à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de Fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta sur le continent les fondemens d'une ville que la culture du tabac & sur-tout du sucre, rendirent considérable dans la suite. Sa position au vingt-deuxieme dégré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déja fort considérables, lorsqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux

fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la defcente eft très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverfe encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamans. Auffi le miniftère de Lisbonne ne s'eft-il pas borné à faire fortifier Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata, eft une côte affez ftérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y *établir*, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivieres qui arrofent ces déferts, a attiré quelques colons; & le gouvernement s'eft occupé du foin de donner quelque ftabilité à cette nouvelle fource de richeffes. On a établi quelques poftes fur la côte, & fortifié fur-tout Sainte-Catherine.

Cette ifle, qui n'eft féparée du continent que par un canal très-étroit, eft d'environ neuf lieues de long fur deux de large. Quoique fes terres ne foient pas baffes, elle n'eft pas apperçue de bien loin; parce que les montagnes du continent voifin la couvrent de leur ombre. Les navigateurs y trouvent un printems continuel, des eaux excellentes, une

grande

grande abondance de bois, des fruits exquis & variés, les légumes que le matelot desire, un climat pur par-tout, excepté dans le port, où les hauteurs voisines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuisible.

Cent cinquante ou deux cents brigands qui s'étoient réfugiés dans l'isle au commencement du siecle, reconnoissoient l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses intérêts exclusifs. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées, peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misere; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rébelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, souvent injustes, a bannis de la société; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête,

docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'aggrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens; il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, soit avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné *du bien être*. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples: tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui suivent trop souvent des fautes médiocres, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit répoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats; on entoura leur port de fortifications. Comme il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue; ce

repaire de bandits deviendra avec le tems la principale colonie du Bréſil, le port le plus conſidérable de l'Amérique Méridionale.

LVI. Moyens employés pour ranimer dans le Bréſil la culture abandonnée pour les mines.

Il paroît aſſez prouvé, par les détails où nous ſommes entrés, que la cour de Lisbonne a pris les meſures les plus ſages pour s'aſſurer le produit des mines. La culture des terres n'a pas également attiré ſon attention, ou ne l'a pas fixée ſi heureuſement. Cette précieuſe ſource de richeſſes ſe trouvoit cependant dans un état de criſe qui exigeoit des réflexions profondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établiſſemens en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-tems enrichi le Bréſil. Cette concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées; & les Portugais, ſans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils ſe dégoûtoient de leurs occupations, lorſque l'eſpérance de faire une fortune brillante en ramaſſant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richeſſes, eût connu ſes vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette proſpérité. Elle le pouvoit aiſément, en ſuppſimant les droits énormes que payoient ſes colonies pour les marchandiſes qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des

encouragemens que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur, qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces isles, auroit persévéré dans un travail, qui, sans trouble & sans incertitude, lui auroit assuré de l'aisance, ou même des richesses.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le nouveau-monde, sont instruits que les côtes du Brésil sont très-fertiles. Les cannes à sucre y sont plus fortes que celles des colonies rivales; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épuisées. Le terrein est si étendu, qu'on peut quitter un sol qui se lasse, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent semer; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes, ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Brésil où les intempéries de l'air abrégent des jours utilement employés; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités, qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient aisée, par le secours

des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses une nourriture, souvent trop chere, pour n'être pas quelquefois insuffisante: il la trouve sur la terre même qu'il cultive, saine, abondante, & presque sans soin. Son maître, de son côté, ne craint pas d'être au terme de sa fortune: il sait bien que la colonie n'est pas au dixiéme de sa culture. Cent cinquante mille noirs qui y sont employés, & qu'on recrute tous les ans de sept ou huit mille, peuvent être aisément multipliés. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laisse pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir, soit en allant, soit en revenant, une traversée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Brésil étoit réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salsepareille, de cacao, de café, de ris, d'indigo. Ces exportations étoient grossies par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de construction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les pro-

duits d'une si riche contrée, le ministère Portugais à préféré la liberté des Brésiliens, comme le plus sûr, le moins dispendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755, qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la couronne, seroient citoyens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre, aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impose pas d'autres obligations; la même carriere est ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'est point de puissance qui ait traité avec autant d'humanité ses sujets du nouveau-monde. Cette singularité, qui auroit dû frapper tous les esprits, n'a pas été seulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaisir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité, échappe à tous les yeux, même au milieu du dix-huitiéme siécle, de ce siécle de lumieres, de philosophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas; l'on ne le sent pas.

Le Portugal seroit vengé de cette indifférence, si le nouveau systême avoit le succès qu'on s'en est promis. On verroit les Brésiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un

genre de vie plus paisible. De proche en proche, un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence; & avec le tems, tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fond d'un commerce immense à la métropole, qui, de son côté, ne négligeroit rien pour fournir aux consommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts reciproques, & l'on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si précieuse. Enfin les Portugais auroient réparé, par un seul acte d'humanité, tous les maux qu'ils ont faits aux habitans du nouveau-monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se flatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire qui paroissent avoir échappé à la prévoyance

du ministère. On n'a pas assigné des terres aux nouveaux citoyens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas été humains & désintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté civile aux Brésiliens; & l'on a beaucoup fait contre elle, en l'ôtant aux Européens qu'on a asservis au monopole toujours tyrannique d'un privilége exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit soupçonné, un arrangement si opposé au génie de la nation.

LVII. Monopoles établis pour le commerce du Brésil.

Le Portugal a fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique, & dans les deux Indes. De simples sociétés de négocians dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse, expédierent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au-dessus des plus grands noms, & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéressante, en fait de commerce, que l'Univers eût encore éprouvée. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un siécle de lumiere un systême destructeur qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse

dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce systême à été conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repoussant pour ainsi-dire ses habitans de son sein, ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le nouveau-monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies, d'une partie du Nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue par sa population, ses richesses & son activité, la premiere du royaume depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une association. La province entre Douro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit le gouvernement cruel. Douze cents personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, releguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occasionné ces malheurs, continua. Il dure encore

avec toutes les calamités qui avoient été prévues, par les esprits les moins exercés aux spéculations politiques.

Cette fatale expérience, qui auroit dû éclairer le ministère, ne fit aucune impression sur lui. Déja il avoit créé dès le 6 Juin 1755, la compagnie de Maragnon; & loin de revenir sur ses pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Brésil. Douze cents actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cents ceux de la seconde. Leur privilége doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal, peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre le droit de propriété, a jetté dans tous les cœurs, des sentimens de haîne qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement.

Nous ignorons quels sont les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état, toutes les parties de la monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives sont plus propres, par leur nature, à étendre qu'à resserrer la contre-

bande; on fait qu'il ne s'en fait pas dans le Brésil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau-monde, se réduisent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations, qui, sous divers prétextes, relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un systême si déraisonnable. Ce royaume a contracté la funeste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier, s'est formé par degrés.

LVIII. Causes de la décadence du Portugal & de ses colonies.

Les premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût dévenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de

calamités, dont la tyrannie Espagnole écrâsa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour

avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste, ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder; & elles étendirent infiniment les priviléges qu'on leur avoit accordés. L'industrie Portugaise fut entiérement écrâsée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva.

Cette couronne, qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de sucre, s'avisa en 1644, sans raison même apparente, d'interdire l'entrée des sucres & du tabac du Brésil. Le Portugal défendit, par représailles, l'entrée des manufactures Françoises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Gênes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries, qu'elle a toujours conservée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença, en 1681 à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple, qui avoit emprunté leur industrie, en état de proscrire en 1684, plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece.

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal son commerce sur les ruines de celui de Fran-

savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoie ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, sont occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du nouveau-monde, & fait toute sa navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé par les intérêts, & il se trouve encore dû.

Elle lui enleve tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises établies à Lisbonne, reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus souvent

pour

pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire est l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaille chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne souffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer. Ces étrangers disparoissent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis, dans un épuisement continuel. Il est prouvé par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1754, il est sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres; & cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit en 1755, à quinze ou vingt millions. Cet état en devoit alors plus de soixante-douze. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son

gouvernement, dans ſon induſtrie, euſſent amélioré ſa ſituation, augmenté ſes forces, développé ſon génie; il ne lui étoit pas poſſible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorſque ſans liaiſons avec ſes voiſins, il ſortoit pour ainſi-dire ſeul de ſon néant, n'étoient pas ſuffiſans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faiſoit tous les traités: l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ſes richeſſes, & que ſa puiſſance politique ſe meſuroit ſur la quantité de ſes millions. Cette vérité, qui avoit dû ſans doute affliger ſon ambition, lui devint favorable auſſi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ſes premiers beſoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis, pour la nourriture & le vétement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allerent plus loin: ils lui firent

perdre toute confidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaifon des affaires générales, en lui perfuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Repofez-vous fur nous de votre sûreté, lui difoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'eft ainfi que fans avoir prodigué ni fang, ni travaux, fans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils fe rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Bréfil.

Tout fe tient dans la nature & dans la politique. Il eft difficile, impoffible peut-être, qu'une nation perde fon agriculture, fon induftrie, fans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les fciences, tous les bons principes de police & d'adminiftration. Le Portugal eft une trifte preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il eft tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, en s'arrêtant aux Pyrenées qui femblent la repouffer, n'eft pas arrivée jufqu'à fes portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jaloufie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémiffoient dans une confufion horrible, cet avantage ineftimable ne lui a fervi

de rien. Il a perdu le fil de ſon génie dans l'oubli des principes de la raiſon, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour ſortir de cet état de paralyſie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus beſoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne ſont guère l'ouvrage du moment. Preſque toujours, ils ont des précurſeurs qui ont réveillé les eſprits, qui les ont diſpoſés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les inſtrumens néceſſaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal; il ſera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à ſa ſituation; s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.

LIX. Moyens pour rétablir le Portugal & ſes colonies.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux ſans lequel tous les autres ſeroient chancelans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, ſera de ſecouer le joug de l'Angleterre. Dans ſa ſituation actuelle, le Portugal ne ſauroit ſe paſſer des marchandiſes étrangeres: il eſt donc de ſon intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs poſſible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il eſt obli-

gé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilége exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage, par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour soixante-dix mil-

lions, en marchandises étrangeres; qu'il paye avec le produit de son sol, avec son or & ses diamans, ou dont il reste débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui est ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte, bien fondée, de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie sont parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du Nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le *partage* de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les regiftres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 7766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 95,613,547 livres 10 sols de marchandises; qu'elle a reçu pour 37,751,075 l. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont

pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi réguliérement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces évenemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilégés dont elle étoit en possession; des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la Cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à

meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siécle, le pouvoir de la renommée, paroissoient la décider pour les manufactures. Déja l'on fait, dans l'intérieur du royaume, une assez grande quantité de grosses étoffes; quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fut convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego, des soiries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'est que l'usage en est séverement proscrit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raisons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner ses vues vers l'agriculture.

Son climat est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévere & plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquans se réfugierent dans le royaume de Va-

lence; & ceux qui vendoient leur induſtrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal, d'entrer d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production reſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celles d'Eſpagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laiſſent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet eſprit d'obſervation qui fait juger ſainement des choſes, penſent que la quantité en pourroit être doublée, ſans faire aucun tort aux autres branches d'induſtrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du ſel paroît avoir été pouſſée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuelle-

ment cent cinquante muids, qui peuvent coûter quinze cents mille livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il l'avantage de conserver plus long-tems le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité, qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministère Portugais a abusé de son autorité pour arrêter une culture si avantageuse. L'ordre d'arracher les vignes, ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fausses vues. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les seps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne; les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété; une portion

de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de proprieté & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être séverement puni par la misere, & par le mépris, plus cruel encore que la misere. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la proprieté. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sureté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Partout où vous verrez l'autori-

té aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrâsée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet état d'autres moyens que ceux qu'on a employés jusqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle est si languissante, que le royaume tire annuellement de l'étranger *les trois* quarts du bled qu'*il* consomme. On sait qu'avant que la nation se fût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la Méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement, quand il met sa métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états, pour les denrées de premiere nécessité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement de leur perception, souvent plus destructive

que l'impôt même. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hommes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal, vingt cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leur ſecours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reſte des colonies, facilitera ces libéralités, ſouvent plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ces branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui ſemblables à des arbuſtes épars & rampans triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état, preſqu'anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout, avec leurs

fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortiléges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera, qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre, mal construits, mal équippés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de six à huit cents tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui, de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cents mille revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siécle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir: mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes immenses, que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera fur le fort des ifles qui dépendent du Portugal. Madere ne fera plus ouverte aux Anglois. Le foin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille piéces de vin qu'elle produit, fera réfervé à la métropole. C'eft dans les rades de Lisbonne & de Porto, que toutes les nations iront fe pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour fon agriculture, pour fa confommation & pour fes falaifons, des bœufs que la féchereffe de fon terroir ne lui permet pas d'élever ; & il trouvera dans les ifles du cap Verd, plus de mulets qu'il ne lui en faudra pour fes ufages. La Nouvelle-Angleterre les y prenoit autrefois, pour les porter dans les Antilles. Une mortalité confidérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le vuide fera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention fuivie.

Ces changemens en ameneront de plus importans encore. Le Bréfil, qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal; qui ne voit que quelques habitations éparfes fur fes côtes; & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres, que ceux qui font occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y fera réformé. On fentira à quel point on s'eft égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le nouveau-monde toutes les abfurdités que la barbarie du

gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue suite de siécles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane, qui ne sont que des rafinemens ou des accroissemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit, avec le soin convenable, les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois chefs fera finir les trahisons, les atrocités, que les Portugais Brésiliens se permettent depuis trop long-tems, ou qu'ils exercent par le ministère de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liberté d'expédier à sa volonté des vaisseaux de la métropole, qui a succédé à la tyrannie des flottes; cette liberté sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux rades de Lisbonne & de Porto, parce que les autres ports, également soumis aux charges publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts, qui font le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil. Il ne sera plus dévoré par des légions de traitans, qui ruinent les plus heureux travaux.

La

La patrie principale sentira, qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes, ne seront pas étouffées dans leur naissance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé des entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'il représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre Hollandois, François, Anglois, couvrent ou dérobent sa sortie frauduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, secouera le joug de l'oppression, sous laquelle l'ignorance, l'avarice & le despotisme la faisoient gémir. Les instrumens de ses richesses se multiplieront tous les jours de plus en plus. Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres peuples, y a conservé, malgré sa décadence, des avantages considérables. Il y possede de grandes colonies sur les côtes les plus favorables à la traite des esclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de foibles comptoirs; ressource dont quelques-unes même sont privées. Ces possessions exclusives, qui lui procurent les négres à un tiers meilleur marché qu'on ne les obtient dans les ports où ils sont

achetés en concurrence, détermineront le Brésil à en multiplier le nombre, lorsqu'on aura supprimé le droit de dix pour cent mis sur la tête de ces malheureux Africains, ainsi que sur les marchandises qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puisqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaisance rendra les armemens plus faciles, en ajoutant au manioc & au poisson séché, qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions, qui est annuellement de trente ou quarante bâtimens, depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent; & si l'on veut, avec le tems, à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Brésil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce convient singuliérement au Portugal, & sa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché; qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies; qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne fe-

toit point de facrifice, en affociant le Bréfil à cette branche de fon induftrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun fuccès. Depuis fa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaiffeau peu riche, qui, en revenant d'Afie, a long-tems touché à Bahia, & qui, depuis quelques années, va fe rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Bréfil feroient plus nombreufes. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piaftres néceffaires à fes opérations; & il trouveroit fur l'Amazone une partie des matériaux de fa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immenfe, eft encore inférieure à leur perfection. On fait qu'ils durent très long-tems, qu'ils font inacceffibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine, & que le fcorbut ne s'y engendre jamais. L'obftacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens, eft actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées *Gravata* & *Tieu*, dont le fil eft très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclufif d'en fabriquer, a été malheureufement accordé, pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voifinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces

grands changemens, feroit d'ouvrir les ports du Bréfil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité, qu'elle n'acquérera peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviger, feroient également intéreffés à fa profpérité & à fa défenfe. Elle deviendroit plus utile à fa métropole, par l'accroiffement progreffif de fes douanes, que par un monopole deftructeur. Le Portugal, qui eft fans manufactures, doit avoir un fyftême différent des autres puiffances de l'Europe, qui ont plus de marchandifes qu'il n'en faut pour pourvoir aux befoins de leurs établiffemens du nouveau-monde. La concurrence qui, peut-être, leur feroit nuifible, lui fera néceffairement très-avantageufe.

Si la cour de Lisbonne ne fe détermine pas à un parti où il eft poffible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira, au moins, la loi qui interdit le féjour du Bréfil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maifons Hollandoifes, Angloifes & Françoifes, dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppreffion barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'eft pas qu'abfolument parlant, cette vafte contrée manque de blancs: un calcul, fur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de fix cents mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie; mais ces

Portugais créoles sont si indolens, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée, qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux, auxquels on distribuera des terreins convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit de grandes plaines sans propriétaire, qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement, qui, dans les premiers tems de la découverte, avoit cédé, sous le nom de capitaineries, des provinces entieres à de grands seigneurs, les a successivement retirées de leurs mains, en accordant en échange, des titres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait rentrer dans les mains de la couronne, un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois, dont les habitations sont épuisées; beaucoup d'Européens, qui ont la manie, si commune dans ce siécle, de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'ayent pas à craindre

les fureurs de l'inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas, à la vérité, établi dans le Brésil; mais il y envoie ses satellites, plus atroces, s'il est possible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent passer en Europe, depuis 1702 jusqu'en 1718, un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de négres même, qu'ils accusoient de judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture, au point que les flottes de 1724 & de 1725, ne trouverent point de denrées. Le gouvernement régla en 1728, que si les colons étoient arrêtés dans la suite par le saint office, leurs propriétés *ni leurs* esclaves ne pourroient être saisis, & que leur fortune passeroit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait, ne pouvoit être reparé par ce décret; & l'on ne doit espérer de voir la confiance rétablie, que lorsque les auteurs du désordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffisante, si l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états favoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrable. Il

feroit plus fûr, plus convenable, d'ouvrir, indiftinctement à tous les citoyens, les portes du fanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elles feroient fermées à tous ceux dont le fang auroit été mêlé avec celui des juifs, des hérétiques, des négres & des Indiens. Cette diftinction a fait prendre à un corps, déjà trop puiffant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établiffemens d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même faveur à ceux de l'Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naiffance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richeffes?

Quelques politiques ont avancé, que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux eccléfiaftiques. Les fecours fpirituels qu'ils offrent, feroient payés par ceux qui réclameroient leur miniftère. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zèle. Leur habileté pour la conduite des ames, s'accroîtroit chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philofophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, feroit funefte au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oifiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On obferve que les églifes ou les maifons re-

ligieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple. C'est-là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps, & le nombre des membres. La misere le rend fanatique; l'opulence le rend indépendant, l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe, qui disoit à un grand monarque: Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est *arrogé* le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains, est aussi vil devant l'être des êtres, que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les suites d'un pareil systême menaceront la société d'un bouleversement entier, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance du magistrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de con-

cert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le soin de l'amener sans troubles & sans secousses, doit être l'ouvrage d'une administration prudente.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumiere semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, si l'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser; à en faire usage,

ou à la négliger ; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les peres defendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monar-

chie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit aggrandie, pendant trois siécles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-

même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, soutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siécle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau-monde fûssent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe,

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins : comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le systême politique; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en ar-

mes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand évenement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, ou l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié: tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment: semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replie sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les co-

lonies, ne feront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

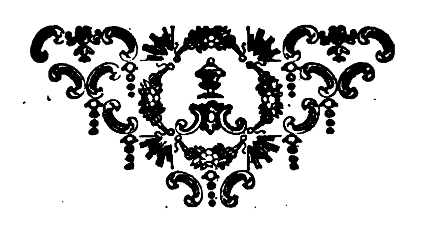
On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier Novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abimes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir de ces ruines, un nouvel état, un nouveau peu-

ple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue partout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande servitude. Triste & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croyent réellement les peuples nés pour leur obéir; soit qu'il pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Améri-

que Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce nouveau-monde.

Fin du Livre neuvième.



TABLE

TABLE DES MATIERES.

Contenues dans ce troisiéme Volume.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

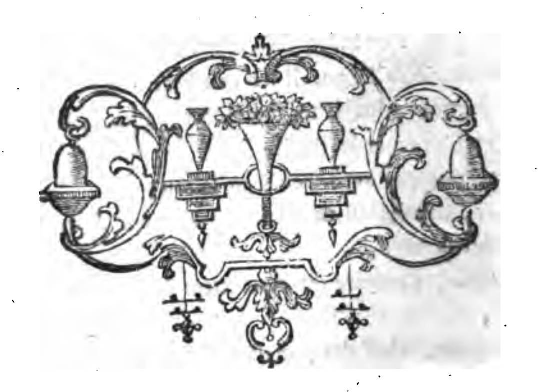
S

W.

X.

Y.

Fin de la Table des Matieres.

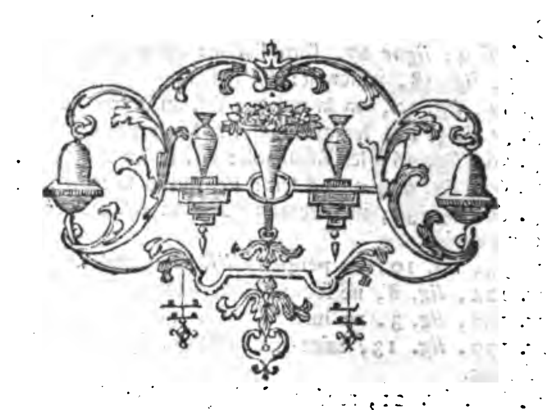


ERRATA

Du troisiéme Volume.

PAGE 4, *ligne* 27, forte liaiſon: *liſez* foible liaiſon.
Pag. 7, *lig.* 18, paſſerent: *liſ.* paſſent.
Pag. 14, *lig.* 10, on la trouve: *liſ.* on la trouva.
Pag. 31, *lig.* 12, les qualités: *liſ.* ſes qualités.
Pag. 36, *lig.* 26, les Eſpagnols: *liſ.* & les Eſpagnols.
Pag. 69, *lig.* 23, quand ſera: *liſ.* quand le tems ſera.
Pag. 68, *lig.* 30, malheureux peuples: *liſ.* malheur aux peuples.
Pag. 93, *lig.* 19, les peuples: *liſ.* ces peuples.
Pag. 124, *lig.* 8, ne ſont: *liſ.* ne ſeront.
Pag. 138, *lig.* 3, ne lui: *liſ.* ne le lui.
Pag. 139, *lig.* 13, Saint-Jean d'Illua: *liſ.* Saint-Jean d'Ullua.
Pag. ibid. *lig.* 21, rendues ſi dangereuſes: *liſ.* rendues dangereuſes.
Pag. 144, *lig.* 8, avec juſtice: *liſ.* avec une juſtice.
Pag. 141, *lig.* 3, le renverſement: *liſ.* ce renverſement.
Pag. 154, *lig.* 28, Caxomalca: *liſ.* Caxamalca.
Pag. 160, *lig.* 20, à liſſer: *liſ* à tiſſer.
Pag. 187, *lig.* 26, plus liés: *liſ.* le plus liés.
Pag. 191, *lig.* 7, Antiſona: *liſ.* Antiſana.
Pag. 200, *lig.* 1, le travail: *liſ.* leur travail.
Pag. 259, *lig.* 27, on fait: *liſ.* on faiſoit.
Pag. 270, *lig.* 14, ils font: *liſ.* ils ſont.

Pag. ibid, *lig.* 18, par-tout ils: *lis.* par-tout où ils.
Pag. 270, *lig.* 27, cette fête: *lis.* ces fêtes.
Pag. 291, *lig.* 20, des sauvages: *lis.* ces sauvages.
Pag. 342, *lig.* 12, domination: *lis.* dénomination.
Pag. 475, *lig.* 6; on n'a encore; *lis.* on n'a pas encore.
Pag. 507, *lig.* 5, ses soupçons: *lis.* ces soupçons.
Pag. 568, *lig.* 5, cent cinquante: *lis.* cent cinquante mille.



Simon Finch
9.6.1988
[ZAH.]



